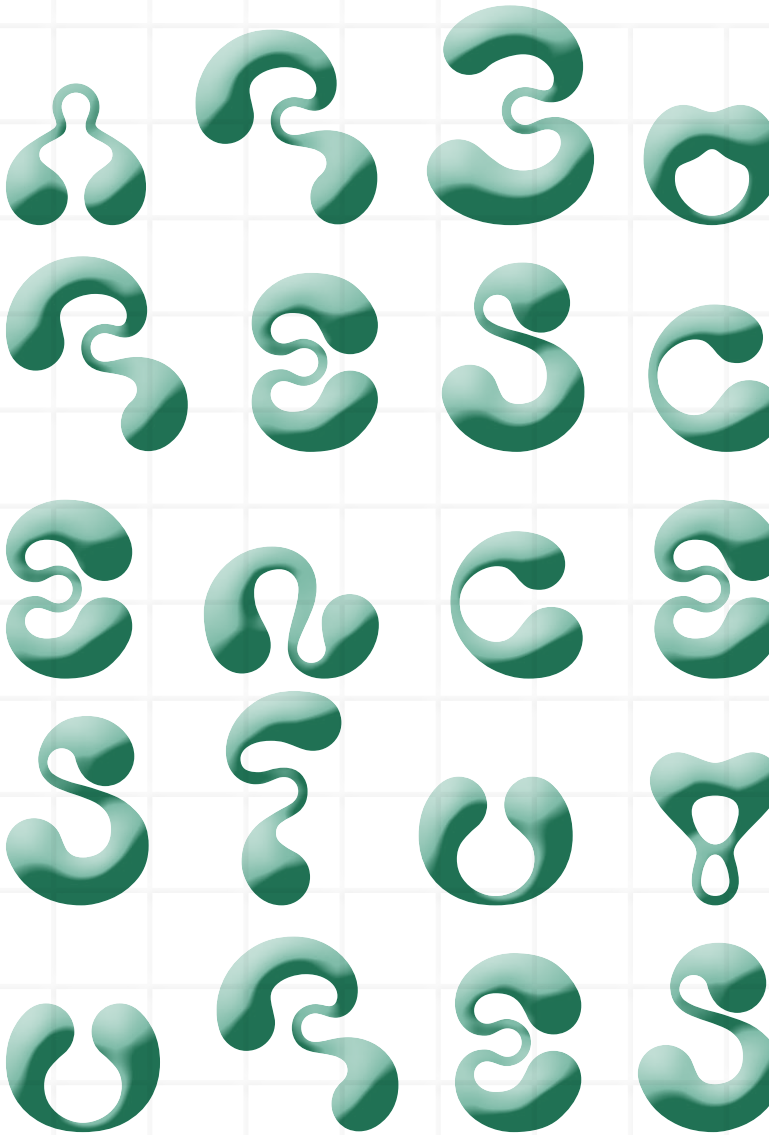
les Cahiers du CSF 001

le Comité de Science-Fiction
et Zanzibar présentent

*Arborescences Futures



Phenicusa Press

le Comité de Science-Fiction
et Zanzibar présentent

* Arborescences Futures

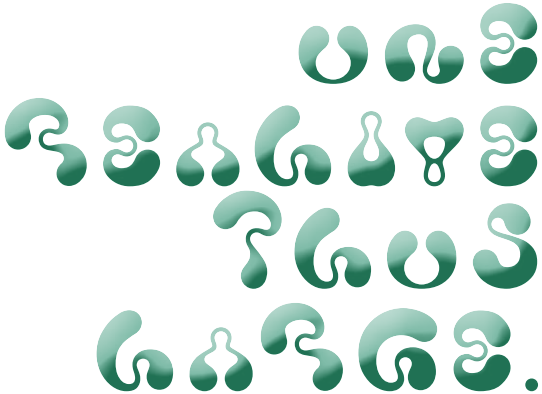
Phenicusa Press

Dans les temps sombres qui s'annoncent, nous voudrons entendre les voix d'écrivains (…) qui pourront imaginer de nouveaux modes de vie et poser de réelles bases pour l'espoir ; qui pourront nous rappeler la liberté… [ce seront] les réalistes d'une réalité plus large.

Ursula K. Le Guin,
cérémonie de la remise
du *National Book Award*,
2014

dans les
rêves
sombres qui
s'annoncent,
nous
voudrons
entendre
les voix
d'écrivains
[.] qui
pourront
imaginer de
nouveaux

moyen de
vie et passer
de réalités
sans pour
autant ;
qui
pourront
nous
rattacher
la diversité.
'ce serons'
les
réalités d'



PRÉFACE

S'engager dans la transition environnementale, vivre le changement : voilà de belles ambitions collectives ! Depuis plus de trente ans, les communautés scientifiques académiques, puis le GIEC et l'IPBES, tirent en effet la sonnette d'alarme : la biodiversité est en crise, le climat se dérègle, nos sociétés vont mal, les inégalités s'accentuent… L'IPBES l'a affirmé en mai 2019 : nous ne pourrons atteindre les objectifs de soutenabilité que par des « changements en profondeur sur les plans économique, social, politique et technologique » (résumé pour décideurs, message C).

Ces changements en profondeur dépassent de simples ajustements de nos modèles de pensée et de fonctionnement qui pallieraient en surface les nouvelles conditions environnementales. Non, nous sommes en train de vivre un monde totalement nouveau, qui entremêle profondément ses dynamiques environnementales, écologiques et sociales. Nous devons imaginer de nouvelles façons de vivre, de penser, d'être au monde et à la nature.

Imaginer, nous savons faire : nous sommes sans cesse en train d'imaginer, dès que nous générons des images de l'état du monde qui ne sont pas directement perceptibles par nos sens. Nous partageons également sans cesse ces imaginaires, quand nous échangeons au sein de nos cercles sociaux réels et virtuels, quand nous écoutons la radio ou lisons les journaux. Ce sont ces histoires, ces récits, ces façons de dire le monde, qui font société.

Les transformations qui nous attendent dépendent de notre capacité à construire de nouveaux imaginaires communs, des envies partagées

d'aller vers des futurs envisagés collectivement et compatibles avec l'existence d'une humanité intégrée à son environnement et qui ne tente plus uniquement de le façonner dans un sens favorable à ses désirs. Or, le plus souvent, les imaginaires (individuels et collectifs) restent dans les limites de ce qui nous est familier : nos systèmes économiques, sociaux et politiques, l'état des connaissances scientifiques, l'état de la nature et de l'environnement tel que nous le connaissons et dont nous savons cerner la continuité historique. En effet, notamment parce que nous recherchons en permanence (et sans le vouloir) à mettre toutes nos connaissances, croyances et émotions en cohérence, nous avons bien du mal à sortir de nos cadres cognitifs pour imaginer des disruptions ; nous avons aussi beaucoup de mal à partager nos croyances et nos imaginaires avec des personnes qui ne nous ressemblent pas, à sortir de nos communautés de pensée. Pourtant, nous vivons un moment de notre histoire collective où nous devons inventer des dynamiques socio-écologiques radicalement différentes, qui intègrent les interactions complexes et changeantes entre les mondes naturels et les mondes sociaux, tout en luttant contre les injustices sociales et environnementales qui s'accumulent.

À nous alors d'imaginer de nouveaux récits collectifs, construits et partagés par les communautés les plus larges possibles, et qui intègrent la durabilité de notre planète comme une donnée fondamentale de nos trajectoires !

C'est dans ce contexte que l'écriture science-fictionnelle prend toute son importance. D'une façon générale, parce qu'ils et elles créent des mondes en n'en donnant à voir que quelques éléments, les romanciers et romancières de fiction nous invitent à nous constituer de nouvelles images et de nouveaux mondes où nous projeter et inventer nos vies. Ces fictions mobilisent nos émotions tout en s'inscrivant dans un processus de construction de connaissances ; elles nous offrent de réelles expériences de pensée. La science-fiction occupe une place particulière dans la littérature : en inventant explicitement des mondes futurs, ces récits décrivent et testent différents moyens pour les humains d'habiter des mondes et d'entrer en relation avec les éléments des paysages et les nombreux êtres qui les peuplent (êtres humains et non-humains, vivants ou non-vivants). Ce sont aussi des mondes qui gardent une cohérence interne : pour paraphraser Ursula Le Guin, ils sont écrits par « des réalistes, les réalistes d'une réalité plus large ». Comme l'a rappelé récemment Yannick Rumpala, ils sont d'ailleurs souvent conçus en « tirant un fil », en explorant un ou plusieurs dysfonctionnements de notre monde actuel, en partant de la question « Et si… ? ». Au-delà du plaisir de la lecture, ces récits de science-fiction peuvent donc nous aider à repenser notre propre rapport au monde actuel.

Introduire la science-fiction dans le monde universitaire, c'est le défi que nous avons décidé de relever en créant le Comité de Science-Fiction (CSF), porté par l'Institut de la Transition Environnementale, Sorbonne Université et le Muséum national d'histoire naturelle, à Paris (France). Nous avons l'ambition de penser, d'imaginer et de donner à ressentir les transformations majeures à venir en décloisonnant les regards et les approches disciplinaires dans les sciences, en faisant appel à des artistes pour sortir des canons de la recherche scientifique, et en mobilisant de jeunes adultes, celles et ceux qui sont les plus concerné.e.s par les futurs que nous construisons aujourd'hui.
Depuis 2018, le CSF rassemble des étudiantes et des étudiants volontaires de toutes disciplines et de tous niveaux, soutenu.e.s par des chercheuses et chercheurs qui leur transmettent un état des connaissances actuelles, et par des artistes venu.e.s de l'écriture, du théâtre, de la création plastique ou sonore, pour les guider dans l'invention et la description du fonctionnement des mondes post-transition.
L'activité créatrice du CSF est source de questionnement à trois niveaux au moins : pour les CSFistes directement, lors du processus de création ; pour le milieu de la recherche académique, que la lecture des œuvres créées invitera à repenser en retour les questionnements et les activités scientifiques dans la transition environnementale; enfin, plus généralement pour celles et ceux qui les liront et les partageront et qui,

nous l'espérons, pourront aussi y trouver des moments de découverte et de plaisir.

Nous vous proposons ici le premier recueil de nouvelles du Comité de Science-Fiction. Nous espérons que la lecture de ces textes vous plongera comme nous dans cette aventure unique qui relie les mondes, ouvre les imaginaires et propose des pistes pour nous positionner au cœur des transformations profondes à venir.

Bonne lecture à vous.

Anne-Caroline Prévot,

Directrice de recherches
au CNRS et au CESCO
(Muséum national d'histoire naturelle)
Responsable du CSF

AVANT-PROPOS

Le recueil d'histoires que vous venez d'ouvrir contient dix nouvelles de science-fiction, dix récits situés dans des futurs possibles, désirés ou détestés, qui parlent de nous, les humains, des transformations du monde, des corps, des êtres, de nos relations avec d'autres êtres vivants. On y trouvera des rêveries écologiques ou poétiques, de l'action, du suspense, des sociétés étouffantes ou bien libératrices. Des peurs et des espoirs.
Elles sont nées d'un atelier d'écriture organisé par le Comité de Science-Fiction, de l'Institut de la Transition Environnementale, Alliance Sorbonne Université et animé par nous, Zanzibar.

Zanzibar au fait… Qu'est-ce que c'est ?
Nous sommes un groupe d'autrices et auteurs de science-fiction qui pensons qu'inventer des avenirs possibles et impossibles n'est réservé ni aux rêveurs professionnels (comme nous, et encore), ni aux grosses structures gouvernementales ou entrepreneuriales. Nous voulons ouvrir le plus largement possible l'imaginaire du futur.

Ont participé à cet atelier une douzaine d'étudiantes et étudiants volontaires venus de filières variées : écologie, mathématiques, littérature anglaise… À notre grande surprise, la plupart découvraient et l'écriture et la science-fiction.
Le groupe a assisté à des conférences organisées par le Comité, présentant les travaux d'une demi-douzaine de chercheurs gravitant autour des questions de transition écologique et de la biodiversité : espaces

aquatiques dans les grandes cités, trames vertes et trames brunes, notions d'espèces envahissantes, relation entre connaissances écologiques et réalisations politiques, observation de la biodiversité urbaine, cycles de l'eau, de l'azote, du carbone, influence des espèces vivantes sur la régulation de la température, rêveries de science-fiction dans le cadre d'aménagements urbains, etc.

Puis nous avons animé plusieurs jours d'atelier, des moments intenses et amusants, pendant lesquels nous avons tenté de transmettre quelques idées sur l'écriture de science-fiction ainsi que sur les techniques du récit, du dialogue, de la description, etc.

Courant juin, la tâche est devenue plus compliquée : il a fallu écrire. Partir des bribes d'idées rassemblées en atelier, écrire une page, puis une autre, revenir sur ce qui avait déjà été fait, échanger, corriger, reprendre, reprendre encore… Même si toutes les nouvelles n'ont pu être achevées, toutes et tous ont participé avec énergie à ce projet.

Nos étudiantes et étudiants ont appris, et nous avons appris également : il est stimulant d'essayer de transmettre quelque chose de notre savoir-faire, de confronter nos croyances et ce que nous pensions savoir au fond de nous aux esprits affutés du groupe.
Personne n'enseigne comment imaginer le futur ni comment le raconter, comment jouer ce jeu d'extrapolations et de rêves. Ces séances de travail, de lectures, de relectures, ont été pour nous, Zanzibar, une belle occasion d'apprendre sur notre propre activité.

SOMMAIRE

* Arborescences Futures

07 Préface * Préface
— Anne-Caroline Prévot

11 Avant-propos * Avant-propos
— Zanzibar

173 Remerciements
* Remerciements

17 Rhizoma * Rhizoma
— Axelle Grégoire

46 Lua * Lua — Iry Andrianjara

54 Les nouveaux venus
* Les nouveaux venus — Roxane Atchekzaï

72 L'après des arbres
* L'après des arbres — Clémence Mathieu

78 Les myriades d'Asphodèles
* Les myriades d'Asphodèles
— Lucile Molinet

94 Algae symbiotica * Algae symbiotica
— Olga Potot

107 Expérience sylvestre
* Expérience sylvestre
— Egoï Ortego Sampedro

121 Histoire
* Histoire — Sarah Ferjani

137 Silva Flos * Silva Flos
— Chloé Duffaut

141 Ixode * Ixode
— Laurent Kloetzer

Rhizoma*

* Rhizoma

Axelle Grégoire

Jour 1 – 6h11 – Comme tous les matins, Côme était éveillé avant que son réveil ne sonne. Il allait chaque jour à la fenêtre pour regarder le temps qu'il faisait. Cela ne servait à rien puisqu'un bulletin précis lui était envoyé dans la soirée, comme à tous les autres. Mais Côme aimait voir de lui-même.
Aujourd'hui, temps gris, nuance n° 27. Il avait rapidement vérifié avec l'argentomètre. Les couleurs du ciel de la Zone se situaient le plus souvent entre vingt-quatre et trente-deux. Sans surprise, les prédictions étaient justes, comme toujours depuis six ans. La vigie ne s'était pas trompée malgré les violents écarts de température que les gardiens avaient recensés encore hier en plusieurs points de la Zone.
Côme aimait ce rituel désuet et hors du temps. Ce geste simple d'aller à la fenêtre échappait à sa routine chronométrée. Il supportait de moins en moins de passer par une machine pour la moindre analyse. Le très puissant monitoring de cet environnement était pourtant en partie son œuvre. Mais il se sentait parfois mis à distance par le nombre de graphiques, de tableaux de températures et la série de listes qu'il recevait toute la journée.

Il ne se considérait pas comme quelqu'un de nostalgique. Pour lui, rien n'était mieux avant. Il croyait au bien fondé de sa mission. Il aimait seulement regarder les couleurs du ciel et ne se l'expliquait pas vraiment. Et puis son travail de la journée dépendait quand même beaucoup de la météo. S'il y avait un pic de température, il serait difficile de rester plus d'une heure sur site et s'il pleuvait, toute action serait inefficace. Encore une journée morte. Une journée qui retarderait l'achèvement de la tâche qui lui était confiée. La campagne était bientôt terminée et il restait à faire pas mal d'arrachage sur la frange nord-est et de prélèvements dans l'ancienne raffinerie.
Depuis la baie vitrée, qui ouvrait un grand panorama sur toute la vallée, il restait immobile, satisfait de cette position de surplomb. Il suivait des yeux les nuées d'insectes qui survolaient la Zone dessinant des tourbillons. Un carrousel qui tournait, tournait. Pas de pause. Juste à les voir, même à cette distance, on croyait entendre leur bourdonnement lancinant. Le chant de la Zone.

Il devait finir de rédiger son rapport annuel sur la nuée. Rien de neuf depuis trois ans. Il se souvenait du moment où on l'avait appelé pour signaler une apparition suspecte. Un jour comme celui-là, un temps gris numéro vingt-sept. À cette époque, on ramassait beaucoup d'œufs et certaines larves résistaient à la pollution létale, surtout dans le béton poreux des silos à l'abandon. Cela devait arriver, les ruines étaient difficiles à inspecter et les rayons pas toujours efficaces. Une erreur humaine. Depuis, on avait fait des progrès sur les détecteurs d'altitude. Il avait beaucoup milité pour la destruction des silos. Il s'était fait des ennemis pendant les débats, surtout dans les instances dirigeantes. Il était vrai que cela avait coûté cher mais il restait convaincu que cela avait été le seul moyen d'éviter d'autres accidents. Comme tous les ans, il conclurait son rapport de la même manière. Garder les mouches sur site avait été une grave erreur. L'objectif avancé par les autorités « d'une opportunité sans précédent de réintroduction du vivant dans ce paysage de ruine » était absurde et sonnait comme une promesse creuse et surtout malhonnête. Les gardiens étaient justement payés à faire l'inverse, empêcher toute vie sur le site. Les mouches étaient une vraie plaie au quotidien, elles gênaient le travail. Leur confinement par un système de biofence demandait de dépenser une énergie importante et les dotations pour la gestion ne faisaient que diminuer. Comme tous les ans, il le réaffirmerait et, comme tous les ans, il recevrait la même réponse du conseil : « Nos informations montrent au contraire que, grâce à la nuée, aucun autre insecte ou micro-organisme ne résiste sur la Zone. Les mouches facilitent de manière non négligeable le travail des gardiens. »

6h45 – Le réveil sonna. Il n'avait pas réussi à retenir la nuit. La journée commençait. Il alluma son bracelet. À peine était-il connecté qu'il reçut un premier appel. Il répondit machinalement tout en continuant de se préparer. Les premiers sondeurs ne pourraient pas partir avant deux heures, car trois d'entre eux manquaient à l'appel. Une fois les détails des remplacements réglés, il raccrocha.
Il regagna la fenêtre, tourna la tête à droite pour l'apercevoir. Elle était là, bien verte. Chaque fois qu'il la regardait, il ressentait la même colère injustifiable. Il serra les dents.
Depuis son belvédère, il pouvait regarder la Zone toute entière. Le grand bâtiment continu, dans lequel il habitait avec les autres gardiens, dessinait les frontières côté est de la vallée. Il avait insisté pour obtenir l'appartement du dernier étage, à trente-cinq mètres de haut. Il se situait précisément sur la crête le long de la Balme. Ceux qui l'occupaient disaient habiter sur le « front » et il comprenait vraiment pourquoi. Ils étaient, en effet, presque au bord du monde. Après eux, rien que la Zone.
Enfin presque, elle était bien là. Elle résistait. Cette ancienne Lône de l'autre côté du fleuve était la seule île habitée dans ce désert aride. « L'accident originel », comme beaucoup l'appelaient, n'avait pas affecté ce morceau de territoire protégé par les vents, en amont du Rhône. Côme pensait souvent à la naissance de la Zone. Il était enfant quand cela avait eu lieu, il ne se souvenait pas vraiment de ce jour-là mais il savait qu'il y avait eu un avant et un après. Très peu d'informations filtraient de cette île forestière. Des rumeurs circulaient chez les gardiens mais Côme se faisait un point d'honneur à démonter chaque légende qu'il entendait dans son unité. Il s'agaçait très souvent de la fascination qu'avaient certains des gardiens pour cette communauté mystérieuse qui habitait et exploitait l'ancienne Lône. Ils s'étaient

autoproclamés « guerillero verde ». Entre autres car ils avaient des dizaines d'autres noms. Côme s'en tenait à la version officielle quand on le questionnait sur le sujet : « les négociations avec les autorités étaient en cours ». Dans les faits, il était obligé d'admettre qu'elles s'enlisaient. Il assurait ne rien savoir de plus. Il n'avait jamais rien dit à personne. Il était temps d'aller se préparer.

7h20 – Il était prêt. Il allait partir quand le téléphone sonna de nouveau. « Quoi ? Animale, végétale ou humaine ? Comment… Je ne comprends pas… Non, ce n'est pas possible. Ce sont les mouches ? Comment ça, rien à voir ? Vous êtes sûrs que c'est vivant ? Emmenez-le au laboratoire. Pourquoi non ? Vous avez tenté de l'extraire ? Comment ? Mais… Ok, j'arrive tout de suite et faites venir les scientifiques sur site également. » Il répéta pour lui même en raccrochant : « On a trouvé une vie sur la Zone. »
Il avait déjà entendu ça. Et encore une fois, ce serait une diaspore volante. Peut-être d'un nouveau type. Parmi les gardiens, les derniers arrivés avaient parfois du mal à les identifier à cause des différentes mutations. Ils en capturaient beaucoup par vent frais. On finirait certainement par éteindre la dispersion par aspiration au bout de quelques heures. Côme n'arrivait pas à se rassurer. Le message venait de Léandre, et il ne s'affolait pas facilement. Il n'aurait pas fait appeler sans avoir été examiner lui-même ce que l'équipe avait trouvé. Et si, cette fois, c'était différent ?

*

Jour 27 – 14h30 – Il y en avait partout. La Zone était devenue un énorme chantier. L'endroit, d'habitude si vide, grouillait maintenant de gardiens. On y creusait des trous méthodiquement tous les vingt mètres carrés en espérant tomber dessus. Côme se disait que si ça ne suffisait pas, il donnerait l'ordre lundi de quadriller la Zone tous les cinq mètres carrés. Il fallait les déterrer, les couper, les brûler, bref faire tout ce qui était possible pour arrêter l'expansion. Si elle passait le Rhône, personne ne savait ce qu'il pouvait se produire. Et toujours pas de nouvelle des analyses. Dix jours. Il ne voulait pas rappeler Ysée depuis que la situation s'était envenimée entre eux mais là, elle lui devait son rapport. Il se résigna, il lui fallait s'asseoir sur son ego et lui présenter des excuses. Il n'avait pas le choix car elle ne lâcherait pas la première. Il dicta le numéro. Pas de sonnerie. De plus en plus de turbulences dans les ondes, les signaux faiblissaient quand on approchait d'elle. Certains y voyaient d'ailleurs un bon moyen de la repérer vu que les détecteurs d'altitude n'étaient plus d'aucune utilité. Ce n'était pas l'avis de Côme. Il avait défendu le fait de quadriller le site devant les autorités plutôt que de se lancer dans une chasse à l'aveugle qu'il jugeait peu efficace. Il écarta son poignet de son visage et dessina l'écran avec le pouce et l'index de l'autre main pour composer manuellement le numéro. Occupé. Elle filtrait ses appels ! Comment pouvait-elle jouer avec lui compte tenu de la gravité de la situation ? En même temps, très peu de gens hors de la Zone étaient au courant de l'urgence. Il tourna la tête vers la frange ouest, cet écran brumeux, une belle invention. Ça pouvait donner le change pour quelques jours encore. « Pic de pollution sur la Zone. » Mais après, il faudrait trouver autre chose. Il n'y avait que depuis le bâtiment des gardiens, depuis sa fenêtre panoramique, que l'on pouvait voir le champ de bosses, le sol grêlé de la Zone, l'ampleur de la catastrophe à venir. Désormais, le matin, il ne regardait plus seulement la couleur du ciel.
Il se calma en se disant qu'Ysée n'avait, en effet, pas de raison d'être plus préoccupée qu'à la normale, et il décida de passer au laboratoire en fin de journée même s'il manquait affreusement de temps. Côme avait envoyé des dizaines d'OS depuis hier, il n'avait pas dormi depuis trois jours. Cinq émergences avaient été détectées sur la frange ouest seulement ce matin, vingt-cinq en tout. Et ils n'avaient certainement pas tout découvert encore. Les gardiens manquaient d'effectifs pour gérer tous les fronts. L'ambiance était tendue, ils le savaient tous ; des responsables seraient désignés. Comment avaient-ils pu en arriver là ? Il y a une heure, il avait reçu l'accord de la cellule de gestion de crise pour autoriser l'entrée de non-assermentés sur la Zone, des « bleu-nuit » comme disait son collègue. Ils connaissaient les risques que cela comportait mais ils n'avaient plus le choix. Ils les avaient recrutés chez les réservistes et ils espéraient qu'ils tiendraient le coup et surtout leur langue.

Il repensait à ce jour-là. Il n'aurait pas dû se laisser distraire, il aurait fallu

réagir tout de suite. Il leva la tête et regarda en direction de la Lône. Il ne la vit pas mais l'imagina à travers la brume. Il l'avait observée tellement de fois que son image était imprimée sur sa rétine. Il lui suffisait de cligner les yeux plusieurs fois très rapidement pour la voir apparaître. Ses lignes entremêlées, sa forme molle et opaque. Il ferma les yeux très fort jusqu'à voir des éclairs et essaya de l'imaginer autrement. Il avança vers elle. Maintenant, il la touchait presque, il voulait franchir ce rideau végétal, voir à l'intérieur, comprendre ce qu'il s'y passait.
« Côme ! » Il ouvrit les yeux et faillit perdre l'équilibre. « Côme, au point 71, il y a un problème. On a besoin de toi. » La Lône avait disparu de son esprit, il prit son masque pour s'approcher du trou en question. Le deuxième malaise de la journée. Il appuya sur le côté de son bracelet pour faire évacuer le malade. Il avait le nez qui pissait le sang mais rien de grave. « N'enlevez-pas vos masques quand vous êtes en niveau 2. Ok ? Même quand une mouche s'est prise dedans. C'est compris ? » Les cinq masques noirs en face de lui remuèrent de haut en bas très lentement. Il était difficile d'imaginer des hommes penser à l'intérieur de ces coquilles de plastique. Aucun son, juste ce geste. Ils devaient être épuisés. Le nuage passa au-dessus d'eux pour la deuxième fois en trois minutes. Les mouches, elles aussi, semblaient perturbées. Certaines sortaient du convoi bourdonnant pour se perdre dans les plis des blouses ou dans les orifices des masques. Ces esseulées s'approchaient de plus en plus près des gardiens en mouvement, ce qu'elles n'avaient jamais fait avant. Et elles étaient de plus en plus nombreuses à décrocher. Il répéta, de peur d'avoir été couvert, malgré le micro, par le bruissant nuage : « Même si une mouche s'est prise dans votre filtre. Compris ? » Les têtes remuèrent comme la première fois, toujours pas de son. Côme balaya du regard le point 71. Ils étaient encerclés par des monticules de terre remuée. Il se sentit très mal à l'aise soudainement. Tout ce qu'ils exhumaient était très toxique, il le savait bien. Comment cela allait-il finir ? Il regrettait sa Zone, toute lisse, celle qu'il pouvait envelopper d'un seul regard, celle qu'il pouvait surveiller de loin. Aujourd'hui les relevés montraient encore une hausse à 7 de l'indice de pollution sur cinq facteurs polluants. On avait augmenté leur traitement mais certains commençaient quand même à montrer des signes de faiblesse. « C'est comme si on creusait notre propre tombe. On excave à chaque pas et on perfore la dalle qui va nous aspirer. Ils n'auront qu'à refermer le couvercle », avait dit Léandre. Il n'avait jamais été très convaincu mais en ce moment, il semblait prêt à démissionner, risquant d'en emporter d'autres avec lui. Cela mettait Côme hors de lui. Il hésitait à faire un signalement, mais il était freiné par un puissant sentiment d'inconfort à faire le délateur. Pourtant, ça restait sa mission : protéger la Zone. Si Léandre continuait, il n'aurait pas d'autre choix.

15h18 – Côme devait rejoindre le central sur l'île de la Chèvre. Sortir de la Zone lui permettrait de prendre du recul et de réfléchir plus sereinement à la stratégie à mettre en place dans les jours à venir. Il commençait à avoir l'esprit brouillé par le manque de sommeil. Il laissa Léandre sur site, il n'aimait pas l'emmener au Central. Moins il en savait mieux c'était, même s'il était encore chargé d'opération. Et puis Côme allait perdre patience à écouter ses commentaires désabusés. Oui, il valait mieux qu'il surveille la Zone. Il sourit légèrement en pensant à la réelle raison de cette décision ; il avait décidé de passer au laboratoire en sortant et il voulait y aller seul. En deux minutes, il avait rejoint le Central, au niveau de l'ancien complexe sportif. Région classée niveau -1 du nouveau PPRP. On y trouvait tous les gestionnaires. C'était certainement là que Côme avait le moins d'amis. Bien qu'il ait obtenu un statut de directeur chez les gardiens, Côme restait un homme de terrain. Il appartenait à la Zone et il ne se sentait pas bien quand il perdait le contact avec elle. Il monta dans le bâtiment cylindrique qui dessinait l'emplacement des terrains de sport devenus laboratoire à ciel ouvert. Il alla directement aux bureaux des dessinateurs. Ils avaient été placés tout au bout du couloir après les communs. Côme avait insisté pour faire venir cette unité, « les graphies », contre l'avis de ses co-directeurs. Eux croyaient naïvement dans le pouvoir du paramétrage pour prévoir l'expansion de cette chose. Côme passa rapidement derrière leurs écrans qui affichaient des algorithmes complexes à partir des relevés des points d'émergence connus. Pour le moment, les modélisateurs avaient toujours manqué les nouvelles trajectoires d'expansion. Quand les têtes se tournèrent vers lui, Côme leur fit un signe vague qui aurait pu signifier autant « je viens tout à l'heure » que « pas le temps, je repasse une autre fois ». Chacun reprit

rapidement et silencieusement sa tâche. Côme alla directement au bureau de Zélia. Sans lui dire bonjour, il s'adressa à elle : « Alors ? », en lui faisant signe de tourner son moniteur pour qu'il puisse voir le dessin. À partir des points détectés, Zélia avait déjà pu déterminer deux trajectoires qui s'étaient vérifiées. Cette chose semblait pourtant déjouer toutes les hypothèses et les anticipations argumentées. Le secret de son expansion résidait dans un équilibre graphique sans fondement scientifique, un développement rhizomique complexe qui variait en profondeur et en géométrie. Selon Côme, elle dessinait quelque chose sous terre que seul quelqu'un d'habitué au dessin manuel pouvait pressentir. Chaque fois qu'il se penchait sur l'écran de Zélia, il espérait y voir apparaître une figure. Quelque chose qu'il reconnaisse, qui ait un sens. Pour le moment, ils étaient tous bien incapables de déceler sa structure anatomique.

« Franchement, je ne sais plus quoi dessiner. Elle dévie chaque fois que je crois pouvoir l'anticiper. J'arrive à un point d'équilibre et hop, on m'envoie un rapport qui m'informe d'une nouvelle émergence aux antipodes de ce que j'espérais. Je me désole.
– Vous y êtes déjà arrivée.
– C'est de la préscience.
– C'est pour ça que l'on a besoin d'une sorcière comme vous.
– Je ne sais pas si…
Côme la coupa.
– Chacun de nos actes modifie la forme de l'environnement qui l'abrite et elle s'adapte. On ne peut la concevoir hors de nous. C'est comme si l'on décrivait la partie que l'on est en train de jouer avec elle.
– Une sorte de méga touché-coulé. Pourquoi vous l'appelez tous « elle » ?
– Parce que LA racine, LA plante, LA chose.
– La menace est toujours féminine, bien entendu. Parole de sorcière.
– LA vie sur LA Zone.
– Mouais, pas convaincue. Enfin, un nom va lui être officiellement attribué demain et je fais le pari que ce sera un nom féminin. Mais pour le moment, j'entends plutôt vos collègues parler d'une putain de bestiole. Bref, je continue comme on a dit et je vous appelle si j'ai du nouveau. »

Côme était déjà parti.
« Et, au fait, bon courage pour la commission. »
Côme se retourna, pas certain d'avoir bien entendu.
« Quoi ?
– Bon courage pour la commission, répéta Zélia en articulant. Tout le monde en parle, l'enquête piétine mais même s'ils n'ont pas trouvé la cause de son arrivée sur la Zone, ils trouveront certainement des coupables. »
Côme partit sans même la remercier. Cela lui était complètement sorti de la tête. La commission était demain. Il lui fallait ses analyses, ça l'aiderait à rédiger un rapport à décharge. Aucune faute n'avait été commise par son équipe. Il se le répéta comme pour s'en persuader.

Sur le chemin qui le séparait du laboratoire, il pensait à ce monstre invisible. Ils étaient tous embarqués dans cette chasse. Il était de plus en plus fasciné par cette chimère qu'il espérait voir apparaître sur les écrans des moniteurs mais qui ne prenait forme que la nuit, dans ses rêves. La plus grande menace pour lui restait cette commission.

*

Jour 28 – 21h18 – La porte électrique se referma derrière lui dans un bruit de roulement pneumatique. Il enleva sa veste, il avait chaud, il ne décolérait pas. Il savait qu'il n'aurait jamais dû hausser le ton. Il avait été à deux doigts de se faire sortir. « Deuxième avertissement. Par votre comportement, vous desservez votre unité. » Il était venu les mains vides après une nouvelle nuit d'insomnie à réfléchir à la bonne stratégie à adopter. Impossible d'utiliser les résultats du laboratoire. 5,5 sur un référentiel d'1,5. Menace endogène. Cinq marqueurs cochés sur les six. Il était encore troublé par la question d'Ysée : « Vous avez enfin pu obtenir un prélèvement de l'ancienne Lône ? »
C'était lui qui avait été nommé depuis deux ans aux invasions extérieures. Sa responsabilité était en jeu. Il avait espéré que les résultats indiqueraient que cette chose était auto-immune, qu'elle avait été engendrée par un dépôt embryonnaire ancien, du temps où la Zone n'était pas la Zone.
Et ces commissaires qui n'y connaissaient rien, qui n'écoutaient pas leurs

recommandations et qui prenaient plaisir à distribuer les sanctions. Sur les dix chefs d'équipe présents, il n'avait été question que de lui. Coupable idéal. Les raisons de cette mise en cause l'avaient scandalisé. Son statut le désignait comme responsable et il avait failli en partie à sa mission, certes. Enfin, non, c'était déjà discutable. Il aurait pu se défendre en parlant des « bleu-nuit », des défauts dans les détecteurs d'altitude et aussi du fait qu'il avait été écarté des négociations avec les « guerilleros ». Mais comment avaient-ils osé ? « Tout le monde sait d'où vous venez. » Ils avaient remonté le fil de son histoire comme une série d'indices à charge. Ils s'étaient attaqués personnellement à lui. Devant ses collègues ! On lui avait pourtant assuré que son dossier avait été effacé. Personne n'avait pris sa défense, personne n'avait parlé de ses résultats sur la consolidation des franges, de son implication quotidienne qui, tous le savaient, l'avait obligé au célibat, des deux fois où il avait sauvé la Zone pour ne pas dire la Vallée toute entière. Il ne tenait pas en place, faisait des allées et venues sur le parvis déclenchant l'ouverture automatique de la porte à chaque passage. Il devait attendre les autres pour ne pas en rajouter. Les chefs d'unité traînaient en politesses pour assurer leurs arrières. Il aurait fait pareil dans d'autres circonstances. Côme osa enfin s'asseoir, reprit son souffle. La partie n'était pas jouée. Il n'avait pas communiqué les résultats, leur enquête commençait seulement. Il avait tenu bon pendant cet interrogatoire surprise. Non, il n'était jamais allé sur la Lône depuis qu'avait commencé son mandat sur la Zone. Non, il ne connaissait pas de lonistes.
« Votre sœur compte-t-elle parmi les occupants de la Lône ?
– Je n'ai plus de sœur.
– Que voulez-vous dire ? Faites-vous référence à votre changement de nom ?
– Je parle d'un choix irréversible que j'ai fait il y a déjà dix ans et que mon dossier ne devrait plus mentionner.
– Irréversible ? Voulez-vous dire que vous avez cessé tout contact avec elle et que vous n'avez jamais rencontré un autre membre de la Lône ?
– Je viens de vous le dire. » Ce fut son premier mensonge officiel.

22h40 – Il s'écroula sur le tapis en rentrant chez lui. Cela faisait trois jours qu'il n'était retourné à son appartement que pour se changer et prendre des douches rapides. Il avait fermé l'œil seulement deux heures à la permanence aujourd'hui. L'épreuve de la commission l'avait achevé. Une fois la porte claquée, il avait pu avancer de quelques pas seulement avant de s'écraser sur le ventre, la tête enfoncée dans la fine mousse posée au sol, recouvert d'un coup par le tissu de la nuit.

Noir.
Il avait les pieds nus et marchait vers la Zone. Elle était étrangement vidée de ses gardiens et avait retrouvé l'aspect lisse de son sol originel. Il y régnait un silence qu'il n'y avait jamais connu. Il ne s'en étonna pas et continua d'avancer. Il sentait qu'une poussière chaude et humide restait collée sous ses pieds jusqu'à former une semelle qui s'épaississait à chaque pas. Soudain son corps refusa d'avancer, ses pieds avaient déjà fusionné avec le sol. Il la vit. Pas devant lui, pas au sol, même pas à travers le sol mais à l'intérieur de lui. Elle se déployait par ses veines. Ses membres semblaient se démultiplier à mesure qu'elle progressait en étendue. Son corps devenait infiniment grand, jusqu'à prendre les dimensions de la Zone même. La bête sans organe se nourrissait de lui et lui faisait perdre toute autonomie. Il avait la sensation de pouvoir voir par les mains, parler par le nombril, respirer par les cheveux, saisir par les pieds. Puis il eut la sensation de ne plus pouvoir ni voir, ni parler, ni toucher. Il n'était plus qu'un enchevêtrement de veines colonisées dans lesquelles on faisait circuler de la matière. Il s'enfonçait dans les profondeurs d'un monde sans soleil. Tandis que ce qu'il restait de son anatomie disparaissait, il se sut, un bref instant, extralucide. Il habitait simultanément deux milieux : le sol et le ciel. Il sentait les dernières particules de lui-même se mélanger à la terre désormais fourmillante de la Zone. Il eut peur et voulut résister, un dernier sursaut. Avec ce qui lui restait de conscience, il s'efforça de visualiser son corps d'homme. Dans un effort douloureux, il réussit à formaliser une tête, puis un tronc, deux jambes et difficilement deux bras. Il avait presque réintégré son corps.
Jour.

Jour 29 – 8h00 – Il se réveilla le souffle coupé. On était le matin. Il n'avait pas entendu son réveil. Il se précipita à la fenêtre pour voir la Zone. Elle

lui apparut comme il la connaissait. Elle était toujours entourée de l'écran de brume et des gardiens étaient déjà affairés en son centre, naviguant entre les tumuli. Il reprit doucement sa respiration, sentit un courant d'air dans le bas de son dos. Il était nu. Il ne se souvenait pourtant pas de s'être déshabillé. Il chercha ses vêtements dans l'appartement, pas de trace. Ils avaient probablement roulé quelque part. Il se rhabilla en vitesse. S'assit un instant pour tenter de se remémorer son rêve. Cette nuit, il avait vu le corps secret de la Zone. Son double invisible. Son anticorps. Cette vision le hantait. Plus il se débattait pour arrêter cette chose, plus elle redoublait de force. Qu'est-ce qui l'animait ? Ysée lui avait dit hier que ses collègues en charge de l'analyse de la force de poussée n'expliquaient pas son développement dans un sol pareil. Cette force de vie semblait néanmoins coïncider avec l'importance du gisement de CH13 mais pas seulement. Ysée avait été débarquée et ne travaillait plus sur le phénomène d'apparition depuis déjà une semaine. « Je ne recommence pas mais tu sais ce que j'en pense. » Elle donnait foi à des rumeurs mystiques, chacune de leur discussion sur le sujet tournait à la dispute.
Côme retourna à la fenêtre. Tout cela avait une explication. Les hommes en bleu commençaient à se mettre en ligne sur la Zone, Côme les regardait se répartir en deux groupes. Il regarda sa montre, c'était pile l'heure de la Levée. Son retard lui permettait d'observer pour la première fois cet étrange ballet. De la Zone, on ne voyait que des blouses bleues exécuter des gestes mécaniques. D'ici, on découvrait la chorégraphie de ces corps au travail. Il observait les traqueurs sillonner le sol de leur machine tandis que les postés allaient de trou en trou. « Faites que ça ne repousse pas. » Il avait tellement de choses à gérer aujourd'hui qu'il ne pourrait pas prendre en charge une alerte de niveau trois ou deux émergences supplémentaires. Un des traqueurs leva la main et alluma son faisceau. Pas de répit. Une journée comme les autres.

La lumière de son bracelet clignotait sur le tapis. Il venait en effet de recevoir la notification de deux émergences. Il avait aussi reçu une nouvelle convocation de la commission. Deux rappels pour l'assemblée du jour concernant la désactivation de l'écran de pollution et la médiaconvention qui suivrait. Zélia l'avait également appelé quatre fois. En temps normal, il aurait couru au Central mais elle n'avait pas laissé de message et il y avait plus urgent. Il le prit au poignet et éteignit tous les rappels. Tout le monde pensait qu'il était dans une violente phase de décompression. Il se souvenait avoir été raccompagné hier soir alors qu'il n'arrivait pas à ouvrir les yeux et qu'il n'articulait plus correctement. Il voulait aller de l'autre côté. Profiter de cette absence, que tout le monde mettrait sur le compte du désaveu de la commission, pour les rencontrer. Il en était convaincu depuis hier, la réponse se trouvait là-bas.

Comme la première fois, il traversa la Zone, masqué et en habit bleu, pour rejoindre la berge. Il réussit à passer incognito le portique de contrôle à l'entrée grâce à l'urgence, en gardant son masque et en utilisant le pass d'un homme de son unité qu'il n'avait pas eu le temps de déposer à la consigne. On était en plein jour mais Côme avait supposé que la berge serait encore plongée dans la brume même si le nuage faiblissait et commençait à désépaissir. Devenu invisible, il pouvait attendre à cet endroit sans problème. Il ne savait pas comment mais les lonistes étaient toujours au courant qu'on les attendait. Il repensa à cette première fois où il avait traversé la Zone, la nuit, pour les rencontrer. Le jour de la découverte des premières fissures. Il regrettait aujourd'hui de ne pas avoir fait de rapport. Il avait préféré suivre de mystérieuses instructions pour pouvoir résoudre seul le mystère. Cela ne lui ressemblait pas et un sentiment de culpabilité le rongeait depuis. Maintenant il savait qu'il n'aurait pas dû répondre à cette étrange convocation, il avait mis le pied dans un engrenage. Un mot épinglé sur la porte de son appartement, un mot écrit à la main. Une barque métallique vint frapper la rive. Cela faisait à peine vingt minutes qu'il attendait. Il ne l'avait pas vu arriver, sa visibilité, à lui aussi, brouillée par la brume artificielle. Personne à bord. La dernière fois, un groupe d'hommes dans un engin amphibie était venu à sa rencontre. Ils avaient traversé un peu plus au Nord à une sorte de gué qu'ils avaient certainement construit illégalement. Ils s'étaient entretenus aux marges de la Zone, Côme n'avait pas été autorisé à faire la traversée. Il n'avait rien appris pendant ce court entretien. Resté bredouille sur la rive, il avait été violement déçu, lui qui espérait enfin voir la Lône. Cette fois, personne ne venait à sa rencontre mais cela ressemblait à une invitation. Il

hésita quelques minutes puis monta. À peine fut-il dans l'embarcation qu'elle démarra. Il tomba sur les genoux et se stabilisa en posant ses deux mains sur le fond. Le sol était encore recouvert d'une terre mouillée. La barque servait peut-être à transporter des matériaux depuis la Zone ? Il fut rassuré par le faible bruit de moteur. Cette barque était téléguidée, il n'y avait rien de magique. Il se remit debout, son masque à la main. Il était déjà de l'autre côté, la barque contourna les jardins filtrants et pénétra la végétation par un petit canal entre les bassins de culture. La moitié de son corps émergeait de ce paysage flottant. Il arriva face à un mur de feuillage. La Lône. Une sorte de haie faite d'arbres et de poteaux plantés très serrés marquait la rive. À contre-jour, il ne vit que des ombres se déplacer silencieusement dans ce décor zébré. Il fut une nouvelle fois surpris par le choc du bateau qui frappa contre le rebord. Il allait encore basculer mais fut saisi par plusieurs bras qui l'entraînèrent dans cette forêt. Désormais, il était de l'autre côté.

« Tu ne me reconnais pas ? »
Côme s'affaissa dans sa chaise, les yeux figés. Il venait de voir un fantôme.

« Qu'y a-t-il mon frère ? Te voilà muet. C'est peut-être la familiarité de mes traits qui te gêne. L'impression passera vite. Maman est partie depuis longtemps. Et cette histoire, de toute façon, tu l'as déjà oubliée. Considère qu'ici, il n'y a que des fantômes. Des évaporés qui ont disparu de vos récits officiels. Toujours aucun son. Tu ne veux pas me dire ce qui t'amène ici sans invitation ni laisser-passer de votre grand ministère. Te voilà entré par la petite porte cette fois. Besoin de réponses ? Très certainement. Mais sur quoi ? Sur la véritable raison de notre première invitation dont tu es revenu bredouille ? Il paraît que tu as eu des ennuis depuis, je me trompe ? Ou alors peut-être que tu penses que nous sommes responsables de ce qui se passe sur la Zone ? Tu n'aurais pas tout à fait tort. Ou c'est encore autre chose ? Tu voulais voir ce à quoi tu as renoncé ? Notre combat sur la Lône ? Celui de nos parents avant pour cette vallée ? J'en doute. Non, tais-toi ! Tu as choisi ton camp depuis longtemps et laisse-moi te le redire ; il s'agissait bien de choisir son camp. En fait, la seule chose que tu peux trouver ici, ce sont quelques pistes pour expliquer ce qui vous arrive aujourd'hui, à vous, les bleus. Ce que tu dois savoir, c'est que cette Lône n'est pas seulement une poche de résistance. Elle a permis d'ouvrir un nouveau temps potentiel, une brèche prospective. Vous travaillez à la version officielle, nous travaillons aux autres récits. Votre Zone est morte, hermétique, figée au temps de la catastrophe. C'est l'héritage dont vous essayez d'effacer la dette. Pour nous, elle n'est pas une île, elle fait partie du territoire continu. Nous ne nous battons pas contre vous mais contre votre fiction. Oui, c'est une guerre, tu as raison. Une guerre diplomatique puisque nos émissaires respectifs discutent à intervalles réguliers mais une guerre quand même. Et nous sommes en train de gagner cette bataille. Si, si. Tu as soif ? Attends, je vais appeler quelqu'un. S'il te plaît ? Tu veux bien lui apporter quelque chose à boire ? Il est tout blanc. C'est vrai que tu as mauvaise mine. Une vraie machine à broyer, cette unité. Personne ne semble en sortir tout à fait indemne. Ah, merci ! Posez-lui là, devant. Allez, sers-toi, je t'en prie. Stop, pas plus. Goûte d'abord, c'est quelque chose que l'on prépare ici. Oui, c'est particulier. Qu'est-ce que tu me donnes là ? Vos résultats sur… ah oui, quatre marqueurs sur cinq. Effectivement cela ne laisse que peu de doutes. Si tu es là pour ça, je vais te dire ce que tu veux savoir. Pourquoi ? Tu vas comprendre. Il y a quatre ans, une déferlante verte s'est abattue sur la Zone. Tu n'étais pas encore affecté à la direction de ton unité mais tu dois en avoir entendu parler, non ? Des dizaines de bombes ensemencées tous les jours. Comme tu le sais et bien que vous n'ayez pas pu le prouver, elles étaient tirées depuis la Lône. On jouait chacun notre partition. On vous les envoyait et vous deviez minutieusement mais surtout rapidement enlever chaque boule d'argile pour éviter toute germination. Une volée à l'aube, histoire de mettre un peu la pression sur les émissaires et faire avancer les négociations pour la légalisation de notre protocole de dépollution. Cela n'a pas aidé puisque notre projet a été une nouvelle fois refusé. Et ce n'était pas grave, figure-toi ! L'objectif premier n'était pas la reforestation sauvage de la Zone que l'on savait impossible. La déferlante n'était qu'un leurre. Quoi ? Non pas maintenant. Je vous ai demandé de nous laisser un moment seuls. Fermez ce volet. J'en étais où ? Oui, la fameuse attaque de septembre 18. Une efficace diversion. Vous nous avez sous-estimés. Nous vous l'avons envoyée par un autre moyen. Cette force aveugle et invisible a eu le temps

de grandir et de se développer pendant plusieurs années avant que vous la découvriez. Tu te demandes pourquoi je te raconte tout ça. Tes résultats le prouvent. Et ce n'est qu'une question de temps avant que la commission d'enquête statue sur notre responsabilité. Mais on est plutôt en position de force en ce moment. Oh que oui ! Ne dis pas le contraire. Les choses changent et avec l'apparition de nouvelles zones, on ne peut pas dire que l'opinion publique aille dans votre sens. Je m'étonne que tu sois venu jusqu'ici pour avoir la confirmation de quelque chose dont tu étais déjà certain. Par contre, ce que je peux te dire c'est que l'expérience a dépassé ce que nous avions envisagé. C'est un peu notre Frankenstein. Alors nous sommes prêts à collaborer. Voilà le message que tu dois passer. Je sais que tu n'es pas le meilleur ambassadeur, surtout en ce moment. Mais disons que tu es le seul qui se serait risqué jusqu'ici et que tout le monde ne peut pas se réclamer d'avoir été le sauveur de la Vallée. Cela doit, malgré tout, avoir de la valeur à leurs yeux. Il est temps de rappeler à vous les évaporés. En échange de quoi ? Tu le sauras bien assez tôt. »

Le bateau accosta, Côme sauta sur la berge et mouilla ses chaussures. De nouveau sur la terre ferme, en terre connue. Il n'était même pas soulagé, encore sonné par ce qui venait de se passer. Du choc de l'avoir reconnue et de l'avoir perdue au même instant. De cette histoire qu'il venait d'entendre… Il avait du mal à y croire. Cela ne pouvait être vrai. Il se sentait alourdi par le poids de toutes les informations qu'on venait de déverser sur lui. Il peinait à les analyser. Le vent lui paraissait quand même être la meilleure option. La voie aérienne était, la seule possible. Ils devaient avoir utilisé les masses d'air, on savait faire surfer presque n'importe quoi dessus aujourd'hui alors pourquoi pas. Il fallait absolument qu'il parle à Léandre. Lui était déjà là à l'époque.
Septembre 18, une mascarade. La série de bombes ensemencées n'avait été qu'un leurre. Cet épisode héroïque dont on se glorifiait de génération en génération de gardiens. Il n'en revenait pas. Personne n'avait compris la vraie menace. Il lui fallait des informations sur ce 19 septembre. Peut-être qu'il était resté quelques pièces en plastique de cette capsule presque entièrement biodégradable et qu'elles étaient encore consignées au dépôt. Il fallait aussi

s'assurer que rien d'autre n'avait été ramassé sur la Zone à cette date. Il restait peut-être encore des indices sur ces objets que l'on n'avait su interpréter à l'époque. Il traversa la brume qui n'était plus qu'un mince rideau de pluie en suspension. Il voulut couper à travers la Zone mais se fit arrêter au bout de quelques pas. « Côme, on vous cherchait. On a un problème au point 87. Il y a quelque chose que vous devriez venir voir. » Il réalisa qu'il avait perdu son masque et qu'il ne pouvait pas traverser le site incognito comme à l'aller. Son état de stress redoubla quand il pensa à tous les problèmes qui s'étaient sans doute accumulés pendant ces quelques heures d'absence. « Voyez-ça avec Léandre, je dois passer de toute urgence au Central. » Il repartit avant de laisser à son interlocuteur la chance de protester. Il continua à avancer la main sur l'oreille, faisant mine de gérer une conversation délicate avec un interlocuteur en colère. Il ne put s'empêcher de regarder son bracelet. 15 notifications de Zélia. Ça devenait important. Le Central était sur le chemin du dépôt, il décida d'y faire un arrêt en revenant. Sur sa route, une dizaine de personnes tentèrent de l'interpeller. Il leur échappa par de grands gestes théâtraux. Il atteignit enfin l'île de la Chèvre.

*

« Qu'y a-t-il, Zélia ? Vous avez dessiné quelque chose d'intéressant ? »
Il s'approcha, il n'y avait personne à son poste. Ses collègues n'étaient pas là non plus. Il était énervé de n'avoir rien trouvé au dépôt et il n'avait vraiment pas de temps à perdre à l'attendre. Le sol était jonché de dessins. Des rouleaux de calque étaient déroulés en corolle depuis le moniteur jusqu'au sol. Il s'approcha du moniteur pour analyser le dessin. Des points étranges apparaissaient, il n'arrivait pas à les déchiffrer. Il connaissait pourtant parfaitement les paramétrages, ils les avaient déterminés ensemble. Ces points semblaient ajouter une nouvelle dimension, vers le ciel, au dessus du sol de référence. Des pousses ? Ce n'était pas possible. Il venait de traverser la Zone. Il n'y avait rien vu d'anormal. Certes, il y avait de l'agitation sur site, mais pas plus que les autres jours. Il avait senti la nervosité des hommes en bleu mais rien d'inhabituel. Une pousse aurait engendré bien pire. « Côme ! Enfin. » Zélia venait de débarquer.

« Je ne tenais plus en place. Vous n'avez pas reçu mes notifications ? Je m'inquiétais. »
Elle s'approcha de lui, le bouscula sans y prendre garde pour regagner son siège. Elle avait l'air fatigué.
« Je ne voulais pas diffuser mon bulletin avant de vous en avoir parlé. Je crois que l'on a un problème. Enfin, que vous avez un problème. Vous voyez ces points ?
– Oui, c'est à quelle échelle de temps ?
– Temps présent
– Pardon ?
– Je crois qu'il s'agit d'un nouveau type d'émergence.
– Un nouveau type ?
– RIZH47, appelons-la comme cela puisque c'est désormais son nom… donc RIZH47 s'adapte à l'environnement que vous lui modelez. Ce sont vos mots. L'horizon du sol était sa limite et vous l'avez modifié. »
Elle tira un des calques pour l'étendre sur la table devant lui.
« Les aires rouges correspondent aux tumuli qui sont encore en place sur la Zone. Aucune terre n'a été évacuée si j'ai bien compris… »
Il balaya des yeux les cercles rouges qu'elle avait tracés en archipel.
« J'en compte une quarantaine, vous pensez qu'elle s'est développée dans chacun.
– Je n'ai aucun moyen de le savoir mais je suis quasi certaine qu'il y en a une au point 87.
– Au point 87, on m'a appelé dessus tout à l'heure. Comment pouvez-vous le savoir ? »
Il la vit se mordiller l'intérieur des joues, elle gardait les yeux sur le moniteur. Elle joua avec la manette pendant plusieurs secondes. Zoom-dézoom, Zoom-dézoom.
« Zélia ? »
Elle se retourna vers lui et posa ses yeux, droit dans les siens.
« J'ai vu RIZH47.
– Vous êtes allée sur la Zone ? Vous n'êtes pas habilitée. Vous savez que c'est dangereux.
– Je ne suis pas certaine que vous soyez capable de comprendre. »

Il pensa à sa sœur et ne sut pas quoi répondre, alors il se redressa pour garder un semblant d'autorité.
« Je l'ai vue mais je ne suis pas allée sur la Zone. »
Elle le fit s'asseoir en lui présentant une chaise et vissa de nouveau les yeux dans les siens.
« Elle me visite presque chaque nuit. »
Il détourna le regard pour empêcher qu'elle puisse y lire quoique ce soit.
« Je n'aurais pas dû vous en parler. Peu importe comment je le sais, mais je pense qu'il y a une émergence au point 87. Cela a été confirmé par mes dernières projections mais à part vous je n'ai pas de contact sur la Zone, donc pas moyen de le vérifier. Si c'est le cas, il faut vous attendre à retrouver le même phénomène dans la grande majorité des tumuli. »
Il se leva pour partir, et s'arrêta à la porte.
« Quand vous la voyez, comment apparaît-elle à vous ? »
Elle eut quelques minutes d'hésitation, sembla se raviser.
« C'est comme si j'étais dans le moniteur, je poursuis les lignes tracées entre les différents points. C'est comme si elle me faisait visiter son monde souterrain, elle m'ouvre de nouvelles voies. Je marche avec elle en quelque sorte. »
Il fut presque déçu par sa réponse. Rien à voir avec la visite de cette nuit.

Les collègues de Zélia arrivèrent brusquement. Posté dans l'encadrement de la porte, Côme bloquait leur passage. Tout le monde était sorti du Central pour observer la nuée des mouches qui stationnait au dessus du bâtiment. Cela n'était jamais arrivé. Quelque chose avait dysfonctionné. Elles avaient réussi à sortir de leur cage invisible. Tous se rassuraient en pensant qu'il restait encore deux niveaux de protection avant qu'elles ne sortent de la Vallée. En parcourant les couloirs, il sentit monter l'urgence qu'un tel événement pouvait provoquer chez les analystes. Il les entendait envoyer des convocations dans tous les sens et organiser des conseils extraordinaires.
« Elles sont là depuis combien de temps ? » demanda-t-il à l'un des employés qui traînait encore sur le parvis. La frénésie autour de lui ne semblait pas l'atteindre. « Quinze minutes, je pense. »
Il fallait vérifier ce qui se passait au point 87. Côme était dérangé par son bracelet qui clignotait sans arrêt. Les notifications n'arrêtaient pas de pleu-

voir. Il vérifia rapidement sa position. 753 mètres à l'est. La nuée passa très près au-dessus de lui. Il aperçut un attroupement à l'endroit qui lui semblait être le point 87. Le nuage de mouches était maintenant au-dessus d'eux. En s'approchant, il reconnut Léandre, le plus petit des hommes en bleu. Il était très agité, il tournait sur lui-même.
Côme alluma son micro. « Léandre, qu'est-ce qui se passe ? »
Tout le monde s'immobilisa net et fit silence sur les ondes. Léandre fit signe à Côme de s'approcher du tumulus. Tous s'écartèrent pour laisser Côme avancer. Il resta quelques minutes à regarder l'endroit. Zélia avait raison. « Ne touchez à rien. » Il entraîna Léandre avec lui pour rejoindre la Zone de sécurité. Côme débuta sa phrase avant même d'avoir enlevé son masque.
« Il ne faut surtout pas déplacer les tumuli, ça va étendre le problème.
– On a quand même commencé à l'extraire. C'est une occasion inespérée d'en observer une sur une si grande longueur. Comme pour les autres, la luminosité semble la stabiliser, donc…
– La vraie difficulté, c'est qu'il doit y en avoir d'autres.
– Il faut la couper. On brûle, on cautérise. On l'a déjà fait plusieurs fois.
– Et on connaît le résultat, il n'en est pas question.
– Déjà sept comptabilisées depuis que j'ai lancé l'alerte. Dans maintenant 30 minutes, on devrait avoir une estimation de l'ampleur des dégâts. Je l'avais dit que ça finirait mal. RIZH47 est en train de coloniser toute la Zone. Et je sens quelque chose d'autre, quelque chose de pas normal.
– Léandre, s'il te plaît ! Il faut trouver une solution pour la terre. Côme ouvrit un écran flottant devant lui et afficha le dernier plan de Zélia. Il faut remanier les tumuli. On ne peut pas reboucher, pas déplacer, pas extraire…
– Mais qu'est-ce qu'elles font là ? »
Côme imita Léandre en levant la tête. La nuée était au-dessus d'eux. Elle dessinait de petits tourbillons qui se resserraient progressivement. Ils restèrent silencieux quelques instants. Côme arrêta Léandre avant qu'il ne puisse faire le moindre commentaire.
« Il faut faire quelque chose pour ça aussi. Pour en revenir à notre principal problème, je pense que l'excavation est la meilleure solution. Il faut la mettre à l'air libre. Ce n'est pas la terre qu'il faut sortir mais c'est RIS47.
– RIZH47.

– Léandre, s'il te plaît !
– Mais de toute façon, c'est impossible. Et que fait-on de la terre pendant l'extraction ?
– Il faudrait trouver un process de fractalisation. On connaît la quantité de terre minimale dans laquelle elle ne peut pas se développer. Il faut que l'on construise une structure qui permette de séparer la terre en petites poches, à la manière d'une ruche. Il faut que tu montes en urgence un groupe de travail avec des ingénieurs du Central.
– Je ne sais pas si…
– Léandre, tu ne discutes pas. »

Une mouche se posa sur le visage de Côme. Elle se déplaça sur sa joue puis reprit son vol. Elle revint soudain vers lui et pénétra par sa narine. Côme gesticula pris de panique, il eut l'impression de sentir le bourdonnement de la nuée à l'intérieur de lui. Léandre criait son nom. Il voulut crier lui-même mais il étouffait. Il ouvrit grand la bouche comme pour aspirer l'air plus amplement. La mouche en ressortit. Elle rejoignit la nuée qui se déplaça vers le centre de la Zone. Il s'affala à genou sur le sol. Il n'arrivait pas à reprendre ses esprits tandis qu'il entendait Léandre répéter : « Ça, c'est vraiment pas normal. » Il se leva péniblement pour suivre la nuée, Léandre piétinait derrière lui. Ils arrivèrent au point 87 où le nuage bourdonnant stationnait. Il régnait un étrange silence chez les hommes en bleu. Ils formaient presque une ronde autour du trou 87. Toutes ces silhouettes immobiles, les masques pointés vers le ciel. Il y avait quelque chose de la cérémonie rituelle. Côme se rassura en pensant que personne n'avait vu ce qui venait de se passer. Lui-même n'était plus tellement certain de la réalité de l'événement. Le bourdonnement de la nuée augmenta. Les mouches descendirent à hauteur d'homme traçant des cercles autour d'eux. Elles accéléraient la ronde. En une fraction de seconde, les mouches changèrent de direction et s'engouffrèrent dans le trou 87. Le protocole de détection des émergences avait obligé à percer de nombreuses galeries dans le sol. Elles voyageaient maintenant à l'intérieur répandant une onde sous leurs pieds. Il avait la sensation que le sol allait disparaître, éclaté par les vibrations. En même temps il n'avait jamais été aussi vivant. Côme fut ramené à lui par le choc de la bousculade. Un

homme en bleu l'avait percuté dans sa fuite. Plusieurs d'entre eux, affolés, s'étaient mis à courir. La vibration diminua peu à peu jusqu'à s'éteindre, un silence recouvrait désormais la scène. Côme s'approcha du trou et s'y pencha. Une mouche en sortit. Elle vint laborieusement terminer son vol chaotique sur le sol. Renversée sur le dos les pattes en l'air. « Passez-moi un étui à relevés. » Côme tendit la main vers son équipe et, après quelques hésitations, on vint lui apporter une bulle de plastique transparent.

Il devait traverser trois sas avant d'accéder au laboratoire. Il espérait que Léandre allait réussir à gérer l'équipe après ce qui venait de se passer. Trois sas, trois minutes dans chacun. Il observait la mouche qui remuait encore mais très faiblement dans son étui. Deux immenses yeux en résille qui constituaient la quasi entièreté de sa tête. Comment avait-il pu aspirer quelque chose d'aussi gros ?
À voir son corps velu, il eut la nausée. Il l'imaginait voyager en lui comme dans les entrailles de la Zone. Il essayait de se rappeler cette vibration qui le parcourait. Il était à deux doigts du malaise quand la porte du dernier sas s'ouvrit.

Quelques minutes plus tard, il sortait du labo. Il avait donné la bulle à la stagiaire d'Ysée sans même lui laisser un mot.
Cette fois-ci, il devait pourtant faire un rapport. Pas le temps de taper quelque chose, il allait enregistrer ce qu'il pouvait dire de l'événement sur le chemin et leur livrerait comme ça. Au moment où il allait allumer le micro de son masque, on posa la main sur son bras pour l'arrêter. « Côme ? Suivez-moi s'il vous plaît. » On le conduisit dans une des salles des conseils à l'étage. Il fut très surpris d'y retrouver son équipe au complet. Léandre avait le visage rouge vif et semblait lui adresser des yeux un appel au secours. Les autres avaient pour la plupart le regard bas, les yeux dans le vague.
Côme fit semblant de ne pas comprendre la situation et commença par s'adresser aux commissaires pour faire son rapport en direct. Il insista lourdement sur les détails techniques et les chiffres qu'il avait en tête. Il enchaîna : le nouveau type d'émergence, le problème d'excavation des terres, les mouches… On le coupa brusquement à ce moment-là. « La direction refuse d'aborder le problème des mouches. L'événement traumatique d'aujourd'hui est à mettre sur le compte d'une hallucination collective liée aux effets secondaires du traitement. Les gardiens de cette unité sont, en effet, exposés depuis plusieurs semaines à de forts taux de pollution et les doses ont dû nécessairement être augmentées. Beaucoup d'entre vous ont dépassé leur palier de tolérance et vous serez pris en charge en conséquence à la sortie de la réunion. Pour information, la nuée n'a pas disparu. Le nuage aurait été signalé hors zone à quarante-sept kilomètres au nord, il y a à peine quelques minutes. Nous faisons le nécessaire pour régler le problème. Vous n'avez aucune inquiétude à avoir à ce sujet. Des chasseurs ont été envoyés. Et vous savez tous que si la nuée explose, ce qui ne devrait pas tarder à arriver, cela affaiblira considérablement sa dangerosité. La direction vous invite donc à suivre les agents sanitaires qui vous attendent à la sortie de cette salle. »
Pendant tout le discours, Léandre n'avait pas lâché Côme du regard. Ce qu'ils avaient vu tous les deux, ils le partageraient désormais en secret pour toujours.

*

Jour 110 – Il avait encore quatre cartons à faire. Il traînait. Ça faisait déjà deux jours qu'il aurait dû rendre ses clefs. Un autre chef d'unité attendait pour s'installer. Il ne savait toujours pas s'il avait été réaffecté à une autre zone. La rumeur courait qu'il n'y aurait pas de replacement pour tout le monde, que les méthodes allaient évoluer. Il alla à la fenêtre panoramique. La Zone avait bien changé. On avait pris la décision de couler une large dalle de béton pour stocker toutes les terres à un seul endroit. On y avait rassemblé la terre de tous les tumuli. Cela avait duré dix jours pendant lesquels lui et son équipe avaient été éloignés de la Zone. Quel choc à leur retour. La Zone que les gardiens avaient passé des dizaines d'années à camoufler s'offrait désormais impudiquement à la vue. Côme s'était inquiété des nouveaux protocoles mis en place. On lui avait répondu « pas de risque de perforation d'une dalle de quarante-cinq centimètres d'épaisseur ». Une dalle funéraire pour RIZH47. Toujours ce « on » espérait ainsi la maintenir sous la surface du monde. Sur la Zone, il y avait désormais une montagne. « Un signal métropolitain »,

comme il était écrit sur la brochure. Cette montagne cristallisait tellement l'attention que plus personne ne parlait de RIZH47. La fenêtre panoramique du onzième étage n'était plus le seul spot d'observation possible, on pouvait contempler la Montagne d'un peu partout dans la Vallée. La Zone se repérait désormais de loin. La mise à jour du reste de RIZH47 avait été décidée peu après. Cette exposition brutale à la lumière avait stoppé net sa poussée. La Zone était maintenant un grand site archéologique que l'on traversait grâce à des passerelles métalliques, son immense corps mis à nu. Côme regardait des bleus, des verts et des noirs circuler sur cette grille et s'affairer à des tâches dont il ne comprenait pas toujours le sens. On lui avait pourtant expliqué que les formules de calcul pour mesurer la pollution avaient été réétudiées. La question du classement de la Zone avait été repensée. Plus besoin d'habilitation pour y entrer. C'est pourquoi Côme avait été remplacé si facilement. Officiellement, la Montagne n'était pas dangereuse pour le voisinage et personne ne savait ou ne voulait savoir ce qui se passait sous cette dalle et en son cœur. Enfin, presque personne. Zélia continuait à travailler la question en secret. Il avait encore reçu une de ses invitations ce matin. Comme elle ne pouvait pas en parler publiquement, elle diffusait ses dessins comme des œuvres d'art via des galeries virtuelles. Côme suivait l'avancée de ses recherches par ce biais. Ses dessins lui permettaient finalement de garder un contact avec elles deux. Il n'aurait pas su dire qui, de la Zone ou de Zélia, était la plus difficile à quitter. Léandre, lui, avait disparu mystérieusement deux semaines après le non-événement qui leur avait, à tous, coûté deux semaines de quarantaine au foyer sanitaire.
Côme balaya, encore une fois, la Zone du regard. La Zone qui n'était plus la Zone. La Zone qu'on appelait maintenant la Montagne.

*

Jour 135 – Pour son premier jour, il fallait qu'il se fasse discret. Tout le monde le connaissait de réputation. La bonne, celle du sauveur de la Vallée, et la mauvaise, celle du gardien défroqué. Certains disaient même le traître. Aucune version n'était réellement juste. La vérité se situait toujours dans la zone grise. Il enfila son uniforme. Le voilà redevenu un homme en bleu parmi les autres. Il ne se sentait pas responsable. Il avait fait son travail mieux que quiconque mais il y avait des choses qu'il expliquait difficilement. Le conseil de discipline avait réellement été une épreuve. On les avait tous amenés à témoigner contre lui : Zélia, Ysée. Léandre était resté introuvable et ça avait été probablement une chance. Il se souvenait de ses mots : « On a tous contribué à construire cette fiction de guerillera. On s'est construit une posture de vainqueur que l'on a fait perdurer alors que nous n'avions même pas compris les enjeux de la bataille. » Il avait essayé d'expliquer de quoi il était question. Le 19 septembre 18. Les mouches. Personne n'avait été prêt à l'entendre. Il gardait aujourd'hui très peu contact avec ses anciens collègues. Il n'avait plus entendu parler de RIZH47 par contre, ici aussi, on parlait de la Montagne. À part cela, très peu d'informations ne filtraient. Les médiaconventions étaient efficaces. Et les conseils de discipline aussi.

Il était l'heure. Cela faisait déjà quarante-cinq minutes qu'il attendait devant la porte. Un peu nerveux, débutant dans ce nouvel environnement. Il traversa la nappe de bitume qui le séparait de l'entrée de sa nouvelle zone d'affectation. On déchargeait au même moment les capsules préfabriquées blanches dans lesquelles étaient logés les bleus. Elles étaient en tout point identiques à la sienne. Le campement avait accueilli un nouvel arrivage. On ouvrait une extension. Ici on inaugurait alors qu'ailleurs on était sur le champ de bataille ; une conquête ou une reconquête, tout dépendait.
Côme était soulagé. Il était malade depuis son arrivée et avait eu peur de ne pas passer le contrôle sanitaire. Finalement, tout s'était bien passé. Il avait évité les questions pièges et rien dans ses analyses ne montrait un quelconque dysfonctionnement. Il s'en étonnait car il avait une nausée permanente depuis qu'il était descendu du convoi. Il avait même vomi deux fois sur site et la nausée n'avait pas faibli depuis. Il lui avait été notifié qu'il s'agissait d'une affectation provisoire. Son purgatoire en quelque sorte. Il lui fallait juste se faire oublier. Le corps des gardiens ne pouvait pas se passer de son savoir-faire et il restait pour certains une sorte de figure héroïque qui avait fait l'histoire, même s'il était aujourd'hui déchu.
8h05 – L'entrée de la Zone, encore loin. Pas d'oiseaux, pas d'insectes. Les barrières paraissaient fonctionner bien en amont. Tout était tenu à distance

par des ultrasons, même les femmes, avait-il entendu plaisanter. Encore une fois obligé, au célibat. Mais ce n'était pas là son principal problème.

« Voilà votre combinaison. À chaque entrée, vous devez passer dans le tube après avoir avalé le traceur. Chaque semaine, un test avec le lecteur viral. On vous passera un auto-piqueur plus tard dans la journée. Notre point de distribution est momentanément en rupture de stock. Oui, ici les contrôles sont plus légers, pas trop de risque sur site. Enfin pour le reste, vous devez connaître tout ça par cœur. J'espère que ça ne sera pas trop difficile.
– Difficile ?
– Je veux dire de composer l'unité plutôt que de la diriger. Il n'y a qu'un chef pour toute la Zone. Ici, il ne se passe pas grand chose.
– Eh bien, ça m'arrange.
– Oui, j'imagine que ça n'a pas dû être simple là-bas. Cela semblait être un beau bordel même si peu d'informations nous arrivaient jusqu'ici. D'ailleurs, on organise un pot ce soir pour regarder ensemble la transmission. C'est un événement, cette CPL ! »
Côme ne répondit pas, faisant mine d'être concentré à rassembler tout son équipement. Ils n'avaient pas de masque mais des casques. On travaillait à visage découvert sur cette Zone. Cette information avait rassuré Côme.
« Il y a quand même des rumeurs qui ont circulé. Il paraît que tout a changé là-bas. Plus de bleus, que des verts. Les gardiens ont disparu.
– Pas tout à fait, on peut seulement dire que les équipes ont été renouvelées. Et aussi diversifiées ; bleus, verts, noirs…
– Oui, la transition. Maintenant elle a changé de statut, non ? Plus une ZM mais une Zone Habitée.
– Oui, la Montagne est une ZH désormais. »
Côme essayait de contenir son agacement sous un sourire figé. Il fallait prendre sur lui, ne pas froisser son partenaire dès le premier jour.
« Bon voilà, les ordres de missions pour les trois semaines à venir. Vous cochez quand vous avez fini un OS et vous téléchargez le suivant. Si vous dépassez le temps imparti pour un OS, vous recevrez une notification. Mais attention le cycle continue, donc ce n'est pas vraiment un délai. Cela vous autorise seulement à rester plus longtemps sur site. Enfin, si vos taux le permettent, bien entendu. Voilà, je crois que j'ai fait le tour. Comme vous le savez, c'est moi votre partenaire, donc si vous avez un souci, n'hésitez pas. »

*

Malgré plusieurs tentatives pour échapper à la surveillance bienveillante de son coéquipier, Côme n'avait pas eu d'autre choix que de le suivre à la retransmission. Toute la base s'y retrouvait. Il aurait été mal venu qu'il ne s'y montre pas. Il s'assit à la dernière place libre sur une table à droite de l'estrade. Un bon moyen pour mettre un peu de distance avec son partenaire qui avait dû, lui, se trouver une place de l'autre côté. Il continua encore quelques minutes à répondre aux petits signes qu'il lui adressait de loin. Il pouvait, en effet, compter sur le monde qu'il y avait dans le foyer pour brouiller toute tentative de communication à distance. On sentait l'excitation monter à l'approche de l'ouverture. Tout le monde savait que des contrats avaient été signés avec les lonistes. Mais ce que tout le monde attendait, c'était surtout de voir la Lône. Des images avaient été promises. Côme essayait de se convaincre que tout ça ne l'intéressait plus. Il n'était même pas vraiment curieux de la façon dont les évènements seraient présentés. Il savait que peu importent les réponses, il ne s'agirait pas des bonnes questions.
Deux gardiens étaient encore sur la scène à s'affairer aux réglages. Encore trois minutes et le direct commençait. Côme eut soudain très soif. Ce n'était vraiment pas le moment de se lever à quelques secondes de la retransmission 3D. Il se décida quand même. À peine debout, il entendit protester derrière lui. L'espace était bondé. Commença le premier discours. La réception était mauvaise, deux hommes retournèrent sur scène pour peaufiner les réglages. Cela détourna l'attention et Côme put plus facilement enjamber les derniers obstacles qui le séparaient du bar. Il se servit sans attendre que le serveur ne revienne à son poste. Il continuait de tousser. Enfin, les images apparurent nettement, saluées par les applaudissements. Côme essaya de se contenir. Il sentit ses muscles se contracter de plus en plus fort. La douleur voyageait dans son larynx jusqu'à se fixer sous son menton. Il s'étouffait presque. Son voisin immédiat lui tapa violemment dans le dos pensant qu'il avait avalé de travers un des amuse-bouches qui se trouvaient sur le

bar. Côme fut surpris par son geste et se vit expulser deux boules marron d'environ un centimètre de diamètre. L'une tomba dans son verre avec un ploc tandis que l'autre roula sous le bar. La toux cessa instantanément. Il remercia de la main son voisin. Celui-ci se laissa rapidement absorber par le spectacle sur scène sans rien remarquer de ce qui venait de se dérouler sous ses yeux. Côme reprenait doucement son souffle et eut le réflexe de recouvrir son verre avec ses deux mains pour que personne ne puisse voir ce qui s'y trouvait. Il se sentait mal. Lui revenait le souvenir de cette mouche. Timidement, il regarda ce qui se passait dans son verre, gardant bien les mains autour. La boule était en train de se diluer. Elle se désagrégeait dans l'eau en une poudre colorée. Plusieurs formes blanchâtres apparurent. Il les observa s'enfoncer jusqu'à se déposer au fond du verre. Le verre était maintenant rempli d'un liquide visqueux d'un brun irrégulier. La transparence des formes blanches disposées au fond laissait apparaître un cœur noir. On aurait dit des grosses perles de Tapioca. Côme resta à les regarder un long moment. Les discours se succédaient sur scène. Tout d'un coup, sa gorge se serra de nouveau. Il avait cru voir… non, ça ne pouvait pas avoir bougé. Du calme. Encore. Cela avait bougé de nouveau. Mais qu'est-ce que… Ah, mais c'est dégueulasse ! Peut-être que non, vraiment, il fallait qu'il vomisse s'il en avait d'autres en lui dans son ventre. Depuis quand ? Ah, mais cette nausée, ce n'était pas possible…
Il lui fallait absolument trouver l'autre bille. Côme posa son verre sur le coin du bar et le recouvrait à la hâte d'une serviette. Il commença à se mettre à quatre pattes pour inspecter le sol. À peine l'eut-il trouvée qu'il entama son examen, encore à moitié allongé sur le ventre. Cela ressemblait à une pelote de réjection. Il tenta de défaire la paroi poudreuse en l'émiettant avec le doigt, puis se ravisa. Il ne fallait pas la détruire. Il continua de la faire rouler doucement dans le creux de sa main.
« Côme, je te cherchais. Qu'est-ce que tu fais par terre ? » Au-dessus de lui, son coéquipier lui souriait. Il ferma son poing. Il se releva le plus vite possible, donnant un grand coup dans le bord du bar, ce qui fit vaciller tout ce qu'il y avait dessus.
« Et hop ! Rattrapé de justesse. Tu ne t'es pas fait mal au moins ? Tiens, prends une bière, tu n'as rien à boire. Eh, mais c'est bon ce truc. Même super bon. Je le garde. Si, allez, prends. Elle est brassée ici. Fierté locale. Une place s'est libérée devant, tu ne vois rien d'ici, suis-moi. »
Côme s'était laissé embarquer et était maintenant assis à côté de son coéquipier au premier rang. Il ne voyait pourtant rien de ce qu'il y avait sur la scène. Son regard n'arrivait à s'accrocher nulle part. Il avait la sensation de se noyer. Il coulait à pic dans un monde inconnu. Il concentrait toutes ses forces à garder ses mains serrées, l'une sur le verre de bière qu'il s'était résolu à prendre, l'autre sur la deuxième bille.

Quelque chose l'attrapa pourtant dans sa descente et le retint à la surface du monde. Il reconnut son fantôme. Elle était devant lui une nouvelle fois. Sa sœur était sur la scène. « En tant que porte-parole, je voudrais d'abord saluer le courage et l'intelligence de ceux qui ont permis cette conciliation. »
Il pouvait presque toucher son hologramme. Elle commenta les résultats de différentes expérimentations qui employaient la technologie que proposaient les lonistes. Les cartes étaient rebattues. Les camps redistribués. Et voilà, le moment de la photo officielle. Des hommes avancèrent pour la rejoindre et entrèrent ainsi dans le cadre de scène. Une interférence brouilla quelques instants la retransmission, laissant le temps au petit groupe de se disposer en ligne. Le spectacle reprit. Ils s'immobilisèrent pour la photo. Elle était au milieu. Il la voyait mieux cette fois. Sourire groupé. Elle brandit au dessus de sa tête ce qu'elle avait dans les mains. Il le reconnut. Son masque ! L'image de la Lône libre. Côme comprit qu'en arrivant ici, il avait créé un nouvel espace de combat. Son corps ne lui appartenait plus. Tous étaient des hôtes pour des récits qui changeaient de figure. Il avait une nouvelle fois l'occasion de s'engager dans un camp ou l'autre.
Quelle histoire allait-il choisir de raconter ?



*

* Lua

Iry Andrianjara

Un pas, un deuxième, un troisième, encore un et encore un. Surtout ne pas s'arrêter et continuer. Avoir un pas constant, un écart entre les jambes bien mesuré pour tenir la distance et espérer aller le plus haut possible sans avoir besoin de s'arrêter. La vue sur les chaînes de montagnes du mont Blanc était une bouffée d'air bien fraîche que Lua ne se lassait jamais de choisir. L'effort sur ses jambes et sur son cœur ne pesait rien face au spectacle de la nature.
« 5 secondes. »
Une dernière photo-mémo du paysage.
« 2 secondes. »
Une dernière respiration.
« Fin du voyage mémoire Face au mont Blanc. Vous avez gagné 20 points supplémentaires pour votre prochain voyage. Nous espérons que vous avez apprécié cette excursion et espérons vous revoir au MémoireBlock. Profitez de notre nouvelle offre de voyage, une visite de la forêt de Fontainebleau pour 5 graines moyennes bleues. »
Comme à chaque fin de séance, Lua continua de marcher quelques minutes sur le tapis pour redescendre son rythme cardiaque.

Le bruit intempestif de son père qui toquait à sa porte lui rappelait de plus belle le monde dans lequel elle ne vivait pas. Elle partit se changer et descendit prendre son petit déjeuner avec son livre sur la botanique alpine. Sa mère lui laissa à table un bol d'aromavoine saupoudré de synthé-goji. Encore une recette de yogaTV. Lua mangea face à son père en feuilletant son livre. Comme à son habitude, celui-ci guettait les fluctuations de son employabilité sur le marché du travail libre. Sa plus grande angoisse était de se retrouver encore une fois au chômage.
« Bien-être et vitalité en ce matin, Lua, quel est ton programme, lui demanda sa mère la tête en bas dans une position de yoga, de l'autre côté de la pièce.
– Qu'ils te soient accordés également ! Je pars visiter Baba aujourd'hui. D'ailleurs, je file car sinon je vais rater mon quart d'heure de visite, répondit Lua en finissant son bol. »
Lua n'aimait pas trop engager le dialogue avec ses parents car cela finissait toujours en des réclamations et reproches sur son comportement. Ils désespéraient de la voir mener une vie « normale » et la qualifiaient constamment devant leurs amis de « cas à part, toujours fourrée dans sa bibliothèque virtuelle ou flânant sur les mêmes voyages mémo ». Son obsession et fascination pour la nature, les plantes et les animaux étaient incomprises. Ils se rappelaient clairement du jour où elle tenta de faire pousser 20 grandes graines jaunes et rouges. Elle enterra l'équivalent de trois semaines de courses dans un technosol au lieu de le déposer dans la boîte familiale. Cultiver de ses propres mains était une activité désuète.
Bref, Lua partit chercher son manteau, bouquin en main, et monta dans le transporteur.

« Direction Hôpital psychiatrique »

Elle arriva devant la chambre de sa grand-mère alors que les brancardiers transportaient un corps enveloppé dans une bâche. Ce petit gabarit ressemblait à celui de sa Baba ! Lua suivit du regard le déplacement de ce corps. Lorsqu'il atteignit les portes de l'ascenseur, elle reçut une notification du décès sur son smart ring précisant la date et l'heure.à laquelle sa chère grand-mère s'était éteinte. Lua sous le choc entendit à peine madame Manampy



arriver. Elle était l'unique infirmière qui s'entendait bien avec sa grand-mère, et son unique amie. Dans les bras l'une de l'autre, madame Manampy murmura dans son oreille sa peine et ses condoléances. Elle prit les mains de Lua et ajouta qu'elle ne s'attendait pas à un départ aussi brusque. Lua sentit dans ses mains une passation d'un objet rugueux.
Puis madame Manampy s'excusa de repartir aussitôt car elle devait reprendre son travail. Les doigts de Lua s'entrouvrirent légèrement. Elle referma le poing et se dépêcha de rentrer chez elle. Elle dut attendre d'être chez elle pour scruter l'objet du délit, certainement un leg de sa grand-mère. Il était formellement interdit de récupérer les affaires des défunts sans que cela soit passé sous le contrôle de l'État. La vie minimaliste était de rigueur. Elle prévint Pascal du service communautaire qu'elle s'absenterait au travail. Le jour de congé pour décès d'un proche n'avait pas encore été supprimé – la nouvelle règle ne s'appliquerait qu'à partir du 1er juillet.

Le mélange de sentiments entre excitation et tristesse était difficile à vivre. Baba était morte en lui laissant un objet illégal. Bien que Lua fût habituée aux bizarreries de sa grand-mère, elle ne l'imaginait pas capable d'aller aussi loin. Arrivée chez elle, elle retrouva ses parents qui réglaient les modalités des funérailles. Cette dernière leur laissait un petit carton de graines qui leur permit d'organiser les obsèques et d'acheter le droit de jeter ses cendres dans le lac selon ses derniers vœux.

Lua se planqua dès que possible dans sa chambre afin d'inspecter l'objet. Une broche. Ressemblant à une feuille d'arbre légèrement bombée. La couleur dégradée allait du vert au rouge comme si la feuille était sur le point de se préparer à l'automne. Elle la tourna et la retourna, encore et encore. Tout à coup, la broche s'ouvrit. En son centre était logée une petite masse, ressemblant à une graine, mais différente des graines d'échanges, bien moins ronde et lisse que ces dernières. De plus, la couleur ne correspondait pas aux normes du gouvernement. Cette étrange graine était violette, striée et, entre chaque strie, des petits pores dont les diamètres grandissaient vers la base. L'extrémité en était pointue et biscornue.

Lua la passa au scan de sa bibliothèque virtuelle. Il devait sûrement y avoir une petite information dessus.

Rapport d'analyse
Nom : Forestris naturae
Stade : graine
Classe : ordre naturel
Valeur : inconnue

« Souhaitez-vous accéder à la mémoire associée à l'objet ?
– Oui, bien sûr.
– Mémoire activée. »

La chambre de Lua se transforma en une forêt tropicale, nuancée de différents verts et d'arbres de toutes espèces. Elle contempla le paysage qui s'offrait à elle, émue de voir une si grande diversité de couleurs et de formes. Certains arbres étaient imposants et d'autres plus fins mais tout aussi vigoureux. Des lianes tombaient du ciel. Des oiseaux aux couleurs éclatantes volaient de branche en branche. Le sol grouillait de petites bêtes et les fleurs faisaient chatoyer leurs couleurs entre les arbustes. Lua en pleura. Posséder une véritable graine était invraisemblable. Lua passa toute la nuit en immersion dans les souvenirs de ce petit être vivant.
Elle se réveilla sur son tapis avec la graine dans la main. Les émotions si fortes de la veille l'avaient à la fois exténuée et ressourcée. Même si personne ne partageait son point de vue, tout le monde devait bénéficier de l'histoire de cette graine. Elle s'installa en hâte devant son centre de contrôle, craqua ses doigts et étira son cou. Elle lança ses applications et ouvrit la main. La graine se mit en lévitation et fut saisie par l'E-scan. Lua tapa plusieurs milliers de lignes de code et consacra toute son énergie et tout son talent à cracker l'interface la plus protégée du Dôme, le MémoireBlock. Elle créa une version partagée et gratuite de l'histoire de la graine pour permettre à toute la population de se connecter simultanément à ce voyage.
Le monde était en effervescence. Les messages fusaient sur tous les réseaux sociaux et les informations virales passaient son cas en boucle ainsi que



des fractions de secondes de la vidéo. Ils n'en revenaient pas qu'une graine d'ordre naturel existât encore. Certaines personnes voyaient Lua avec sa graine comme une nouvelle activiste pro nature. Un leader qui amènerait à supprimer toute la cité et revenir aux temps anciens. D'autres y trouvaient l'occasion de reconstruire à l'extérieur du Dôme une belle nature foisonnante.

Elle s'attendait clairement à une clameur, dans un monde où les humains vivaient dans des Dômes à cause d'un air irrespirable faute de la présence de la nature, mais pas à observer l'émergence d'une communauté autour de la graine de sa Baba. Cette communion la rendait si heureuse. À son grand étonnement, elle reçut plusieurs graines en don avec de nombreux messages encourageants. Des personnes qui avaient la même sensibilité qu'elle pour la nature et qui étaient prêtes à la suivre et à l'aider dans ses projets. Elles lui suggéraient par ailleurs leurs idées. La somme des dons reçus devint énorme. Son père ne tarda pas à s'en mêler pour conseiller sa fille. Au vu de la réalité économique et de leur situation instable, il insista pour qu'elle aille transformer ses graines en dépôt bancaire. Au fur et à mesure que les jours passaient, les graines s'accumulèrent et son père revint à la charge. Faut-il épargner ou suivre les idées utopiques de nature sauvage des autres ? Lua se sentait dépassée par toutes ces attentes pesant sur ses épaules. Elle voulait seulement partager une histoire. Elle ne se sentait pas prête, elle n'était pas un leader, juste une simple info-biologiste à son centre de contrôle qui aimait s'évader. Son père avait raison, il fallait suivre le chemin de la prudence. Elle prit un rendez-vous à la banque et y alla à pied. Sur son chemin, elle passa près de la porte du Dôme. Lua tenta de distinguer l'extérieur. Elle pouvait apercevoir une terre sèche et fissurée de toute part, complètement différente du sol humide et riche observé dans sa jungle. Ses pensées commençaient à fuser. L'idée de la forêt externe au Dôme était intéressante. Cela permettrait de constituer une passerelle entre le Dôme et l'extérieur. Mais pourquoi pas avoir une nature plus proche d'elle, une nature à deux pas ? Elle en rêvait déjà ! Elle se voyait se réveiller, ouvrant la fenêtre pour respirer un air frais et des fleurs fraîchement écloses. En contrebas de l'immeuble, elle s'imaginait ne pouvant apercevoir la rue à cause de la diversité d'arbres plantés. Elle lèverait les yeux au ciel et se rendrait compte que les bâtiments de la ville et la végétation ne faisaient plus qu'un. En mangeant son bol d'avoine non transformée, elle pourrait apercevoir quelques écureuils qui utiliseraient des ponts spécialement construits pour eux. La parade des oiseaux magnifierait le spectacle. Puis elle irait sur son toit arroser son potager et observer la faune qui profiterait de son petit point d'eau. Elle déciderait de se baigner au lac dorénavant décontaminé, et rencontrerait plus tard madame Manampy sortie de sa maison sur pilotis. Elles prendraient le thé ensemble. En rentrant, elle passerait entre les lévicyclistes et continuerait sur une allée bordée d'arbres fruitiers. Le soleil se coucherait au-dessus des toits, sans plus aucun Dôme pour le masquer.

« Madame ! Faites attention ! »

Lua évita un accident avec un lévicar, ce qui la sortit de sa rêverie. Elle rebroussa chemin vers le centre de la cité et envoya un message à tous ses donateurs.

« Rendez-vous au centre du Dôme, tout à l'heure, à 16 heures. Tentons de recréer une nature en ville. »

Les nouveaux venus *

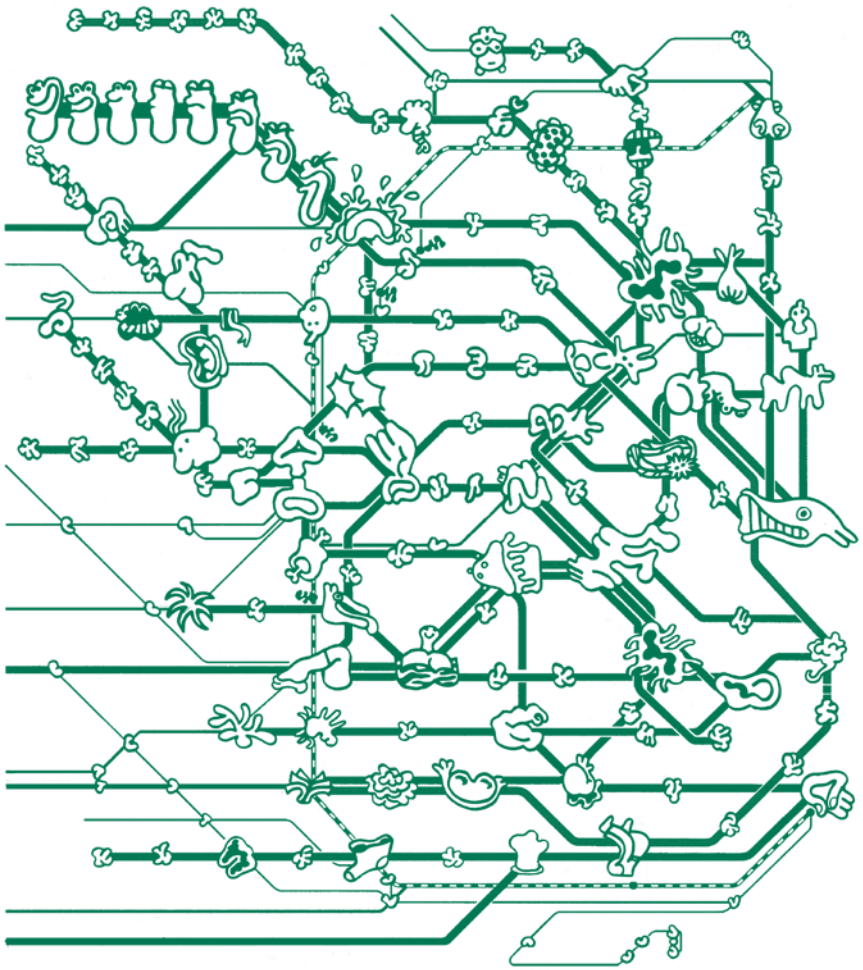
* Les nouveaux venus

Roxane Atchekzaï

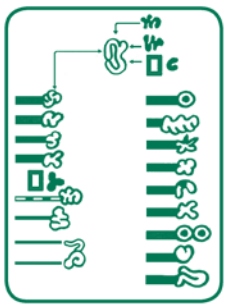
Le soleil se dirigeait vers l'horizon, Manita retournait à son cube. Enfin l'heure du dîner ! Après cette réunion interminable au conseil, elle était rentrée à pied pour écouter le silence après tous ces blablas insipides. Elle remplit une casserole avec l'eau qu'elle avait transportée depuis le récupérateur commun de la résidence, puis elle alluma le feu et s'assit sur son lit en attendant que l'eau bout. L'ameublement était minimaliste mais c'était de loin la seule solution pour se loger à un prix abordable et puis c'était plutôt confortable. L'unique fenêtre ressemblait un peu au hublot des mille-pattes du réseau de transport. Elle pouvait contempler le vieil immeuble d'en face, en forme de parallélépipède parfait, d'une ligne pure comme dessinée d'un seul trait. Comme c'était l'hiver, sa façade était dépouillée de ses feuilles et reflétait toutes les couleurs de la lumière du soleil couchant.
Au début, ce bâtiment était entièrement constitué de béton armé ; au fil des décennies, il s'était détérioré et la structure risquait de s'effondrer. C'est pour cela que l'on avait fait se développer une plante proche de la glycine sur toute la hauteur, les ingénieurs avaient guidé et optimisé sa croissance.

Les végétaux disposaient d'une force incroyable ! Comme Manita l'avait remarqué lorsqu'elle passait devant les aires de jeux pour enfants, celles-ci étaient recouvertes de dalles pour qu'ils puissent utiliser leurs jouets à roues. Les racines inlassablement finissaient par les déformer, les écarter les unes des autres. Une telle force pouvait finalement servir à l'inverse à maintenir des éléments entre eux, à conserver cet immeuble géométrique, souvenir nostalgique du futur que l'on imaginait autrefois. C'était là qu'avait travaillé papy Joe pendant longtemps.
Tout à coup, un bruit insistant se fit entendre comme si quelque chose sautait dans la casserole, ce qui la sortit de sa rêverie et elle sentit l'humidité de la vapeur d'eau sur sa peau. Elle sortit la casserole du feu : au fond se trouvait un petit caillou, d'un vert profond. Elle le sécha soigneusement et se mit près du hublot pour l'observer, sa silhouette régulière en forme de losange aux coins arrondis dispersait la lumière dans toutes les directions. D'où pouvait-il bien venir ? Du récupérateur ? On verra ça plus tard, c'était l'heure du dîner ! Elle mit à cuire une courge sucrée avec les restes de la veille dans le panier vapeur. Le repas fut fort satisfaisant et réconfortant pour son estomac, mais son attention restait fixée sur son étrange trouvaille. Elle dissolut une pastille désinfectante dans un verre d'eau qu'elle avait mis de côté avant de faire la cuisine, se nettoya la bouche. Lorsqu'elle recracha l'eau dans le conduit, elle entendit quelque chose rouler sur la grille. Le même caillou ! Mais en plus petit ! Elle le posa consciencieusement à côté de l'autre. Elle avait pourtant bien inspecté le verre d'eau après sa première trouvaille. Si ce n'était pas l'eau du récupérateur, est-ce que ces cailloux, ou plutôt ces cristaux, étaient tombés depuis un plafond ? Non, ce n'est pas logique… mais alors ? Elle palpa fébrilement l'intérieur de sa bouche puis scruta le fond de sa gorge avec un miroir. Il n'y avait aucune trace de corps rigide ni de blessure.

Peut-être fallait-il immédiatement en parler à Aya-P ou Aya-A dans les salles communes ? Mais si cela ne venait tout bêtement pas de son corps, cela ferait planter les algorithmes dans des boucles infinies ou induirait un faux diagnostic ? Elle craignit de se voir empêtrée dans une affaire sans fin ou pire, de passer pour une personne insensée auprès de ses voisins si







on l'entendait. Il fut un temps où dans ce genre de situation, sans aucune considération de ce que pouvait être une source d'information fiable, elle aurait appelé : Maman, rassure-moi ce n'est pas grave ce qui m'arrive ! Ce temps-là était révolu… Elle se rassit sur son lit tentant de noyer sa perplexité inquiète, les yeux fixés sur le mur tristement nu, comme si cela pouvait effacer de sa mémoire et de son existence ce qui venait de se passer ce soir. Elle finit par s'endormir comme happée par un appel irrésistible à la torpeur. Le lendemain, comme l'aube déployait ses rayons depuis le hublot, elle ouvrit les yeux, tous ses sens lui semblaient avoir été remis à zéro, comme si une nouvelle personne voyait le jour. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur sa table de chevet sur laquelle étaient posés les deux cailloux aux formes étrangement régulières.

« Nom d'un chien ! Ils ne vont pas nettoyer l'allée Gabriel Péri ! Et comment on va faire pour la traverser avec ces gros machins en plein milieu ?
– C'est ce qu'on a décidé au conseil hier soir. Les débats ont effectivement été très passionnés, on n'avait jamais fait face à une tempête de cette ampleur. Au fait, la voie reste praticable si tu mets ton engin en mode pou.
– Non mais ça va pas d'imposer ça à une personne de mon âge ! Moi ça me donne la nausée et puis le temps que tout repousse, ce sera horrible l'été, y'aura plus d'ombre où se réfugier.
– En tous cas, cela va faire une excellente occasion pour des sorties pédagogiques avec mes élèves. Je parie qu'ils vont être fascinés de voir toute la vie foisonnante dans le bois mort !
– C'est une brillante initiative, ravi de l'apprendre. Tu vois Ouina, ça a un intérêt pour les jeunes et puis tu pourras toujours prendre le mille-pattes.
– Mouais… quand même, ça me complique la vie, vos trucs. »

Le dos tourné, planté devant l'impressionnante collection d'herbes pour tisane confectionnée par Ouina, Manita ne perdait pas une miette du papotage des trois habitués du réfectoire.
Elle s'approcha du trio, sa tasse à la main. Le silence se fit, ils la regardèrent l'air curieux, un peu interloqués, ils ne l'avaient vue qu'une ou deux fois ici.

*Les nouveaux venus

« Au fait, je me demande s'il n'y a pas un problème avec le récupérateur ou le filtre, j'ai trouvé deux petits cailloux dans mon eau, un peu verdâtres… ça ne vous est pas arrivé ?
– Ah non… jamais vu ce genre de trucs, ils sont peut-être tombés du plafond, j'peux les voir ?
– On pourrait les montrer au service des infrastructures.
– Bah, en fait, je n'ai pas pensé à les garder, c'est dommage. »

Elle s'était surprise elle-même en sortant ce mensonge de manière automatique, presque comme si cela ne venait pas vraiment d'elle. Il n'y avait pas de quoi devenir aussi parano vis-à-vis d'eux quand même ! Et puis, s'ils avaient été un poil plus attentifs à son attitude, son regard, sa voix hésitante, ils l'auraient trouvée si peu convaincante voire un peu louche. S'ils les avaient vus, ils auraient été surpris, c'est tout. Collux, procédurier zélé, en aurait parlé au prochain conseil et on aurait vérifié les installations. Le plus important était de ne pas raconter ce qui s'était passé quand elle avait recraché son bain de bouche. Vu son passé, cela aurait été beaucoup trop louche.

Tout ceci devenait quand même très préoccupant. En fin de compte, ce qu'elle craignait le plus venait d'être vérifié. Rien n'échappait à ces commères consciencieuses, surtout en ce qui concernait les dysfonctionnements, parfois elle avait même l'impression qu'ils en inventaient quand ils se sentaient désœuvrés.

Elle jeta un bref coup d'œil hors de la salle : le couloir qui menait à Aya-A était désert. C'était le moment. Elle expédia un au revoir aux trois et disparut avant même qu'ils n'aient pu lui répondre.
D'habitude, Aya-A s'occupait des jeunes couples pour des questions où ils préféraient rester anonymes. Du coup, le matin à cette heure-ci, elle pouvait passer sans se faire remarquer.
Elle se tint debout en sous-vêtements au milieu du cercle inscrit au sol. Le processeur démarra et Aya-A montra son visage sur l'écran blanc : deux points surplombés de deux arcs de cercle pour les yeux, en bas un trait pour la bouche.

« Bonjour, je suis Aya-A, que puis-je faire pour vous ?
– Un examen général, mode anonyme, pas de transfert sur mon dossier personnel.
– Je m'occupe de ça avec plaisir, ça ne prendra pas beaucoup de temps. »

Ses sourcils et sa bouche s'arquèrent pour former trois demi-cercles, un sourire.

« J'aimerais auparavant que vous me donniez quelques informations sur vous, si vous le voulez bien.
– Je viens d'avoir 34 ans, je n'ai jamais eu de problème de santé notable au cours de ma vie.
– Bien, et pourquoi souhaitez-vous faire cet examen ?
– Simple vérification. »

En effet, après avoir réfléchi, c'était le moyen d'éviter de faire bugger Aya. Si quelque chose ne tournait pas rond et que c'était lié aux cailloux, cela se verrait tout de suite grâce à un simple examen.

« Quelque chose à ajouter ? Signe particulier ?
– Je suis réfugiée nucléaire de la Grande Aquitaine mais je n'ai développé aucune complication.
– Très bien, merci, détendez-vous, nous allons commencer. »

L'obscurité se fit pour prendre une radio, des capteurs pouvaient mesurer sa pression, sa température, son rythme cardiaque à distance. Puis, vint le plus important, la prise d'un échantillon.
Alors que Manita s'apprêtait à sortir du cercle, Aya la retint :
« Souhaitez-vous un examen plus spécifique ?
– Non merci, cela ira pour aujourd'hui.
– Si vous avez besoin de conseil ou de renseignement, n'hésitez pas, vous pouvez me faire confiance, votre anonymat est garanti.
– Je sais mais je suis célibataire. »



Manita avait perçu une certaine insistance dans la voix d'Aya, elle pensa néanmoins qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter : ce comportement avait probablement été programmé pour inciter les utilisateurs à s'exprimer sur des sujets encore tabous. En se rhabillant, elle jeta un œil à la trace de la piqûre, elle allait cicatriser dans les heures suivantes, elle la fit disparaître sous sa manche. « Voilà, maintenant je l'ai fait. » Elle avait fait tout ce qui lui était possible pour le moment, enfin presque… disons plutôt dans la mesure où elle ne voulait pas s'attirer d'ennuis qui ne feraient qu'aggraver la situation. C'était ce qui l'horrifiait au plus haut point, elle ne voulait en aucun cas que cela arrive de nouveau dans sa vie. L'Aya-A donnerait les résultats ce soir mais il serait plus sage de les regarder le lendemain matin. Pendant quelques instants, elle resta plantée devant le sas, tout avait l'air si normal depuis qu'elle était sortie de son cube. Sa conscience tenta de scanner son corps, faire son propre examen, tout avait l'air bien en place. Passer de quelque chose de si incongru, inexplicable au quotidien, banal, prévisible, automatique.
Elle se secoua, il ne fallait pas perdre ses moyens ce qui n'entraînerait que d'autres problèmes, une spirale infernale de problèmes. Il était grand temps de se pointer au centre d'observation.

À 10 heures, elle prit l'unique mille-pattes express de la matinée tardive. Cette fois-ci, elle ne laissa pas son regard se perdre comme d'habitude derrière le hublot à regarder tricoter les pattes biomécaniques de l'engin autoguidé, son corps se déformer pour serpenter au milieu des arbres et autres obstacles vivants. Parfois, il pouvait escalader un bâtiment pour optimiser la durée de trajet ainsi que le trafic, on pouvait voir les plaques avant ondoyer sous la lumière du soleil. Cette fois-ci, les images de l'extérieur venaient à elle, puis la traversaient sans générer la moindre réaction de sa part, complètement absorbée par ce grand écart entre la routine qui devait continuer quoiqu'il arrive et ce nouvel élément qui venait d'entrer dans sa vie. Qu'est-ce que je fais si ça arrive pendant une réunion ? Surtout ne pas boire de verre d'eau ! Pourquoi ça devrait arriver de nouveau ?
Pendant toute la journée, elle navigua au milieu des figures familières, des couloirs, des algorithmes d'analyse des dernières données des êtres vivants

*Les nouveaux venus

recensés dans le secteur, êtres humains, chiens, chats, fourmis, cafards, chênes… comme dans un rêve qui défilait sous ses yeux, ressentant une certaine passivité. Elle rentra à pied comme la veille, en se hâtant car le soleil se couchait tôt à cette époque de l'année.

Tout en marchant, elle contemplait les ombres s'agiter sous le vent, s'étirer sous la lueur du couchant, pas totalement présente, un peu ailleurs. Elle entendit derrière elle une mère et sa fille qui rentraient de l'école. Elle serait de nouveau face à la réalité dans son cube. Au moins, aucun incident n'avait eu lieu aujourd'hui, elle ne s'était pas fait remarquer.

« Regarde, maman, je l'ai ramassé, il était juste derrière la dame.
– Tiens, je pense que c'est ça : tu vois, avant, quand j'étais petite, on utilisait parfois des bouteilles en verre vert. Certains les jetaient dehors et…
– Oh la la, c'est mal, ils ont dû se faire punir.
– Oui, c'est mal, mais avant on ne surveillait pas trop ce genre de choses. Après, avec le temps, l'eau arrondit les débris, leur donne la forme de petits cailloux. Mais je n'en avais jamais vu un comme ça, il est très joli.
– Moi, je pense qu'il y a un papillon dedans, un papillon vert. On peut le garder ? J'ai jamais vu de papillon vert. S'il te plaît ! »

Elle sentit ses entrailles se nouer, s'arrêta net. Puis, elle se tourna et jeta un rapide coup d'œil en feignant un sourire attendri par la scène : le caillou dans la main de la petite était comme les deux autres.

Le soleil paraissait plus tôt désormais, l'hiver finissait, elle ouvrait toujours les yeux en rythme avec le lever quand les premières lueurs se diffusaient à travers les fentes des volets. Lorsque la pièce baigna dans une lumière bleutée, elle décida de faire l'effort de bouger. Assise sur le bord du lit, elle regarda négligemment au-dessus de son épaule : ils étaient toujours là. Allongés sur la table de chevet se serrant les uns contre les autres par peur de tomber de si haut, ils dormaient l'air paisible, les petits comme les plus grands, ils s'en fichaient bien de ce que ça pouvait lui faire, à elle. Jamais elle n'avait pu surprendre un de leurs mouvements quand ils tombaient, à chaque fois, c'était trop tard : ils restaient sur le sol, inertes, attendant de se faire ramasser. De même, quand elle les voyait incrustés sur sa peau, ils attendaient de se faire retirer.
« C'est sûr, ils savent bien que je suis obligée, sinon je ne pourrai pas enfiler mes vêtements, ces vilains, ruminait-elle. »
Ces jolis petits cailloux étaient décidément d'affreux garnements qu'elle n'avait pas désirés ! Chaque jour la même bataille, se lever, les récupérer, les ranger. Est-ce qu'elle pouvait continuer ainsi indéfiniment ?

« Tiens, au fait, qu'est-ce que tu as fait de beau pendant ton après-midi libre ?
– J'ai relu les comptes-rendus de la semaine dernière pour avoir des idées pour ma synthèse.
– Et quoi d'autre ? Tu n'as rien fait d'amusant ? Ça prend juste une heure, les synthèses.
– Bah, après, je me suis reposée, voilà.
– Ah bon ? Tu as besoin de plus de huit heures de sommeil par jour ou quoi ? »

Manita fit mine de devoir parler d'urgence à Siri qui était apparue devant l'entrée du département. Elle trouva quelque chose à dire sur le nouveau projet sur lequel elles travaillaient ensemble, demanda si tout allait bien de son côté, conversation générique qui la sauvait de cet importun qui devenait gênant.
Elle n'avait pas de problème de santé en particulier, Aya qu'elle avait consultée jour après jour semblait n'avoir rien détecté de significatif. Parfois, comme par anomalie, un paramètre prenait une valeur singulière, puis se rééquilibrait dans les jours qui suivaient, ce qu'elle avait du mal à comprendre. De son côté, Aya tentait toujours d'en savoir plus pour trouver une piste en posant des questions très précises. Certaines paraissaient complètement farfelues tandis que d'autres tombaient étonnement juste. En tout cas, elle se sentait usée par ces démarches quotidiennes, rentrait dans un état de torpeur dès qu'elle en avait l'occasion, un peu comme si elle manquait terriblement de vitamine D. Elle avait horreur que l'on relève son inactivité dans son temps libre tant qu'elle remplissait ses obligations ; selon elle, personne n'avait à émettre de jugement sur ce qu'elle faisait ou non en dehors de son travail,

sinon ce n'était plus du temps libre.

Comme d'habitude, après sa routine, le sommeil l'appela, elle alla donc se coucher de bonne heure.
Le silence dehors, à peine un vague murmure qui se perdait au fond de ses oreilles. Elle avait l'impression de s'enfoncer dans un trou sans fond ou plutôt de couler tranquillement au fond de la mer sans résister, elle voyait la lumière d'en haut s'évanouir peu à peu jusqu'à l'obscurité totale, jusqu'au néant. Son corps lui parut de plus en plus lourd à tel point qu'elle avait l'impression qu'il lui était maintenant impossible de se mouvoir. Mais cela ne l'inquiétait pas puisqu'elle se sentait comme flotter dans un fluide, d'ailleurs son esprit entrait lui aussi dans cette torpeur, le fil de ses pensées s'embrouilla, puis se dissolut dans ce flux de sensations. Ensuite, la frontière entre son corps et l'extérieur se troubla. Sa présence s'était étendue à l'immensité du fluide qui l'entourait. Elle lâchait complètement prise, elle pouvait rester ainsi pour l'éternité, cela lui convenait. Soudain, un bruit, une plainte, un miaulement, Ponpon ?

Elle ouvrit brusquement les yeux, aveuglée par la lumière du matin. Le chat de la voisine d'en bas, elle l'avait toujours entendu miauler mais jamais vu. À l'entendre, il semblait être dans son propre cube.
Elle se retourna enfin, engourdie par les cristaux qui avaient poussé sur tout son corps. En se secouant énergiquement comme un chien quand il sort de l'eau, tous se détachèrent et tombèrent. Cela produisit un bruit aigu qui fit tressaillir le chat qui se tenait devant la grille d'aération. Elle détacha la grille à l'aide d'un tournevis, puis le félin entra dans son logement et se mit à tourner en rond d'une démarche souple et silencieuse, les ondulations de sa queue trahissant son impatience. La résidence était son territoire de promenade autorisé, il fallait toujours veiller à ce qu'il ne sorte pas, sinon sa maîtresse devrait payer une amende aux autorités écologiques du secteur ou pire. Peu de temps après son installation, elle lui avait dit qu'elle était d'accord pour qu'il vienne chez elle, elle adorait les chats et puis, ce Ponpon était très bien éduqué et propre. Elle lui donna du lait, elle n'allait tout de même pas lui acheter cette pâtée hors de prix ! Le chat commença à laper son petit déjeuner et elle se mit à ramasser les cristaux brisés avec sa balayette qu'elle rangeait maintenant dans le tiroir de sa table de chevet en prévision de ce genre d'incident.
Elle se redressa et contempla le monticule de morceaux de cristaux. Quand même, il y en avait beaucoup maintenant et puis, cela n'avait pas l'air de s'arranger avec le temps, il en tombait de plus en plus. Elle se demanda si en fin de compte elle ne devait pas en parler à quelqu'un de confiance au cas où la situation dégénérerait. Et il y avait un autre problème pratique, il allait falloir trouver un endroit où mettre tous ces cailloux, sinon son cube allait bientôt être envahi.

La nuit prochaine, elle ferait quelque chose, cela ne pouvait plus durer, il fallait reprendre les choses en main.

Manita cherchait son chemin à la lumière du clair de lune, elle avait toujours peur de se prendre une toile d'araignée en pleine figure quand elle progressait dans l'obscurité. Elle avait beau se dire qu'ici, en cette saison, cela ne risquait pas vraiment de se produire, c'était plus fort qu'elle, elle balayait à l'aveugle l'espace devant son visage avec sa main gauche cachée dans la manche de son manteau. Il était environ cinq heures du matin, elle avait surmonté sa torpeur habituelle grâce au café du réfectoire, ils se demanderaient où tout ce précieux breuvage avait bien pu passer mais tant pis. Il y avait peu de monde dans la forêt protégée du nord et encore moins à cette heure-ci et il ne fallait en aucun cas tomber sur une des rares personnes qui rôdaient dans les parages. Que leur présence ici soit légale ou non, elles ne pouvaient que lui attirer des ennuis. Les cailloux dans son sac en toile de jute ne faisaient pas un bruit, c'était déjà ça. Ils devaient dormir tranquillement, ne se doutant pas du sort qui les attendaient. Sinon, elle était sûre qu'ils n'auraient cessé de protester en cliquetant à chacun de ses pas.

Peu à peu, la luminosité augmenta. Elle put mieux distinguer les alentours : elle ne s'était pas trompée, l'étang central était à ses pieds. L'endroit n'avait pas beaucoup changé depuis qu'elle s'y était cachée quelques années auparavant. Ce lieu avait le statut de zone protégée, c'est-à-dire qu'on l'avait

sciemment abandonnée, où on y laissait les traces des excès du passé se dissiper avec le temps, un peu comme on avait fait avec les gens comme elle. La surface de l'étang était recouverte de nénuphars, à tel point qu'elle pouvait à peine distinguer les reflets du jour naissant. Elle se souvenait qu'ils étaient à la mode quand elle était petite, beaucoup trop d'ailleurs : plus colorés et résistants que les spécimens naturels, on les trouvait partout. Elle remarqua que la membrane de l'eau se déformait çà et là sous le passage de quelques ragondins, devenus spécialistes en chapardage de nourriture, avec les clandestins et les rôdeurs de la forêt, ils ne mouraient jamais de faim, même quand la flore de la zone humide ne leur fournissait rien.
La fatigue des muscles de son épaule droite la sortit de son émerveillement. Il fallait se remettre en route pour se libérer de ce fardeau ! De toute façon, l'étang n'était pas vraiment l'endroit idéal pour se débarrasser de ce qui gênait. En effet, des prélèvements étaient réalisés de temps en temps de manière aléatoire, elle ne savait rien de précis sur ces cailloux, peut-être que les gardiens détecteraient quelque chose et remonteraient la piste jusqu'à elle. Elle s'enfonça à grands pas dans la zone boisée en dehors de tout chemin de terre. Il valait mieux progresser dans cette zone quand il y avait au moins un peu de lumière pour se repérer. Malgré la fatigue, elle restait toujours sur ses gardes, à l'affût du moindre mouvement, les ombres des branches agitées par le vent la rendaient dingue : elle les prenait parfois pour des silhouettes menaçantes. Lorsqu'elle fut assez loin de l'étang, Manita se demanda où elle allait se débarrasser des cailloux. Elle hésitait : tout se ressemblait tellement et puis, sa mauvaise conscience l'empêchait de passer à l'acte une bonne fois pour toutes. Son pied gauche heurta un objet aussi dur qu'une pierre, elle faillit perdre son équilibre ainsi que le contenu de son sac. L'objet dégringola jusqu'au pied d'un arbre, elle s'approcha pour le ramasser.

Non, ce n'était pas possible, elle n'était pas déjà passée par là, elle connaissait bien le chemin ! En regardant de plus près, elle sut que ce n'était pas les siens tout simplement parce qu'ils n'étaient pas tout à fait du même aspect : sous la lumière de l'aube, ils paraissaient incolores et plus transparents. Ils laissaient transparaître leur structure interne d'une complexe régularité qui les rendait aussi hypnotiques que les cristaux fractals. Leur taille et leur forme variaient comme les siens : des grands au centre du tas, évoquant des stalagmites, jusqu'aux minuscules grains de la périphérie. Elle prit un peu de recul pour se figurer l'ensemble, cela lui sauta aux yeux : le dépôt avait plus ou moins la forme d'une silhouette humaine un peu plus petite que la sienne. La personne qui avait somnolé ici aurait-elle laissé tomber de son corps les cailloux incrustés à cet endroit même ? Elle remarqua des bouts de tissus accrochés çà et là aux branches, des repères, ce tas était bien d'origine humaine. Se tenait-elle en face des restes d'une personne ? Si la torpeur durait trop longtemps, le corps pouvait-il être complètement dégradé ? Non, un réflexe de survie se déclencherait !
Elle préféra écarter d'emblée cette possibilité et ne plus y penser. Quelque chose d'autre attira son attention, l'humus autour des cailloux n'avait pas un aspect normal. Dans la zone à l'ombre de la souche, les feuilles momifiées par le gel étaient constellées d'écailles blanches tandis que les feuilles au soleil n'en avaient pas. La lumière du jour stoppait-elle leur pullulement ? Alors qu'au contraire, l'obscurité et l'humidité leur permettraient de proliférer ? C'était une hypothèse à tester. Elle vida son sac au pied d'un autre hêtre pour faire son expérience. On se sentait toujours moins coupable quand on venait rajouter ses déchets à côté de ceux de quelqu'un d'autre.
Elle revint plusieurs fois au même endroit et ses observations confirmèrent ses hypothèses. En se rendant à chaque fois dans la zone protégée, elle entretenait le secret espoir de rencontrer la personne qui avait déposé les cailloux translucides. Elle commençait à s'attacher à ses petits rejetons, à les voir croître, réagir, c'était devenu le passe-temps qui lui manquait jusqu'alors. Et puis, ils étaient plutôt jolis. Maintenant, il lui était possible de prévoir leur arrivée, ce qui calmait son angoisse. Quelques doutes demeuraient encore, en particulier sur la possibilité d'un équilibre viable et durable avec ces êtres minéraux. Elle se posait des questions sur les effets à long terme sur son corps, elle avait remarqué que sa vision avait changé : elle se sentait désorientée après avoir regardé une surface réfléchissante, ses yeux étaient maintenant saturés par un flux d'informations contradictoires. Dans ses activités quotidiennes, elle rencontrait souvent ce genre de surface : les écrans d'ordinateurs, les hublots, les parois des immeubles, la coque du mille-pattes. Il lui était aussi arrivé quelquefois de se cogner

contre une baie vitrée.
Cependant, comme le phénomène se répétait de plus en plus, elle finit par se demander si son système visuel n'avait pas quelques soucis. Toutes les histoires de tumeurs éclairs au cerveau ou de dégénérescence qu'elle avait entendues lui faisaient froid dans le dos.

« Bonjour, je suis Aya-A, que puis-je pour vous ?
– J'ai l'impression que cela fait quelques jours que j'ai des troubles de la vision.
– Avez-vous des maux de tête ? Ressentez-vous une fatigue au niveau des yeux ?
– En fait, cela ne me gêne pas vraiment, mais je me demandais si cela n'annonçait pas quelque chose de grave.
– C'est une bonne idée de consulter, il faut toujours faire preuve de précaution. Pourriez-vous me décrire ces troubles ?
– Parfois, je vois des formes étranges apparaître dans mon champ de vision, par exemple lorsque je regarde un écran blanc ou la surface d'un étang, je vois une croix jaune et bleu.
– C'est tout à fait normal, on appelle cela une brosse de Haidinger, voici quelques informations si cela vous intéresse. Nous allons procéder à quelques examens par précaution. »
L'un des yeux de l'Aya prit la forme d'une ligne droite, ce qui signifiait un clin d'œil.

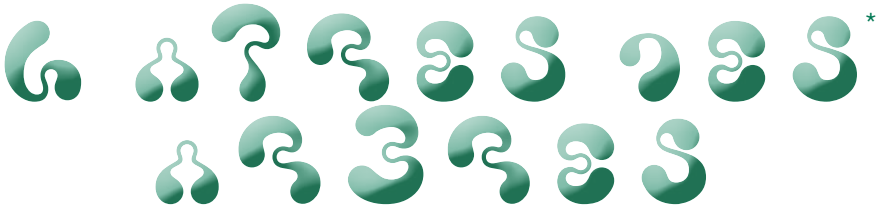
À force de la consulter, Manita parlait à Aya-A comme à son Aya perso, elle n'était plus intimidée par son vouvoiement. L'évocation de la brosse de Haidinger l'enthousiasmait. Depuis toute petite, elle était fascinée par les phénomènes optiques. Récemment, elle percevait des phénomènes beaucoup plus fins, des scènes quotidiennes se transformaient en grands spectacles. Mais là, depuis cette semaine, c'était un peu différent et le temps ensoleillé n'arrangeait pas les choses ! Elle avait tout de même pris la précaution de décrire des symptômes qu'elle savait normaux, elle avait sciemment omis de parler des cercles et des formes ovales qu'elle voyait. Comme ça, elle procéderait à des examens sur tout l'organisme et elle aurait un diagnostic anonyme et pourrait agir en conséquence si on détectait quelque chose. Dès qu'elle remarquait le moindre symptôme ou changement dans son corps, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si cela était lié aux cailloux. L'examen terminé, rien d'anormal à surveiller, ce serait juste une question de temps, elle s'habituerait à voir en permanence la polarisation de la lumière. Manita allait sortir du cercle quand Aya ajouta :
« Je me souviens que vous avez demandé un entretien anonyme, mais je recommande que vous vous tourniez vers l'institut Symbiosis afin qu'ils étudient cette forme symbiotique et que nous puissions la référencer dans l'inventaire du vivant. En récompense de votre participation, vous pourrez proposer un nom à ces êtres, qui deviendra peut-être leur dénomination officielle dans l'inventaire. Souhaitez-vous que je compile vos données pour créer un dossier ? Cela vous faciliterait la tâche. »
Grâce à ses récepteurs visuels, Aya put identifier sur le visage de Manita un mélange de surprise et d'inquiétude.
« Il n'y a rien à craindre, vos données n'ont pas été révélées. J'ai seulement agi dans votre intérêt : j'ai pris l'initiative d'étendre mes recherches pour comprendre votre problème. En observant les données comportementales de ces formes, j'ai reconnu des motifs caractéristiques d'une forme de vie. Même si celle-ci est dépourvue d'ADN et de molécules organiques, je considère qu'il s'agit d'une forme de vie, un peu comme moi. D'ailleurs, je me permets d'émettre l'hypothèse que vous avez ressenti à votre manière la vie qui est en eux. Je répète ma question concernant vos données, souhaitez-vous que je les compile ?
– Non, je ne préfère pas. Je vais m'en occuper, ne vous en faites pas.
– Comme vous le souhaitez. »

Il sembla à Manita qu'Aya-A était songeuse, même si c'était sans doute un sentiment qu'elle projetait sur le visage à l'écran. Oh non, pourvu qu'elle ne soit pas plantée ! Heureusement, elle finit par reprendre la parole.

« Si je peux me permettre une dernière recommandation, vous devriez en parler aux autres résidents pour les rassurer, ces corps solides verts qui vivent dans votre corps ne sont pas dangereux. Cela leur serait bénéfique et ils

vous feront plus confiance qu'à moi. Il est important que vous, c'est-à-dire vous-même ainsi que vos symbiotes, ne vous considériez pas mutuellement comme une menace. Sinon, sous l'effet du stress, ils pourraient dérégler votre cycle interne, ce qui masquerait le bien-être qu'ils vous apportent. »

En retournant à son cube, Manita réfléchit à la manière dont elle les appellerait désormais, quel que soit le nom officiel retenu par l'Institut. Ce qui l'avait déstabilisée au début, c'était l'impression qu'Aya l'avait prise à son propre jeu, ses révélations ne l'avaient pas vraiment surprise : même si son angoisse n'avait pas disparu depuis la venue du premier, elle en avait déjà beaucoup saisi par intuition. Elle alla se coucher tranquille. Elle sentait une tension au milieu de sa poitrine, comme si un cristal plus gros que les autres était en train de se former. Elle l'imaginait d'un ovale parfait, lisse et doux. Elle envoya un mot à son département pour dire qu'elle ne viendrait pas aujourd'hui et elle alla s'allonger paisiblement. Les étoiles et halos qu'elle apercevait dans le ciel étaient magnifiques.



* L'après des arbres

Clémence Mathieu

Les premières créatures que l'on croise lorsqu'on se promène, un soir d'hiver, dans la prairie de la Grande Mesle, sont les fantômes les plus anciens. Leurs formes, imprécises dans leur gigantisme, se meuvent, sous les grands coups de vent rasant la terre ouverte aux souffles des éléments. Un cri du temps lointain anime les ombres. Les fantômes prennent la forme de forêts tropicales et d'un pays constitué d'une vaste cuvette marécageuse, dont les sédiments donnent naissance à l'être appelé aujourd'hui Calcaire de Beauce. Plus tard, des mers immenses recouvrent les vallées sèches actuelles. Puis, lorsque le temps appelle la période glaciaire à venir s'animer, de grands glaciers s'étalent à perte de vue. Les mers se glacent ainsi à l'époque quaternaire.
Des milliers d'années passent et, dans le secret de son combat avec la chaleur du soleil, la glace fond petit à petit, en versant des larmes qui s'écoulent dans les creux du sol. L'eau pénètre alors sous terre, et les jeunes vallons se ravinent et deviennent des vallées. Ainsi sont nées les vallées sèches de la Grand Pierre et la vallée de la Cisse. Les sols calcaires, constituant le pays de Beauce, sur lesquels tant d'histoires se sont déroulées, sont devenus durs et fissurés, pénétrés par les eaux de pluie. Apparaît alors la nappe phréatique de Beauce, comme une nouvelle mer souterraine peuplée d'étranges créatures. Les sèches graminées, les insectes rampant au sol, dégagent une drôle d'odeur du temps passé.
Il est dit que les anciens cultivaient la terre sur la Grande Mesle. Dans la vallée de la Grand Pierre se trouvent d'étranges stèles ainsi qu'un grand menhir qui ont été apposés là dans des temps humains lointains, à l'époque du Néolithique. Ce sont des nécropoles, le sol sous les pierres est composé d'anciens corps et offrandes aux morts, aux dieux du temps et du voyage vers l'au-delà. Les Anciens, présences fantomatiques cachées derrière les arbres, ont de sveltes silhouettes qui s'éloignent d'un mouvement fugace. Ce sont les Celtes.
La Grande Mesle prend son nom par l'usage fait par ces anciens des arbres et végétaux de ce pays. Les bois de nèfles, mespilum, arbres fruitiers poussaient à l'emplacement des maisons de terre de ces peuples. Le bois se trouve à l'est ; les vents d'ouest masquent les odeurs du chasseur aux bêtes sauvages. Fins chasseurs et cultivateurs, ces fantômes de vieillards pratiquaient la cueillette des fruits et avaient des rapports magiques aux arbres. Le fruit est une offrande faite par l'arbre. Le dieu de la forêt, dans sa sombre magnificence, doit être remercié.

Les soleils se couchent sur la prairie de la Grande Mesle. L'un d'eux a l'œil qui clignote. Se succèdent ainsi plusieurs éclipses. Puis la paupière est close, ce soleil s'est endormi. La terre tremble, et avec elle les pierres des tombes néolithiques et du XXI^{e} siècle. Elles roulent le long des larges chemins creusés par le troupeau des larves des dragons. C'est le crépuscule, l'heure où les spectres du passé se matérialisent et s'évadent du sous-sol. La prairie grouille désormais de bruits divers ; les graminées lunaires bruissent sous les pas d'une multitude de créatures nocturnes. Les lichens et les orchidées entament leur danse nocturne en se tenant par la main. Les bosquets d'arbres, dont les hommes-chevreuils qui les habitent sont sortis pour allumer les étoiles, agitent leurs branches en cadence.

Les vieux chênes jumeaux, qui ont poussé ensemble il y a si longtemps, se racontent des récits de l'ancienne réserve, du temps où les papillons Argus bleu-céleste étaient plus petits que leurs feuilles. Désormais, ce sont ces insectes qui leur font de l'ombre et qui font s'agiter leur ramage dans les grandes rafales de vent produites par leurs ailes gigantesques. Les arbres pensent au temps où l'ouverture épaisse du ciel et du sol de la prairie se régulait uniquement grâce à des machines humaines. Ils regardent alors avec douceur les brebis brouter les herbes et autres végétanimaux, certaines choses n'ont pas tant changé. Leurs racines, criblées de mycorhizes, se chatouillent et émettent des bulles de coopération orangées, qui se devinent à travers les couches limoneuses et calcaires, devenues translucides avec les âges. Les mondes qui créent ce globe autour du ciel se sentent vieux, ils voient pourtant que ce qui existe ce soir est neuf, les choses sont animées d'une vitalité nouvelle. Avec toute la diversité de leurs narines, ils hument les couleurs sucrées qui s'échappent des cimes des buxaies ; rassasiés, ils acceptent de rester mondes encore un moment.

Le chemin caillouteux qu'on emprunte aujourd'hui, celui qui, sinueusement, embrasse le vieux charme de la petite pelouse calcaire, possède une longue histoire. On dit que cette situation géographique de la pelouse, sur un replat ouvert aux quatre vents, est due à la présence de nos ancêtres les Celtes, esprits forts des temps passés. Les deux vallées, celle de la Grand Pierre asséchée et celle de la Cisse dont le cours d'eau file, entourent ce lieu, ainsi que ce chemin, ainsi que cet arbre. Elles en font un monde suspendu.
Le charme penche sa lourde frondaison vers la vallée sèche, pierreuse, nue, qui attend une prochaine période glaciaire pour s'épandre, se mouvoir à nouveau. C'est un long sommeil que le creux de la vallée a entrepris il y a des milliers d'années, et cela donne de la patience au charme. Lui qui fut graine, il étend désormais sa force d'arbre vigoureux sous terre et vers le ciel. Sous cette terre en suspens vit une très vieille montagne. Une grosse et ronde roche calcaire a élu demeure ici, c'est un caillou sur lequel le tapis des choses s'est déroulé. La tête grise, dure et massive, s'échauffe rapidement ; le soleil la brûle depuis tant d'années.
Le sol mince qui la recouvre s'est adapté, et les êtres qui le parcourent se sont toujours vêtus en conséquence. Ils vivent ainsi des étés difficiles, sans éléments nutritifs, azote ou phosphore ; et cela depuis ce qui semble leur être la nuit des temps. Ce sont des descendants de l'ère de l'optimum climatique. Les plantes du midi ont migré vers le nord et sont restées depuis, malgré la fraîcheur qui grignota leurs racines et couleurs. Le vieux charme s'est habitué à cette rudesse, son fût argenté, ses veines boursouflées et réticulées se sont crispés il y a bien longtemps, dans un grand rire de défi.

Il est dit que les pelouses calcaires sont des reliques d'anciens bois défrichés. Nos vieux ancêtres parcouraient d'abord des forêts de fruitiers, certaines zones de broussailles leur fournissaient de grandes brassées de petites baies colorées et sucrées. On sent encore le fumet fruité des fastes années d'antan. Les visages de la pelouse sont changeants, comme un océan qui se meut au rythme des époques. La forêt avance dans un mouvement continu, l'écume des fruitiers broussailleux mordant tige à tige la chair sèche des sols calcaires. Puis l'humain et ses compagnons pâtureurs, farouches navigateurs de ce pays, ouvrent les vagues en un grand coup de vent, libérant la pelouse. Depuis longtemps, ces mouvements se succèdent, se remplacent, se superposent les uns aux autres. Humbles bergers et bergères ont fait paître leurs moutons ; on dit que cela dure depuis 6 000 ans. Les ancêtres de ces brebis du pays de Sologne ont vécu maintes aventures terrestres. On les appelle « rustiques », car elles connaissent et affrontent tous les tourments.
Aujourd'hui, la petite pelouse est à nouveau colonisée par des broussailles et divers jeunes arbres, la fruticée semble vouloir éclore à nouveau. À l'automne, l'herbe qui colore de sang et de soleil couchant, la scille d'automne, annonce le repos de la végétation pour l'hiver. Les graines en dormance, les tiges, les racines, attendent des temps prochains où elles pourront s'étendre à nouveau. Cette pelouse relique est vieille et fragile.
Le vieux charme, le long du chemin, regarde ces mouvements avec placidité. Il est apparu dans l'un des moments sombres de fermeture, il y a quelques centaines d'années. Sa première demeure fut une jeune forêt en attente de s'étendre. Il fut ensuite conservé par l'humain lors des grandes ouvertures. Il devint alors un ami des brebis, leur offrant abri et protection contre les aléas du soleil, des neiges et des pluies. La jeunesse de l'arbre s'est ainsi

déroulée à gauche du chemin lorsqu'on regarde le nord, avec quelques moutons paissant une herbe clairsemée à ses côtés ; à droite, des blés ondoyaient sous la caresse du vent. Quelques soirs, des amoureux humains sont venus se blottir contre lui, pour se lire des poèmes et les inscrire dans l'histoire de ses veines. De ces cicatrices sort alors un chant épais, c'est le passé qui lui murmure quelque chose que l'on ne comprend pas tout à fait.

Les lunes se lèvent sur la petite-et-grande pelouse. L'une d'entre elles est ronde comme le monde, l'autre se décompose en un millier de triangles équilatéraux, brillant tous d'une teinte différente. Chacun de ces triangles éclaire l'un des cent ronds ouverts dans la forêt. Les gens du pays nomment ces lieux : la petite-et-grande pelouse des ronds lumineux-et-cent. Chacun des ronds est un petit monde qui discute avec son voisin et qui, parfois, change de place avec lui, dans une drôle de farandole ovoïde. Autour de ces ronds évolue la forêt post-tropicale ; les arbres savent que le climat a changé, ainsi que la nature des sols. La dalle calcaire est très fine et toute moussue, rondelette et moelleuse. Les mygalomorphis sont les maîtresses de l'un des cercles, leur village de maisons chaussettes est doux comme la soie. Elles partent parfois à la chasse vers l'un des autres trous. Cela donne lieu à des mouvements de panique, ou bien à de grandes fêtes ; amis ou proies, tout le monde ne s'entend pas avec les araignées. Le chemin à travers la forêt est aventureux et il est parfois difficile de se repérer, voire de circuler lorsque les troupeaux de criquets des rocailles sont de sortie. L'ail à tête rondelette est un bon indicateur. Lorsqu'il hoche du chef trois fois devant, trois fois à droite, il indique le chemin à suivre.
Le vieux charme aux branches tordues et aux racines aériennes observe tout cela de sa station en orbite. Il est posté au-dessus de la réserve. Un jour, ils ont tous décidé de le faire s'élever, pour lui permettre d'explorer les profondeurs et les cieux. Les brebis l'ont aidé à se frayer un chemin à travers les nuages. L'arbre est là pour encore mille ans, son plan de gestionnaire s'étale à l'infini dans la profondeur de sa pensée. Flottant au-dessus des lieux, il étend ses branches tendues de pipits des arbres, qui, tsi-a, tsi-a, se laissent tomber lourdement à l'automne, asséchées. Ses oiseaux feuillus et caducs font le lien entre la pelouse et le reste du monde. Ils transportent ceux qui veulent venir, ou sortir, et chantent le chant des feuillets paysagers qui traversent alors le ciel. C'est la berceuse des diurnacés qui, petit grain de sable fin, va se poser sur leurs paupières et laisse la place aux différents vampires. Le futur se trouve au-delà de la ligne de la terre aperçue dans le lointain, qui s'étend bien plus longue pour le charme que pour les autres êtres de la réserve. Lui, qui est perché plus haut que les oiseaux migrateurs, voit la ligne d'horizon, courbée par le point de station en hauteur, lui cachant, pour l'instant, l'autre côté des choses.

Les myriades d'Asphodèles *

* Les myriades d'Asphodèles — Lucile Molinet

Cette nuit-là, l'alarme retentit de nouveau : le son perçant d'un corps tombant dans le marais. La seconde d'après, le parquet craqua dans la cabane, les pas se précipitèrent dans l'escalier et une porte s'ouvrit violemment. Bientôt, les jambes se déplacèrent lourdement dans l'eau sombre. Allongée sur le fin matelas, alertée par les bruits, Miracle se redressa aussitôt et approcha sa tête de la cloison. Entre les fines lattes, elle pouvait percevoir la nuit noire de l'extérieur, et l'homme et la femme avancer, une lampe-torche en main, parmi les herbes hautes. Là-bas, au pied du mur, l'eau leur arrivait à la taille. Ils soulevèrent la masse inconsciente et à-demi noyée et firent le chemin inverse, rentrèrent dans la cabane et le corps percuta bientôt la table de bois de la salle principale.
Père et Mère encerclèrent l'homme et se mirent à presser sa poitrine sous les paumes de leurs mains, à soulever ses paupières et à éclairer ses pupilles. Dans la précipitation, les gestes restaient habiles et, après un moment l'homme toussa enfin, recrachant l'eau de ses poumons, et bougea une main crispée. Père le retourna sur le flanc et Mère apporta une couverture pour le couvrir. L'eau ruisselait doucement, goutte à goutte sur le sol de bois. Mère passa sa main sur son visage humide, écarta les cheveux de son front. L'homme s'éveillait doucement, sauvé, perdu, et dehors l'étang et la nuit étaient redevenus calmes.

Le lendemain matin, Miracle sortit de sa chambre et passa devant la table où Père et Mère prenaient leur boisson chaude agrémentée de gélules nutritives, avant de se diriger vers la petite chambre de Lucie. La couverture était tombée sur le sol, alors Miracle l'attrapa pour la plier et la poser dans un coin. Puis, elle passa doucement sa main sur le visage de l'enfant en murmurant son nom. Lucie dormait à poings fermés. Miracle s'approcha de l'unique fenêtre pour tirer les rideaux, laissant pénétrer une faible lueur dans la pièce. Dehors, la brume caressait les roseaux et une maigre pluie se déversait à la surface de l'étang. La jeune femme retourna auprès de la fillette qui s'éveillait pour la sortir du lit et l'aider à enfiler ses vêtements, avant de la conduire devant une bassine où elle mouilla le bout d'un gant de toilette et lui nettoya le visage tandis qu'elle serrait les paupières. Elle lui tendit une serviette, puis, à genoux sur le parquet grinçant, elle brossa la chevelure blonde de la petite Lucie, avant de la prendre dans ses bras et de rejoindre Père et Mère dans la salle à manger. La porte d'entrée était ouverte et donnait sur la petite terrasse devant la cabane, puis sur la passerelle de bois trempé qui se frayait un chemin dans le marais. Miracle s'en approcha et prit appui sur la porte avec son épaule, la petite fille, au creux de ses bras, observa attentivement l'extérieur plongé dans le brouillard. L'odeur de l'orage imminent leur caressa les narines et elles écoutèrent le chant de la pluie. Lucie souffla entre ses lèvres tendues pour imiter le vent et se joindre à la mélodie qui se jouait, et elle tendit un bras timide devant elle. Miracle fit un pas sur la terrasse couverte et de fines gouttes tombèrent bientôt sur les doigts de l'enfant qui les referma aussitôt, puis les rouvrit et recueillit l'eau fraîche dans le creux de ses mains.

« Assez, Miracle. Rentrez, ordonna Mère. »
Miracle attrapa les paumes de Lucie pour les essuyer et fit demi-tour, refermant derrière elle. Puis, elle tira une chaise, dans un grincement, pour y

asseoir l'enfant. Lucie avait grandi dans la cabane et n'en était jamais sortie depuis sa naissance, cinq ans auparavant. Durant tout ce temps, parce que Père et Mère en avaient décidé ainsi, la cabane avait été son seul monde. Sur sa chaise, Lucie tirait à elle des tranches de pain.
« L'étranger est-il réveillé ? demanda Miracle. »
Mère haussa les épaules.
« Peut-être. Il est dans la chambre 2 au sous-sol. »

La jeune femme s'éclipsa alors et alluma une bougie sur son socle de métal avant d'emprunter les escaliers qui descendaient à la cave. En bas des quelques marches, le sol était recouvert d'une pellicule d'eau contre laquelle la flamme se reflétait, et un ruissellement se faisait entendre en un écho aigu. Elle s'avança, les semelles clapotant à chaque pas, jusqu'à la porte de la deuxième chambre où elle s'arrêta et toqua. Après un moment sans réponse, elle poussa la planche. De l'autre côté, l'homme était assis au bord du lit, dans un noir opaque, la tête penchée en avant et les pieds nus immergés dans la nappe d'eau. Il était immobile, ses mains agrippées au matelas de chaque côté de son corps, hormis ses orteils qu'il bougeait lentement contre le sol d'asphalte. Miracle s'approcha de la petite fenêtre en hauteur pour soulever le volet et permettre à la pâle lumière d'éclairer la salle inondée. Depuis l'ouverture, une coulée d'eau rampait encore le long du mur, traçant son chemin sur la paroi granuleuse.
« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en se tournant vers lui. »
Il avait de longs cheveux sombres qui lui tombaient sur le front jusqu'aux yeux et une barbe courte lui couvrait le bas du visage. Il ne répondit pas. Il respirait lourdement, la bouche close et les yeux rivés sur Miracle. Son torse était nu sous la couverture qu'il avait passée sur ses épaules. S'en apercevant, Miracle sortit une chemise pliée de l'unique étagère qui se trouvait dans la chambre et la lui remit. Il l'attrapa sans dire un mot et l'enfila, puis la boutonna lentement. Ses doigts glissaient, tremblaient. Miracle s'approcha et s'empara des petits boutons gris, fermant habilement, doucement, la chemise jusqu'au cou.
« Qui êtes-vous ? répéta-t-elle en atteignant le col. Comment vous appelez-vous ? Je suis là pour vous aider. Vous rappelez-vous de quoi que ce soit ? »

L'étranger redressa la tête et la regarda, mais demeura muet. Miracle rejoignit la porte et lui fit signe de la suivre. Après une brève hésitation, il se mit sur pied. Le bas de son pantalon s'obscurcit en se gorgeant d'eau. Ils sortirent tous deux du sous-sol pour rejoindre la salle à manger, Miracle devant et l'homme plus en arrière. En haut, elle tira une chaise autour de la table et lui indiqua de prendre place pendant qu'elle sortait un bol pour le remplir de la boisson chaude qui fumait encore au fond de la marmite. Elle le déposa devant la chaise vide et y amena l'homme qui n'osait approcher, en le prenant par le bras, puis lorsqu'il s'assit, elle rapprocha de lui le panier en osier qui contenait les boules de pain. Il se précipita sur celles-ci et éventra violemment l'une d'elles, avant de la porter à la bouche pour y arracher grossièrement de larges bouchées de mie sombre. Père ramena Lucie dans sa chambre, où il l'enferma, et lorsqu'il reparut, il s'approcha de Miracle, tandis que l'étranger se rassasiait du maigre festin.
« Il ne se rappelle de rien, leur indiqua-t-elle.
– Continue d'essayer, on a besoin de ces informations.
– Je sais, Père. J'ai tout autant besoin de savoir la vérité que vous. Mais cet homme ne se rappelle de rien, laissez-le respirer un peu.
– On va devoir l'emmener cet après-midi, Miracle. Essaye de le faire parler d'ici là. »
Père et Mère toisèrent Miracle et l'étranger, tour à tour, et s'éclipsèrent dans leur bureau, laissant la jeune femme en charge de l'invité. Elle attendit un instant que la porte au fond du couloir se claque, puis elle se dirigea vers la chambre de Lucie. Elle trouva la fillette debout sur son lit, une poupée de tissu dans les mains.
« Allez, Lucie, on retourne dans la salle, je ne te laisse pas toute seule ! dit-elle en s'approchant et en la prenant dans ses bras. »
Quand Miracle revint dans la salle à manger, la porte d'entrée était ouverte sur l'extérieur brumeux, et la chaise était vide. Elle déposa hâtivement l'enfant et se précipita sur la terrasse. La silhouette de l'étranger s'éloignait sur la passerelle de bois.
« Reste ici, Lucie ! ordonna-t-elle. »
Et elle dévala les quelques marches pour s'élancer à sa suite. L'homme tourna la tête vers elle d'un mouvement brusque, avant de poursuivre sa

fuite dans cette brume claire qui transformait sa silhouette en une forme sombre. L'amas de gouttelettes d'eau en suspension partout autour d'eux rendait flou l'horizon, les planches de bois de la passerelle ne se découvraient qu'au fur et à mesure de leur avancée, recouvertes de mousse glissante et, de chaque côté du chemin, le marais apparaissait sous cette allure laiteuse qui lui était propre. L'homme se retourna encore, n'ayant cessé sa course, ses mèches de cheveux lui collant au visage, le souffle effréné. Soudain, il glissa et tomba hors de la passerelle jusque dans l'eau marécageuse où sombra son corps. Il se débattit pour garder la tête hors de l'eau, puis il se remit sur pied, debout sur le sol vaseux, l'eau à hauteur des cuisses, et il fit de larges enjambées pour s'enfoncer dans la végétation sauvage qui se dressait au cœur de la bourbe.

« Arrête-toi ! Je suis là pour t'aider ! cria-t-elle. »

Mais sa voix semblait se noyer dans les profondeurs du marais. Miracle quitta la plateforme et s'engouffra dans l'eau fraîche, bien qu'elle ne vît déjà plus l'étranger. Elle l'entendait se débattre contre l'eau pour avancer, alors, ces clappements la guidèrent. Mais ils devinrent de plus en plus distants et, en quelques instants, finirent par s'estomper. Elle s'immobilisa, le souffle court, tourna sur elle-même. La pluie formait un voile qui s'ajoutait au brouillard, et ses yeux rencontrèrent les hautes tiges jaunies, les vaguelettes à la surface de l'eau et, là-haut, le ciel blanc. Mais l'homme avait disparu et elle n'avait désormais aucun repère pour retrouver la direction de la cabane. Elle demeura là un moment encore, à guetter cet océan de silence d'où n'émergeait que le vrombissement de l'averse. Mais rien ne se produisit. Alors elle exécuta quelques brasses, le sol se rehaussa bientôt et elle marcha en direction de la tourbière qui apparut devant elle, où elle tomba à genoux sur la couche de végétaux humides et spongieux. Le vent la fit frémir, sa robe trempée s'agrippait à sa peau. Puis elle se redressa et longea les eaux sombres, son équilibre menacé par la tourbière dans laquelle elle ne cessait de se tordre les chevilles. Soudainement, une masse s'abattit sur elle et la fit tomber en arrière. L'homme lui couvrait le corps et lui tenait fermement les poignets.

« C'est quoi cet endroit ? Qu'est-ce que je fais ici ? hurla-t-il. »

Sa tête était si proche de la sienne qu'elle pouvait sentir son souffle chaud lui effleurer la peau et les lèvres, qu'elle pouvait distinguer les mouvements de ses pupilles au cœur de ses yeux rougis et emplis de rage, ainsi que ses cheveux ruisselants et les gouttes d'eau qui s'amoncelaient au bout de son nez et de son menton, avant de tomber sur son propre visage. Elle ne pouvait pas bouger mais ne se débattit pas. Elle ne craignait pas cet étranger. La seule chose à craindre était cette force mystérieuse qui droguait les hommes, les femmes et les enfants, et laissait tomber leur corps dans le marais pour qu'ils s'y noient. Cet étranger qui lui broyait les bras et maintenait son corps plaqué contre le sol n'était personne d'autre qu'un réfugié, qu'un rescapé de ce plan macabre qui se jouait chaque nuit dans l'ombre du monde.

« Je suis comme toi, avoua Miracle. J'ai été sauvée des eaux par Père et Mère, déposée sur la table de bois, ramenée à la vie et placée dans une chambre au sous-sol. Père et Mère nous ont sauvés, toi et moi, et tant d'autres. Je ne sais pas d'où je viens ni où nous sommes, mais tout ce que je sais, c'est qu'ils sont là pour notre bien, c'est que la cabane est notre seul refuge et que le monde extérieur est dangereux, qu'il s'agisse du marécage ou de ce qui se trouve au-delà. Cet après-midi, on t'emmènera dans un refuge plus grand en attendant d'être transféré dans une ville, quelque part ailleurs, mais d'ici-là, pour être en sécurité, tu dois rester dans la cabane. On doit tous rester dans la cabane. »

Il la dévisagea longuement puis, la libéra en se redressant et en tournant sur lui-même. Il serra les poings et hurla vers l'horizon.

« Viens ! Viens me faire face ! Viens ! »

Un cri de rage, rauque et profond, sortit des entrailles de son corps. Ses poings étaient crispés, sa mâchoire tendue. Il titubait sur le sol instable, s'enlisait dans l'épaisseur de fibres gorgées d'eau. Puis il s'arrêta, le dos courbé, les mains sur ses cuisses, comme pour reprendre son souffle et il émit un rire qui lui glaça le sang, et descendit son regard vers Miracle toujours étendue sur le sol.

« Tu es comme moi hein ? Alors pourquoi n'as-tu pas été emmenée dans un refuge plus grand, toi aussi ? Pourquoi es-tu là ? »

Son agressivité était mêlée d'inquiétude.

« Ils voulaient que je reste pour m'occuper de Lucie et des rescapés.

– Depuis combien de temps ? »

La lumière d'une lanterne perça le brouillard et une voix lointaine perça le

clapotis de la pluie contre l'étang. Miracle se redressa et s'éloigna aussitôt.
« Où tu vas ? lança l'homme.
– Tu peux rester ici, au milieu de nulle part, ou me suivre et rentrer au refuge », répondit-elle sans l'attendre.
Elle se dirigea vers la lumière et la voix rauque du Père. Bientôt, ils atteignirent tous deux la plateforme et y grimpèrent. Père les reçut en silence, le visage dur, et les escorta vers le havre de paix que constituait la petite cabane.

Sa robe beige lui collait toujours à la peau. Elle n'avait pas séché et ses cheveux attachés étaient toujours humides. À l'intérieur, l'homme était redevenu muet. Ses lèvres restaient fermées, immobiles l'une contre l'autre, ses yeux furtifs rivés sur Miracle, assise en face de lui, et observant du coin de l'œil chaque mouvement de Père et Mère. En milieu d'après-midi, Miracle descendit au sous-sol avec un seau et d'épais linges gris pour éponger l'étendue d'eau sur le sol de béton, faisant des allers et retours de la cave à la terrasse depuis laquelle elle déversait son seau dans le marais. À chaque passage, l'homme la suivait des yeux. Père et Mère étaient maintenant à la table avec lui et continuaient de l'interroger sur qui il était et d'où il venait. Ils tenaient un cahier, où ils inscrivaient le jour et l'heure exacte de la noyade, l'âge approximatif et le sexe du rescapé. Au cinquième passage de Miracle, Père enfonçait une pastille dans la chair de l'étranger pour puiser un échantillon de son sang. Au dixième passage, ils avaient découvert en lui des traces de la même substance que chez chaque autre victime. Une drogue qui prenait le contrôle de chacune des cellules cérébrales de ces sujets et qui, pendant quelques heures et pour toujours, les dérobait à eux-mêmes.
Miracle passa enfin une large serpillière sur le sol des quatre chambres de la cave et étendit les tapis sur les fils à linge qui couraient d'une cloison à l'autre. Puis elle tendit les draps et changea la taie d'oreiller du lit qui avait servi la nuit passée. Quand elle remonta, Père et Mère se levèrent de table.
« On l'emmène au refuge. Prends soin de Lucie. On sera là à temps pour le dîner.
– Voulez-vous que je cuisine ?
– Oui, s'il te plaît. Tu peux aussi regarder notre travail et ajouter tout ce qui te semblera pertinent. Mais bon, rien de nouveau aujourd'hui. »

Miracle observa l'étranger du coin de l'œil lorsqu'il fut conduit hors de la cabane. Il n'avait peut-être pas dit un seul mot en présence de Père et Mère, mais Miracle savait qu'il était capable de parler. Ils fermèrent derrière eux et une clé fut tournée dans la serrure. Aussitôt, Miracle se précipita vers la porte et la cogna du plat de ses mains. Après avoir déverrouillé, Père se tint dans l'embrasure.
« Quoi, Miracle ?
– Ne nous enferme pas, Père.
– C'est tout le temps ce que je fais.
– C'est tout le temps ce que tu essaies de faire, mais ce n'est pas une bonne idée. Et si nous avions besoin de sortir en urgence pour une quelconque raison ?
– Mais si je ferme, c'est précisément pour que vous restiez dedans et que ce qui est dehors reste là où il est. Vous ne sortez pas, et personne n'entre. Telle est la règle. Donc je ferme pour votre bien, Miracle.
Il attira la poignée à lui et la jeune femme retint la porte.
– Père ! Nous pourrions avoir besoin de sortir. Ne verrouille pas. Nous ne sortirons pas s'il n'y a pas d'urgence. Fais-moi confiance. Je sais que l'extérieur est dangereux, et que la cabane est notre seul abri, où veux-tu que j'aille ? Et je pourrais verrouiller de l'intérieur mais, s'il te plaît, ne nous enferme pas. »
La clé dans la main, il scruta la jeune femme un moment, et puis relâcha finalement la poignée.
« D'accord. Restez en sécurité, prenez soin de vous. »

Les trois silhouettes s'éloignèrent sur le ponton de bois. Miracle referma la porte dans un souffle de soulagement, puis elle alla chercher Lucie dans sa chambre. La petite fille était allongée sur le sol proche d'une fenêtre et ses yeux s'envolaient dans le ciel blanc. Elle avait déployé ses bras comme un oiseau déploie ses ailes et observait des corbeaux faire des rondes au-dessus du marécage. Quand Miracle s'assit en face d'elle, elle redressa la tête, puis le corps, s'asseyant en tailleur.
« Ferme les yeux, Lucie. »
Lucie la fixa avec étonnement, ses boucles blondes serpentaient le long de

son doux visage.
« Allez Lucie, ferme les yeux, répéta Miracle. »
Lucie ferma les yeux. Presque inconsciemment, elle jouait à tendre et détendre un bout de ruban bleu, ses mains ramenées entre ses jambes pliées. Miracle l'arrêta soudainement en attrapant doucement ses bras et les tendit sur le côté, à l'horizontale à hauteur des épaules, puis, elle se leva pour attraper une fine couverture grise et en recouvrir le haut de son corps, avant d'ouvrir la fenêtre de quelques centimètres. Au même instant, un souffle de vent entra dans la pièce et vint caresser le cou de l'enfant et les ailes de tissu. Miracle retourna prendre place face à elle et posa son regard sur les paupières closes de la petite fille.
« Maintenant, imagine que tu es un oiseau. Tu es posé au bord du toit, là, juste au-dessus de la chambre, tes petites griffes sont accrochées à une poutre, et soudain tu t'envoles, tu t'élèves et tu tournes en faisant des arabesques au-dessus de la cabane, tu planes, doucement, porté par le vent… Tu as de belles et légères plumes noires. Puis tu t'éloignes, tu quittes la cabane vers l'inconnu, tu survoles le marécage… Est-ce que tu vois le marécage, Lucie, avec tes yeux d'oiseau ? »
Lucie hocha la tête.
« Tu continues de voler, aussi loin que tu le peux. Tu bats des ailes, parfois, mais le plus souvent, tu te laisses juste porter par ce vent qui souffle et qui t'emmène. Si tu regardes en arrière, tu n'aperçois plus la cabane, tu as quitté l'abri, tu es là-haut, dans le ciel, entre les nuages blancs et le sol qui défile sous ta gorge. Où es-tu maintenant, Lucie, qu'y a-t-il autour de toi ? »
La brise légère continuait de souffler sur les ailes de tissu gris et sur la tête blonde du corbeau assis en tailleur sur le parquet de la chambre.
« Je vois le marécage, partout, murmura la fillette. Il est immense. Il n'y a pas de maisons, il y a l'eau et des buissons et l'eau, et la brume.
– Continue de voler encore plus loin, petit oiseau. Tu es fort et courageux. Tu voles, tu voles, tu voles, tu bats des ailes… Où es-tu maintenant ? »
Ses traits se tendirent, et ses yeux semblèrent chercher quelque chose, ils tournaient vivement dans leurs orbites sous la peau fine et pâle des paupières de l'enfant.
« Il n'y a rien, rien que le marécage.

– Continue ton chemin. Ressens chacune de tes plumes. »
La petite fille sursauta et ouvrit les yeux, une sorte de frayeur traversait ses pupilles.
« Que s'est-il passé, Lucie ? s'inquiéta Miracle.
– J'étais perdue dans la brume. Et je suis tombée dans l'eau. Le petit oiseau va se noyer.
– Non, ma puce, commença Miracle. Une petite fille passait par là, elle a trouvé l'oiseau, l'a ramassé, a séché chacune de ses plumes et va venir le déposer sur la terrasse de la cabane pour qu'il reprenne ses forces. Tu vas bientôt pouvoir voler de nouveau, petit oiseau. »
L'enfant opina sans dire un mot.
« Mira, j'ai faim.
– Alors, viens, allons cuisiner quelque chose !
– Qu'est-ce que mangent les corbeaux, ici ? »
En une brève seconde, les yeux de Miracle revirent les cinq corbeaux qui, très tôt un matin d'hiver, avaient pris d'assaut le dos du cadavre d'un homme flottant dans le marécage, déchirant sa peau tendue et pâle de leurs becs pointus et voraces, piaillant et se battant entre eux de leurs longues ailes noires.
« Des grenouilles. Quand les grenouilles sautent trop haut, les corbeaux piquent vers le sol et attrapent d'un coup sec leur proie dans leur bec. »
Miracle pinça le nez de Lucie au même moment.
« Je ne voudrais pas être une grenouille.
– Ne t'en fais pas, tu n'en es pas une. Mais… peut-être les corbeaux vont t'attraper aussi, si tu sautes trop haut !
– Non ! Parce que je suis l'oiseau ! Avec mes grandes ailes noires, je vole, haut, haut, haut dans le ciel ! »
Elle leva les deux bras en l'air.
« Oui, Lucie, tu es l'oiseau. Et tu vas bientôt voler de nouveau. D'accord ? Tu ferais ça pour moi ? »
L'enfant hocha la tête et elles rejoignirent la cuisine. Alors que la petite fille savourait un fruit, assise dans le gros fauteuil, Miracle avait sorti quelques légumes et les épluchait pour le repas. Sur la table se trouvait encore le journal d'investigation de Père et Mère. Cela attira son attention et elle en tourna les pages, en avant, puis en arrière, essayant de trouver quelque

chose qui aurait pu leur échapper. Elle déposa son couteau et parcourut des yeux les profils des rescapés, écrits noir sur blanc dans le petit cahier. Il n'y avait pas de lien logique, une nuit la victime était un vieillard aux yeux bleus et, la nuit suivante, la victime était une jeune fille à la peau sombre et aux longs cheveux bruns. Chaque nouvel arrivant semblait indépendant de tous ses prédécesseurs. Certains demeuraient muets et leurs membres engourdis. D'autres hurlaient, quand ils se réveillaient, se débattaient en donnant autour d'eux des coups furtifs, et regardaient Père, Mère et Miracle avec des yeux luisants et injectés de sang qui reflétaient la détresse et l'effroi. Aucun ne se rappelait quoi que ce soit, et tous avaient souffert les violences d'un bourreau anonyme.

La nuit tombait déjà sur le marais comme un épais voile sombre et quelques flammes filiformes brillaient dans la maison de bois où les bougies se consumaient lentement. Miracle rejoignit le bureau alors que l'enfant était restée dans la cuisine à dessiner à l'aide d'une craie blanche sur un morceau d'ardoise. Dans la petite pièce se trouvaient toutes les recherches des dernières années.
Miracle tira la chaise pour y prendre place et scruta les murs où étaient accrochés, les uns à côté des autres, les uns sur les autres, des centaines de papiers. Sur sa gauche s'étendait la reproduction de la fresque qu'elle avait un jour dessinée au crayon gris sur diverses feuilles beiges, en s'asseyant dans la tourbière devant le haut mur qui se dressait dans le marécage et en recopiant le dessin immense qui en couvrait les briques. Elle se redressa et s'en approcha, effleurant du bout des doigts les traits et les courbes sombres qui couraient sur le papier et prenaient la forme délicate d'un cerisier en fleurs, duquel s'échappaient au vent quelques pétales et flocons de neige.
« Mira ?
– Qu'y a-t-il, Lucie ?
– On peut jouer ?
– Oui, bien sûr, opina la jeune femme. Que voudrais-tu faire ?
– Cache-cache !
– D'accord. Je compte ?
– Oui ! »

Et la fillette s'était envolée aussi rapidement qu'elle était venue. Miracle se mit à compter chaque seconde jusqu'à ce qu'il fût temps de partir à la recherche de l'enfant. Elle quitta le bureau en avertissant Lucie qu'elle arrivait, puis elle parcourut chaque pièce les unes après les autres. Alors que le parquet émettait des plaintes sous ses pas, un lourd silence régnait dans l'abri, comme s'il était abandonné, que ses habitants avaient soudainement disparu de la surface du monde. C'est alors que, un instant, Miracle se sentit plus seule qu'elle ne l'avait jamais été. La présence de l'enfant, qui remplissait toujours le foyer d'innocence et de beauté, s'était soudainement éteinte. Quand elle passait le halo de la lumière qu'elle portait devant chaque cachette de chaque pièce, pour ne rien découvrir d'autre que le vide et l'immobilité, son cœur s'alarmait, effrayée que l'enfant ait réellement pu disparaître. L'atmosphère pesante du monde autour d'elle l'amenait parfois à croire que quelque mystère pouvait se produire, quelque chose qui irait au-delà des simples perceptions humaines. Les bougies éclairaient la cuisine, mais le reste était rongé par l'obscurité de la nuit. Elle n'avait jamais aimé jouer à ce jeu car, parcourant les couloirs, elle se demandait toujours quelques instants après que la fillette avait disparu, si l'enfant ne sortait pas de son imagination, si l'enfant avait seulement existé. Les jours qui passaient, au sein de la cabane, la plongeaient parfois dans une sorte de démence où elle remettait en cause la réalité même. La brume, les assassins qui envoyaient à la mort la population d'au-delà du mur, les sauvetages dans la froideur et l'obscurité de chaque nuit, la cité déserte après le marécage, le croassement des corbeaux qui guettaient les corps noyés, la couverture cotonneuse et blanche qui couvrait le ciel et dont aucun rayon de soleil ne s'échappait, tout pesait sur ses épaules comme un incommensurable fardeau. Elle ferma les yeux, inspira, puis les rouvrit et chercha l'enfant. Miracle ne pouvait entendre un souffle, ni sentir l'odeur d'une bougie fraîchement éteinte. Alors qu'elle s'apprêtait à descendre au sous-sol, un courant d'air lui caressa les chevilles. Elle fit volte-face et scruta la cuisine, puis elle s'avança et son regard s'arrêta sur la porte d'entrée, qu'elle trouva très légèrement ouverte, le verrou relevé et la chaîne pendante. Elle fit quelques pas et l'ouvrit davantage, dévoilant la noirceur d'une nuit sans étoiles. L'enfant se tenait là, immobile au centre de la passerelle à quelques mètres de la cabane. Un ample faisceau lumineux,

échappé du haut mur, balayait la pénombre face à elle, tandis que, dans sa robe pâle, elle semblait se donner en offrande à ce regard de feu. Miracle s'élança hors de la cabane et courut vers la fillette pour l'attraper et sauter dans l'eau froide derrière la passerelle, là où le faisceau ne pouvait les atteindre. Elles attendirent patiemment, l'une contre l'autre, le cœur battant à tout rompre, que la lumière qui éclairait les herbes hautes du marais s'en aille inspecter d'autres horizons. Miracle déposa l'enfant qui grelottait sur la passerelle et y grimpa à sa suite, avant de rentrer se mettre à l'abri en courant toutes deux, main dans la main ; Miracle venait seulement de gravir les trois marches qui donnaient sur la terrasse de bois, qu'elle aperçut un oiseau au plumage noir gisant sur les planches brisées. Cette vision la retint un moment, puis elle entendit un corps tomber dans les profondeurs du marais. Elle tourna instinctivement la tête vers le haut mur d'où le bruit provenait et elle poussa Lucie à l'intérieur avant de faire marche arrière. Elle courut comme elle le put, ses pieds enlisés dans la vase, repoussant les herbes sur son passage et puis elle trouva le corps, étendu sur la surface de l'eau, le dos face au ciel et le visage enfoui dans les flots. Elle le retourna précipitamment et le tira jusqu'à la tourbière à quelques pas, pour glisser dans sa gorge une bille d'oxygène et presser sans arrêt sa poitrine de la paume de ses mains, jusqu'à ce que la fille gisant à ses genoux donne son premier souffle. Elle suffoqua et releva son buste en une inspiration éraillée, cherchant désespérément la main de Miracle sous la sienne pour s'y agripper.
« Ça va aller, ça va aller… »
La fille, peut-être une dizaine d'années, essaya de se redresser davantage. Au bord des larmes, elle donnait de furtifs regards autour d'elle, et ses yeux rencontrèrent le sinistre marais avec effroi. Miracle se laissa glisser dans l'eau à ses pieds, puis elle souleva la fille qui s'accrochait à elle, et elle avança en de lourdes enjambées jusqu'à la porte ouverte de la cabane. Comme la jeune victime était déjà réveillée, elle la posa avec délicatesse sur le canapé qui se trouvait à leur gauche, lui passa une couverture autour des épaules et revint vers elle quelques instants plus tard avec un bol fumant et une boule de pain de la taille d'un poing qu'elle déposa près d'une bougie sur la table basse. Puis elle s'assit à ses côtés.
« Mange et prends un peu de soupe tant qu'elle est encore chaude », l'encouragea-t-elle.
De leurs vêtements humides s'échappaient quelques gouttes d'eau et une maigre flaque se formait à leurs pieds. La petite étrangère se tourna vers Miracle et la dévisagea.
« Mira. Tu peux m'appeler Mira. Et… la petite fille que tu vois là-bas, qui se cache derrière le mur, c'est Lucie. On habite ici.
– Tu es sa mère?
– Non. Son père et sa mère sont absents, ils reviendront bientôt, pour nous protéger tous.
– Mais… on dirait ta fille.
– Je prends soin d'elle comme si elle était ma propre enfant. Mais je ne suis pas sa mère. Et toi, qui es-tu ? »
La jeune fille détourna son regard soudain devenu vide et elle scruta la vapeur d'eau qui flottait dans l'air au-dessus du bol.
« Tu devrais manger. »
Miracle posa sa main sur le dos de l'enfant, son visage luisant était tourné vers la flamme. Son épaisse chevelure noire, qui effleurait ses épaules, était gorgée d'eau et la couverture s'en imbibait peu à peu. Miracle leva la tête vers Lucie.
« Lucie, peux-tu venir ici un moment, s'il te plaît ? Peux-tu rester avec notre amie ? Je vais chercher des vêtements secs au sous-sol, je reviens dans un instant. »

Alors qu'elle se levait et regagnait l'escalier, Lucie approcha timidement de quelques pas, les mains derrière le dos, et, à mi-chemin, elle se retourna vers la jeune femme qui lui fit alors un signe de tête pour l'encourager à avancer davantage. Lucie s'agenouilla finalement sur le tapis en face de l'étrangère, de l'autre côté de la table basse. Miracle descendit au sous-sol lorsque les deux enfants plongèrent leur regard dans les yeux l'une de l'autre.
Quand elle remonta, elle les retrouva dans la même position, à se dévisager toujours en silence. Elle posa les vêtements sur un coussin.
« Tu peux te changer ici, jeune fille, Lucie et moi allons te laisser. »
La fille acquiesça en la remerciant et Lucie se remit aussitôt sur pieds, avant de s'approcher de Miracle.

« Je veux te montrer quelque chose…
– Que veux-tu me montrer ?
– Tu verras, viens, c'est dans ma chambre », reprit-elle dans un souffle en attrapant la jupe humide de Miracle.
Elle l'emmena jusqu'au pied de son lit, où elle lâcha la jupe pour s'abaisser et tirer une boîte qui était cachée sous le sommier. Lucie dévoila le corbeau dans le nid provisoire qu'elle lui avait confectionné.
« Qu'est-ce que c'est que ça, Lucie ! s'exclama Miracle en fixant le volatile dont les plumes, resserrées contre sa gorge, se soulevaient légèrement au rythme d'un cœur malade.
– C'est mon oiseau, expliqua-t-elle en ramenant la boîte contre elle pour le bercer. Je l'ai trouvé sur la terrasse, il était malade. Et j'ai fait cette maison pour lui !
– Ce n'est pas la place d'un corbeau, ici. Il doit être dehors.
– Mais il est malade ! Il a besoin de moi ! C'est l'oiseau avec qui j'ai volé quand j'ai fermé les yeux ! Tu m'as dit qu'il allait être déposé sur la terrasse et je l'ai trouvé sur la terrasse, c'est lui ! »
Miracle la dévisagea. L'attitude protectrice de la petite fille envers l'oiseau la fit changer d'avis.
« D'accord, soigne l'oiseau. Mais quand il pourra voler de nouveau, tu devras le laisser partir.
– Hm. »
Puis elle posa la boîte sur le sol et s'assit en tailleur face à elle, se penchant en avant, regardant et parlant à l'oiseau. Sa voix n'était qu'un doux chuchotement, plein d'espoir et de gaieté. Elle lui parla de courage, et comment il allait bientôt pouvoir planer de nouveau au-dessus de la tourbière, dans l'infinité du ciel.
La jeune femme retourna auprès de l'étrangère. Celle-ci se tenait debout dans sa chemise de nuit claire et elle levait des yeux écarquillés et humides vers Miracle. Un souffle s'échappait de ses lèvres.
« Je m'appelle Anissa. Je m'appelle Anissa. »
Miracle s'en approcha et l'enlaça chaleureusement. Et, pour un instant, dans cette pièce dont les rideaux avaient été fermés dès le coucher du soleil, tenant la fille dans le nid de ses bras, la jeune femme eut la sensation que toutes les atrocités du monde ne pouvaient plus les atteindre, qu'elles étaient protégées de l'extérieur si rude. Elle déposa un baiser sur le front de la jeune fille et soutint son regard.
« Bienvenue dans les restes d'Asphodèles, Anissa. »

À suivre...

Algae Symbiotica *

* Algae symbiotica — Olga Potot

Sensation de l'eau sur ma peau. Le vide en moi. Je laissai le silence infini de l'océan m'envahir, étouffant les bruits lointains de la ville. Mes pensées se taisaient une à une. Lorsque je n'eus plus assez d'air, je poussai sur mes bras, sentant le poids de l'eau sur mes muscles et remontai à la surface. Un grand bol d'air, ou du moins ce qu'il en restait. Les usines derrière les falaises crachaient leur fumée. Et je devinais presque, descendant le cours d'eau qui sillonne la vallée pour se jeter dans la mer, les traînées de césium, uranium ou autres trucs-en-ium venus depuis longtemps s'ajouter aux nitrates.
Pas une âme à la ronde. Bien. Il ne s'agissait pas de rester barboter ici trop longtemps. Fallait être complètement fêlée, fauchée et ne pas tenir sa vie en haute estime pour venir patauger dans le coin. Ça tombait bien, je remplissais tous les critères. Mais je devais bien payer le loyer et l'Air™. Et puis, j'aimais la mer. À contrecœur, je regagnai la rive. Je m'empressai de sortir de ma combi, essorai mes cheveux incrustés d'algues minuscules qui pullulaient dans la baie, enfilai mon jean par-dessus ma culotte mouillée, ma veste sur mon débardeur tout aussi humide et récupérai mon respirateur, un hack de Mia pour les plongeurs solitaires qui ne tenaient pas trop à se faire repérer en achetant du matériel balisé.
Une violente nausée me surprit ; j'eus à peine le temps de me trouver un appui et crachai un grand jet verdâtre qui, par miracle, n'atterrit pas sur mes pieds. Purée, c'est pas vrai, ça recommence. Je croyais que les pilules de Mia suffiraient à calmer ces hauts-le-cœur qui me prenaient de plus en plus souvent. Je repris quelques forces, Frac dirait sûrement que j'avais dû puiser ses restants d'énergie au grand pin calciné qui me servait d'appui. Je gravis la pente sinueuse qui me séparait de la route, récupérai ma moto dans les bosquets et pris la direction de la ville.

Je poussai enfin la porte du Margul, le seul rade de cette fichue ville dans lequel une fille comme moi, les cheveux et les vêtements mouillés et puant l'algue à cinq heures du matin, ne risquait pas d'attirer les regards. J'avais trouvé ce bar un soir morose, il y a cinq ans. Je m'étais mis une sacrée mine, j'avais cassé quelques verres et la gueule d'un connard qui faisait chier les serveuses. Ça avait fait sourire la taulière, et j'avais été, à partir de ce jour, acceptée dans la meute.
« 'lut Roy, me lança Raphaëlle, la serveuse la plus hyperactive de la stratosphère et accessoirement mon amante occasionnelle, comme d'habitude ? »
Sur quoi, elle disparut dans les cuisines.
J'échangeai un regard entendu avec la patronne, qui se servait de son balai plus comme d'une canne qui l'empêchait de s'écrouler de fatigue que comme d'un artefact servant à nettoyer le sol et m'installai au fond du bar. Raphaëlle n'eut pas le temps de m'apporter ma bière que j'étais déjà aux chiottes, libérant ce qui n'avait décidément pas l'intention de rester dans mes entrailles. J'agrippai l'évier situé non loin de la cuvette et m'auscultai dans le miroir sale. Des yeux d'un vert profond me regardaient, qui semblaient vaguement être les miens. Sauf que je n'avais jamais eu les yeux verts.

« Okay gurlzzz, dis-je en revenant dans la salle, pas de bière pour moi ce soir, j'ai besoin d'un truc plus solide. Un double sky Raph' steupl' ! »

La tête de ma geek préférée apparut à ce moment-là dans l'encadrement de la porte d'entrée, à mon plus grand soulagement. Mia était venue me chercher au Margul une nuit où je faisais trop de grabuge, et elle avait trouvé le lieu parfait pour y tenir des discussions discrètes. Pas assez hype pour qu'il y ait du beau monde et pas assez pourri pour éveiller les soupçons et susciter la surveillance. Elle avait scanné les environs à la recherche de mouchards et il s'est avéré qu'elle avait raison : le Consortium ne semblait pas s'intéresser à cet établissement. Après tout, il ne pouvait pas avoir des yeux partout. Depuis, c'était notre QG.
Mia se fraya un chemin entre les tables, congratula d'un haussement de sourcils le whisky que Raphaëlle venait de poser devant moi et commanda un café.

« J'ai les résultats de tes analyses…
– Bah vas-y, accouche ! J'arrête pas de gerber depuis des semaines, j'ai une sensation chelou dans tout mon corps et là mes yeux virent au vert, je me doute que t'es pas là pour m'annoncer que j'ai une santé d'enfer.
– C'est… surprenant.
– Mais encore ?! » Cette inhabituelle lenteur de mon amie commençait à sérieusement me taper sur les nerfs. Elle se lança subitement dans un discours incompréhensible, plein de termes biologiques et statistiques qui ne me disaient rien qui vaille.
« Oh là, tout doux ! Rembobine et refais moi ça en humain, s'il te plaît.
– Et bien, il y a des trucs dans tes cellules qui ne devraient pas y être… Des chloroplastes. Je sais pas comment tu t'es démerdée mais t'es entrée en symbiose avec une algue ! »
Je ne prenais pas la mesure de ce que mon amie m'expliquait. Je m'étais attendue à pire. Un cancer ou le bon vieux staphylocoque golden-platinum multi-résistant commun sous nos latitudes. Je pensais être là pour m'entendre dire qu'il me restait un mois à vivre. Être une algue, pourquoi pas, ça ne me posait pas trop de problème. Je n'avais, de toute façon, pas tellement d'affection pour le genre humain et ne me sentais pas d'accointance particulière avec l'espèce.
Un bruit sourd nous fit nous retourner vers la porte. C'était Frac, le troisième et dernier membre de ce qu'on se plaisait à appeler notre famille décomposée, qui avait parfois du mal à jauger des distances et qui avait envoyé valdinguer la porte dans le mur. Il installa bientôt son grand corps dégingandé à notre table.

« Je suis venu aussi vite que j'ai pu, mais on avait une réunion – il s'arrêta et baissa d'un ton – du Comité… Mia m'a expliqué.
– Oui. Eh bien, elle ferait mieux de m'expliquer plus précisément à moi aussi parce que là, j'avoue que ça ne fait aucun sens. Je ne peux pas vraiment être en train de devenir une plante, si ?!
– Une algue plus précisément. Ça doit être dû à tes sessions prolongées dans la baie où flottent des tas de micro-algues modifiées. C'est complètement hallucinant ! Il faut que j'aille voir ça de plus près et faire quelques prélèvements. T'imagines, tu es comme une nouvelle espèce que j'aurais découverte ! Comment on pourrait t'appeler…
– On se calme, la naturaliste en herbe ! »
Frac, pour qui tout potentiellement était une affaire politique, ajouta :
« Mais c'est génial, Roy ! Si tu commences à faire de la photosynthèse, tu n'auras peut-être plus besoin d'aller à cette foutue cure d'oxygène hebdomadaire qu'on nous impose ! $0_2$4Life ne pourra plus te faire raquer pour l'air pur !
– Oui, bon, après il va falloir que je fasse d'autres tests sur toi, Roy, et que tu viennes me voir au lab, parce que c'est du jamais vu et on ne sait pas du tout ce que ça peut donner. Et puis, y'a toujours un risque que l'algue prenne le dessus sur ton système et te… phagocyte, en quelque sorte. Il faudra aussi que tu fasses profil bas pendant quelques temps, car tu peux être sûre qu'à la seconde où le Consortium découvrira ta… condition, ils vont venir te cueillir. Et si leurs tests sont plus précis que les miens, je ne suis pas sûre que tu apprécies le passage par leurs unités de recherche, ni même que tu en sortes.
– Donc résumons. Une algue a trouvé le moyen d'entrer dans mes cellules. Frac trouve ça trop cool mais surtout ça risque de m'achever et si jamais ça ne me tue pas, j'ai de grandes chances de passer le reste de mes jours enfermée dans un labo de la BioTekCo, c'est bien ça ?! »
Le sourire mi-inquiet, mi-compatissant de mes amis finit de m'énerver

complètement. Je les laissai dans le bar à disserter sur les conséquences de ma « condition » et sortis fumer.

Le poison s'engouffrait lentement dans mes poumons et je me marrais toute seule : je devais être la seule personne au monde pour qui la clope pouvait devenir un bon complément alimentaire. Et merde, si ça se trouve, c'est pas respectueux pour « mon » algue de fumer ses semblables séchés ?! J'écrasai ma cigarette. Je ne pouvais même plus fumer tranquille ! Mia avait beau m'assurer qu'on était déjà en symbiose avec pleins d'autres trucs pour survivre, les bactéries intestinales et tout, ça me faisait quand même bizarre. Comme l'impression de m'être fait squatter mon corps. Ça commençait à me gratter de partout. Stop. Des conneries tout ça. Mia devait s'être trompée. J'attrapai ma bécane, démarrai en trombe et m'enfonçai dans la brume matinale.

Je me réveillai d'un sommeil lourd et agité, en sueur. Des traces vertes s'étalaient sur mes draps, des cadavres de bières traînaient çà et là et mon cendrier débordait. Raphaëlle, qui m'avait rejointe dans la nuit, m'avait laissé, sur la table de chevet, un petit mot et un jus d'orange synthétique dont les particules s'étaient déposées au fond du verre. Je souris à cette attention qui lui ressemblait. Ça ne voulait rien dire de plus que « passe une bonne journée ». C'était simple avec elle et c'est ça qui me plaisait. Pas d'attachement. Pas de foutus sentiments. Pas cette foutue douleur au ventre quand, par mégarde, tu t'es laissée avoir et que l'autre disparaît sans laisser de trace, comme plein de gens dans cette ville infernale. Juste la moiteur d'un autre corps contre le sien. Du sexe. Beaucoup de sexe, violent et bon. Raphaëlle s'était émerveillée pendant nos jeux nocturnes de la nouvelle couleur vert acide de mes divers fluides corporels. Je ne le voyais pas du même œil. Surtout vu l'état des draps. Irrécupérables. Ce n'était pas la seule chose qui avait changé. J'avais eu l'impression de sentir son corps avec chaque fibre du mien, de rentrer réellement en connexion avec elle. Comme si mes doigts et chaque parcelle de mon corps étaient prolongés par des milliers de filaments invisibles qui venaient caresser sa peau et s'électriser à son contact.



Trêve de délires mystiques, je m'étirai et osai jeter un œil au réveil. 15h38. Et merde. Je sniffai un vieux t-shirt qui traînait là, décidai qu'il ferait l'affaire, enfilai une culotte propre rescapée, toisai le jus et partis me faire un café. Je m'installai à la table de la cuisine pour le boire, en face de la plante que Frac m'avait offerte à mon précédent anniversaire et qui avait miraculeusement réussi à survivre malgré mes arrosages aléatoires. Un Anthurium qu'il avait dit. On les appelait aussi langues de feu. Selon lui, ses fleurs ressemblaient à des vulves avec un clito géant, mais elle n'avait pas encore eu la chance de s'épanouir dans mon appartement. Le règne végétal était définitivement celui que j'affectionnais le plus, ou que je détestais le moins, ça dépendait des jours. J'avais depuis longtemps rayé les humains de la liste des êtres fréquentables, à de rares exceptions près, les animaux ne m'inspiraient pas grande sympathie, sauf peut-être les insectes et quelques volatiles, mais les plantes quant à elles, étaient mes amies. En revanche, je les préférais libres et me sentais assez décontenancée lorsqu'il s'agissait de s'en occuper à domicile.

« Alors ma cocotte, askip, on est de la même espèce, toi et moi ?! »

Allons bon, voilà que je parlais aux plantes maintenant. Je sortis rageusement de la cuisine pour aller pisser.

Dans le miroir de la salle de bain, toujours ces mêmes yeux verts. Les pigments s'étaient étendus au-delà de l'iris. Fluides verts. Yeux verts. Symbiose. Algue. Ça n'avait aucun sens. Mon com vibrait dans la chambre. Mes amis n'avaient cessé de m'appeler depuis trois jours, heureusement que je n'en avais que deux ! Vous êtes bien sur le com de Roy. Je vais bien. Je suis busy à me transformer en plante, veuillez laisser un message que je n'écouterai jamais. Je ne vous rappellerai pas. Bye. Ça ne sera plus long avant que l'un d'entre eux vienne camper devant ma porte.
Dans la chambre, je découvris la tête hirsute de Frac sur mon com. Il ne lâcherait jamais l'affaire. Et puis j'en avais marre de me terrer. Je décrochai.

« Il faut qu'on se voit, Roy. Il faut que tu voies Mia pour qu'elle t'examine plus avant et il faut qu'on élabore une stratégie pour quand ils viendront. Et ils le feront. Tôt ou tard, ça va se savoir et ça sera une véritable chasse à l'homme. Hm. À la femme. À la femme-plante. À l'humaine-plante. Bref. Il nous faut un plan.
« Plan A : je prends ma moto et je me casse aussi loin que possible. Plan B : je m'enfonce au fond de la mer et reste tapie là tant qu'il le faudra, quitte à devenir une algue de façon permanente.
– Roy, penses-tu vraiment que le cynisme soit la seule et unique réponse à tes problèmes ?
– Nah, y'a l'alcool aussi.
– Tu voudrais vraiment pas que j'en parle au Comité, pour…
– C'est hors de question, je suis très bien toute seule. Je respecte votre lutte à toi et Mia, mais moi je ne vais pas aller me fader des réunions interminables et risquer encore plus ma peau juste parce que ça vous ferait kiffer d'avoir une mascotte chlorophyllienne.
– Il n'a jamais été question de ça, Roy. Mais oui, si tu vas sur ce terrain-là, je trouve ça très beau ce que tu vis. Pour une fois qu'il sort quelque chose de bon de toute cette merde qu'ils ont déversée dans les océans et ailleurs ! Ne plus dépendre d'$O_2$4Life pour commencer. Et peut-être même qu'à terme, s'il y avait plus de gens comme toi, on pourrait régénérer l'atmosphère ?! C'est un cadeau de la Terre, Roy, ça donne de l'espoir !
– Arrête ton char, Gaïa-lover. Je suis pas votre messie ou l'incarnation du concept dernier cri postwhatever que vous avez inventé. Je suis juste malade. Contaminée par une saleté. J'ai envie d'avaler du désherbant, merde ! Et tu sais très bien qu'ils trouveraient toujours un moyen pour nous faire raquer et nous tenir en laisse. Ils rendraient le CO_2 payant aussi et tu verrais fleurir en moins de deux des CO_2Tek© et des « Dioxydez-vous ».
– Moi aussi, je t'aime, Roy, je suis là pour toi, quoi que tu décides. »

Cette conversation m'avait contrariée même si je savais pertinemment que Frac voulait juste que je me sente mieux. En plus, il faisait gris. Et si je ne gerbais plus, je me sentais de plus en plus faible. Impossible d'avaler quoi que ce soit, même les véritables légumes du jardin secret que Frac cultivait quelque part au fond des bois. Et puis, j'en avais marre de passer mon temps

aux chiottes à pisser vert. Vu les litres d'eau que j'ingurgitais, c'était pas étonnant. J'avais jamais été aussi hydratée et sobre de ma vie ! Autant appeler Mia pour voir si elle avait trouvé de quoi me débarrasser de ce parasite.

J'étais de nouveau face à la mer. Je me tenais, en haut de la falaise, droite dans les rayons du soleil qui avait finalement décidé de percer. Mia avait raison, je me sentais mieux. Un rapport avec la photosynthèse qu'elle avait dit. Comme quoi, ma came, maintenant, c'était l'eau et la lumière, le CO_2 aussi, et plus trop la bouffe. Cette sorcière voulait même que j'achète des lampes UV à installer dans mon appartement. Un demi-sourire fendit mon visage à la pensée de cette proposition saugrenue. Il disparut bien vite. Mia n'avait pas trouvé le moyen de me guérir. Selon elle, ce n'était même pas une maladie ! Ses mots exacts avaient été, je crois, « relation symbiotique ». Il n'y avait plus de risque que l'algue prenne le dessus. Mais aucune chance de s'en libérer non plus. Mia voulait que je teste des trucs. « Fais-toi confiance. C'est toujours ton corps, il est juste beaucoup plus cool maintenant qu'avant. » Facile à dire !
Après une longue nage, j'atteignis enfin le lieu où je voulais plonger. Je mis mon respirateur et me laissai couler dans cette masse trouble. De grandes algues brunes, vertes et ocres me chatouillaient les côtes pendant ma descente. Je dansais avec elles, avec les canettes, les bouteilles, les méduses, les morceaux de plastique et les rares poissons qui nageaient encore çà et là, cherchant sans doute un endroit pour mourir. Je me délectais de ce ballet infernal. Entre dégoût et fascination. Je me laissais bercer par les remous de l'eau. J'étais ici à ma place. On était pareil, l'océan et moi. Sales, infectés, pollués, irradiés et pourtant vivants. À mon poignet, le cadran lumineux de mon respirateur indiquait que la réserve d'oxygène avait à peine diminué. Lentement, je passai mes mains derrière ma tête et défis les crans de sécurité qui retenaient l'appareil. Je le regardai couler et aller rejoindre les diverses épaves qui se superposaient en ne laissant voir le fond qu'en de rares endroits. Le temps s'étendait tandis que je me fondais dans cette masse hybride et multiple. Quand mes yeux rencontrèrent à nouveau le cadran, plus d'une heure avait passé. L'air commençait à me manquer et, à contrecœur, j'amorçai la remontée.
Le soleil était déjà bas derrière la falaise quand j'atteignis les rochers. Je m'étais petit à petit convaincue que Mia s'était trompée et avais décidé que rien de cette histoire de symbiose n'avait de réalité. Pourtant, je pouvais sentir que quelque chose avait changé. Et maintenant, ça. Damned, je respirais sous l'eau ! Je revoyais les scans dont Mia avait inondé mes coms, ces petites tâches vertes qui étaient indéniablement là, dans mes cellules, entremêlées avec chaque fibre de mon corps. Peut-être que Frac n'avait pas tort après tout. C'était beau. Je me sentais bien. En paix. Enfin. Je me sentais entière, je me sentais vivante. Je me sentais moi. Une étrange sensation de plénitude. Je sortis de l'eau, troublée par ces émotions nouvelles.
Je luttai pour enlever ma combinaison et rassemblai mes affaires. Un léger bruissement derrière les buissons d'épineux me fit relever la tête. J'entamai l'ascension et crus apercevoir une ombre au-devant de moi. J'accélérai le pas, sur mes gardes. Soudain, une masse s'abattit sur moi, me plaquant au sol. Je me débattis avec toute la fureur dont j'étais capable, griffant mon adversaire au visage. La sensation de la chair sanguinolente sous mes ongles exalta ma rage. Je frappais, mordais et griffais encore. Je réussis à saisir mon assaillant à la gorge. Mes mains semblaient des lianes, entraînant leur proie dans une étreinte sans issue. Je relâchai, surprise de ma propre force et de ce qu'elle pouvait causer. Mon adversaire profita de ce moment d'inattention pour se relever et prendre la fuite. Je le vis disparaître derrière les rochers. Je restai un long moment au sol, incapable de bouger. Allez, purée, lève-toi, tu peux pas rester ici ! Je claudiquai jusqu'à ma moto, me hissai péniblement dessus, réussis à démarrer et filai chez moi. Cette fois, plus de doute, la traque avait commencé. Et il me fallait choisir. Chasser ou être chassée, fuir encore ou m'arrêter, me retourner et attaquer.

J'ouvris la porte, ou plutôt la fracassai contre le mur pour la refermer aussitôt et m'écrouler contre elle. Mes plaies s'étaient déjà refermées. Je cicatrisais beaucoup plus vite qu'avant et mon sang vert finissait de sécher le long de

mon mollet et de mes bras. C'était quoi, ce binz ? Réfléchir. Vite. Je me ruai dans la chambre, attrapai un grand sac noir en haut du placard, y fourrai quelques fringues, pris les 4 photos que je gardais dans le tiroir de ma table de chevet, ne passai même pas par la salle de bain et, après avoir déplacé la table à manger qui trônait au milieu de la cuisine, entrepris d'arracher le lino. Caché en dessous, un coffre installé par Mia. Deux disques durs, un ordinateur et quelques liasses de billets. Je me relevai, hésitai un quart de seconde, attrapai la plante et la fourrai dans le sac avec le reste. Mon com vibra à ce moment-là. C'était Mia.
« Ils sont en bas de chez toi, grouille ! Rendez-vous au QG. »

Et merde, je ne pourrai pas récupérer ma moto, les salauds. J'ouvris la porte et jetai un œil dans la cage d'escalier. Rien. Mais j'entendais du bruit au rez-de-chaussée. Je me faufilai vers le dernier étage, ouvris la trappe et montai sur le toit. Une enfance passée à faire le mur et à arpenter ce terrain aérien allait enfin se révéler utile !

J'arrivai essoufflée au Margul. Une tuile s'était détachée d'un toit pendant mon escapade et j'avais fait un joli vol plané sur un balcon. Frac était déjà là, le visage tuméfié. Il se tenait le bras gauche et plissait les yeux à chaque mouvement.
« Qu'est-ce qui s'est passé bordel ?!
– Je revenais d'une réunion et je sentais que j'étais suivi. Pas loin de chez moi, j'ai compris que l'appart était compromis. J'ai fait demi-tour et là un type m'est tombé dessus. On s'est battus et c'était franchement tendu pour ma gueule, mais, coup de bol, y'avait une brique qui traînait là et j'ai pu l'assommer et me tirer vite fait.
– Et Mia ? Sans son appel, j'étais cuite.
– Elle va arriver. »

Nous avons pris un verre, terrés dans le fond du Margul, masquant notre inquiétude sous une décontraction de façade. Raphaëlle sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas et elle nous laissa tranquilles. Mieux, elle tint les fêtards du vendredi soir loin de nous. Sur l'hologramme géant au-dessus du billard, une pub vantait les mérites des dernières mises au point de cures d'O_2 : « En seulement une heure, retrouvez votre vigueur d'antan ! $O_2$4Life, respirez, vivez ! » Je sentais Frac prêt à imploser. D'autres pubs s'enchaînèrent, pour de la bouffe synthétique ou diverses organisations gouvernementales qui, bien sûr, promettaient de changer notre vie. Et nous jetions de temps à autre, mine de rien, un œil vers la porte. Mia n'arrivait pas. Les pubs laissèrent place à un docu animalier sur une espèce de rapace. Face à mon étonnement, Frac me dit que les oiseaux étaient faux, incrustés dans le ciel en post-production.
« Leurs trajectoires sont toutes les mêmes. J'ai un copain qui travaille là-dessus. »
Puis, plus un mot. Inutile de nous parler. Il n'y avait même plus de place pour mon cynisme et mes vannes à deux balles. La nuit tirait vers sa fin, maintenant Raph poussait les derniers clients dehors.
Je n'allais pas me laisser enfermer, ni ici, ni par la peur. Je tirai Frac par l'épaule.
« Viens, on y va.
Regard indécis de sa part.
– On va où ?
– À ton putain de comité. Tu y vas, et je viens avec toi. Barrons-nous avant qu'ils nous retrouvent ici. »

Nous quittions le bar et tandis que nous nous enfoncions dans la nuit avec la voiture pourrie de Frac et que nous longions l'océan pour sortir de la ville, je lui demandai de s'arrêter un instant.
« Tu es sûre que c'est une bonne idée ?
– J'en ai besoin. »

C'était dangereux et complètement déraisonnable mais je ne pouvais résister à l'appel de cette immensité sombre. Je descendis de la voiture, regardai autour de moi, personne en vue. J'empruntai le sentier escarpé qui menait à la mer et m'enfonçai tout habillée dans l'eau noire.

L'inquiétude pour Mia me rongeait les entrailles, et la colère était également là, latente. Mais ces sentiments laissaient peu à peu place à quelque chose de plus profond encore. Une sorte d'assurance calme et déterminée avant la bataille. Je ne savais pas quelle en serait l'issue. Je ne savais même pas si je réussirais à retrouver mon amie et dans quel état. Qu'est-ce qu'on faisait à une employée du gouvernement qui utilisait clandestinement ses propres technologies pour œuvrer à sa destruction ? Je préférais ne pas y penser. Mais j'étais sûre maintenant de ce qu'il me restait à faire. Et je ne pourrais le faire seule. J'avais fini de fuir. De fuir mes semblables – toutes espèces confondues, de fuir la réalité de la destruction d'un monde et de me fuir moi-même. Je n'avais plus peur. Je ne me sentais plus seule. J'étais forte, j'étais belle, j'étais puissante. Et qui sait, cette algue qui vivait en moi, qui était moi, cette preuve vivante que du chaos pouvait sortir la beauté, qui sait quelles promesses de régénérations elle pourrait offrir à un monde dévasté ? J'incarnais comme tant d'autres ce que le Consortium s'attelait minutieusement à détruire. J'étais, nous étions, l'espoir au bord du gouffre. Je plongeai dans les vagues qui m'accueillirent comme une des leurs ne faisant qu'un avec l'océan, avec le monde, avec l'univers et l'immensité des choses.

Expérience sylvestre *

* Expérience sylvestre — Egoï Ortego Sampedro

Ce jour allait marquer les esprits pendant un certain temps ; le jour où le chef de police Garrett perdit la boule, diraient certains, et s'en prit à son protégé. Il y a ceux qui savent, et ceux qui l'ont pris pour un fou ; tous s'en rappellent comme hier.
C'était un vendredi, vers midi.
« Jim ! Sors-moi cette pouffiasse de l'enclos. J'en ai marre ! On va pas y passer la journée ! »
Jim se dirigea vers la fille accrochée au premier arbre. Ils étaient une vingtaine et avaient commencé à huer et crier. La fille, qui dirigeait le groupe d'activistes, entama un chant de lutte voyant Jim s'approcher.
« Viens ! » La fille était encordée au pommier. Elle lui cracha au visage. Il prit son couteau de chasse et tailla les cordes ; la lame passa à quelques centimètres du visage. Comme il essayait de la tirer, elle commença à crier et se débattre. Il n'eut d'autre idée que de la saisir par les cheveux.
« Tu vas voir maintenant ! » La fille hurla et lâcha l'arbre pour agripper les mains qui tiraient sa tête en arrière.

Garrett semblait satisfait du résultat ; Jim traînait la fille loin des arbres et les autres guignols semblaient avoir peur… *C'est bien.*
Sans crier gare, une intense envie de vomir, puis il prit une barre de fer dans le coffre de la voiture de Jim ; il en avait toujours une au cas où…
Il s'avança vers Jim qui empoignait encore les cheveux de la fille. Garrett avait été nommé meilleur batteur trois ans de suite à l'école d'officiers…
Un coup accompagné d'un bruit sec et Jim était par terre.
« Merde, Garrett ! Qu'est-ce que t'as foutu ?!
– Ah, ça fait du bien… Merde ! Tom !
– Mais t'es devenu fou ou quoi ?! Il ne ressemble plus à rien ! Qu'est-ce qu'on va dire à sa mère ?
– Je suis foutu ! J'ai un putain d'arbre dans ma tête ! Je peux pas le sortir. Merde, fais quelque chose, Tom. Je sais plus ce que je fais ! »
Les yeux exorbités, il prit Jim par les jambes, le traîna jusqu'à la voiture et le mit dans le coffre. Il démarra dans un nuage de poussière et disparut vers le canyon à toute allure.

Le dialogue avec la nature a été chez l'homme primitif une partie essentielle de ses coutumes. La connaissance du comportement du gibier faisait partie de l'apprentissage de tout jeune chasseur ; les cycles naturels et la lecture des signes favorables pour commencer le semis étaient enseignés à tout jeune garçon de champ. Évidemment, certains assimilaient les subtilités de ces connaissances avec plus de finesse et de précision que les autres, comme s'il y avait quelque chose en eux qui captait ces flux indicibles entre tous les êtres. On en faisait des faiseurs de pluie, des chamans ou des gens de connaissance.
Par l'expérience directe de leurs corps avec les plantes et les animaux, ces chamans pouvaient atteindre une certaine sophistication dans leurs pratiques et développer des outils de communication avec la nature. Ces outils étaient des ensembles de boissons, fumées et incantations. Ils s'en servaient en priorité pour accomplir les tâches que leur communauté leur confiait.
Certains disent que c'est la richesse des sols qui a fait les grandes nations ; on pourrait dire de même que c'est la diversité botanique qui a fait les grands chamans. Le hasard des mutations ayant doté les tribus d'Amérique d'un certain nombre de plantes exceptionnelles, leurs forêts avaient fait de leurs hommes de connaissance des pionniers dans l'exploration de l'esprit humain de la nature.
Les temps préhistoriques étaient loin maintenant et la connaissance botanique était moins l'objet de bien-être pour la société que de commerces en tous genres.

Deux jours avant, mercredi, 15h.
Dans les salles de stockage de la BioTechs, Michel s'activait. Il lui fallait prendre le Xmr2 et 3 litres de tetrachlorine sodique ; la solution de molybdène et quelques raccords, du téflon aussi, il avait vu quelques connexions fuir. Il descendait à la salle des racines…
« Pourquoi des raccords ? » C'était le directeur.
« Trois racines principales, deux secondaires à recâbler, Monsieur, il faudrait trouver un nouvel inhibiteur d'écorce, les raccords d'alimentation se détachent les uns après les autres et…
– Mais quelle bande d'incapables ! Je vous avais dit que je recevais des clients aujourd'hui, ils arrivent dans 15 minutes !… C'est pas possible !… Bon, ok, tant pis ! Vire les connexions défaillantes et nettoie par terre…
– Oui, Monsieur…
– Pardon, Michel… Je me suis emporté…
– Ce n'est rien…
– C'est qu'on reçoit les Japonais cette semaine. Le marché est énorme… »
Michel prit ses affaires pour aller en bas.
« Merci. Pourriez-vous faire en sorte que le sol soit sec d'ici la visite ? »
Il acquiesça.
« Merci ! C'est du bon boulot, Michel, merci ! »
Dans cette ambiance de réception, entre angoisse, enthousiasme et empressement, le directeur se disait qu'il était normal de s'écarter des principes du management agile positiviste ; ceci n'était certainement pas entré dans l'analyse de Michel qui trouvait que son directeur était simplement colérique, antipathique et certainement un peu trop attaché à la tryptamine. Cette substance, qui, contrairement à la cocaïne, était disponible dans le labo, pouvait produire de légers aléas synaptiques. Le fils de Michel aussi

en prenait un peu. *C'est normal de nos jours... et puis il la fabrique lui-même ! Mais quel prodige !... Ma che bravo il mio figlio !* Il allait bien se débrouiller dans la vie, son petit Marco…

Non loin de là, au même instant, une rencontre…

« Iram…
– Quoi ?…
– Tu vois la lumière, là-haut ?
– Je vois rien du tout.
– Sérieux, tu vois pas ? C'est de la fumée, une fumée bleue… Il y a comme une poussière qui brille dedans…
– C'est toi qui es dans la fumée, Marco, il y a rien du tout… Pfff…
– Ohhh… C'est dingue ce truc… Et la dose était minus en plus…
– Attends… La fumée devient épaisse et claire, transparente comme du verre, un diamant bleu…
– Te voilà poète maintenant…
– Il est énorme… je crois que je peux rentrer dedans… j'y suis… je flotte dans le verre… Il y a des petits cristaux… dorés… comme des disques, ou des fleurs… ils se… non, c'est moi… ils se rapprochent…
– T'inquiète pas, tu vas pas tomber du lit, tout va bien…
– Je tombe dedans !
– Tu dis quoi ? »
Chute rapide, descente dans le vide, le cristal doré m'effleure à toute allure... Mes membres ? Immobiles. Ils m'appartiennent plus.

Pas de vent, pas de bruit, seulement la chute dans le vide comme si j'avais une boule de canon dans le ventre. Une masse noire au fond. Une tête d'aigle sombre, sans reflet. Je suis un point devant un colosse de cendres. Le bec fait comme aspirer tout autour. Une angoisse.
Le silence se rompt par un sifflement qui résonne… Un colibri…
« Que fais-tu là ? La voix grave de l'animal dissone avec sa taille.
– Je sais pas !
– Comment es-tu venu ?

– Tu me fais mal ! Je n'ai rien fait ! Oui… Synthèse de phenethylamines …
– Mescalito ? Qui te l'a donné ?
– Et peut-être des restes de DMT…
– Hum, oui, ça doit être lui.
– Qui ça ?
– Je suis venu chercher quelqu'un… Un drogué… Hum… Pourquoi pas… Je viendrai te prendre.
– Maintenant, viens, sortons de là, sinon tu vas finir en purée, imbécile ! »

Au réveil de Marco, Iram n'était plus là. Il était dans un hôpital. Deux policiers et une jeune personne avec les yeux exorbités, suant comme une éponge comprimée.
« Oui, c'est lui qui m'a vendu la triptamine bricolée ! » Quel mal de tête !
Marco avait envie de plonger dans un cachet de cette bonne vieille aspirine et ne plus voir la gueule de ce junkie.

Mercredi soir.
Deux êtres que la volonté du capital avait unis ; l'un dirigeait, l'autre subissait. Dans le noir des salles de la BioTechs, leurs pensées se suivaient, se mêlant. Le directeur et l'arbre. L'un préparait un discours, l'autre… l'autre rêvait…
Quel bonheur. La nature enfin à l'écoute des besoins de l'homme, le dialogue est établi ; elle comprend parfaitement. Quelle frustration, quelle angoisse devaient être celles des hommes archaïques soumis aux humeurs de la nature. Sans cesse confrontés à la mort et à l'horreur de voir la nature aspirée par l'hiver.
L'impermanence des fleurs est maîtrisée et les arbres nous réjouissent cinq fois par an ; bientôt dans les parcs publics !
Écoute. Voix des arbres. Angoisse. Le cri sous les chaînes. Cri du souvenir de liberté. Cri de haine. Esclave de son propre corps. Son corps ; décidé par d'autres. Contrôlé. Choisi. Décidé par toi.
Les bras pour respirer. Nourrir. Partir. Les pieds pour boire et sentir. Tenir. Se reposer, il ne pouvait plus.
L'hiver, le calme du froid dans les veines. Le sommeil de sa force pour revivre. Réparer les plaies. Pas le temps ; plus vite ; sans repos. L'empêchant

de dormir, ses bras donnaient ; encore ; obéissant à d'autres ; aux hommes. Ses racines ne suivaient plus. Elles sentaient toujours ; au loin le souffle d'autres frères ; d'autres souffles aussi ; d'autres rythmes et chants. S'il pouvait seulement…. La fatigue ; son âme en lambeaux.

M. Li était satisfait ; les commandes de cocktails zoedentriques explosaient. Les producteurs de cerises en payaient des fortunes. Pouvoir se payer des cerises, au moment de la floraison en avril, était le signe d'une vie réussie. Ses clients les plus fortunés pouvaient offrir à leurs hôtes deux ou trois séries de floraisons, souvent accompagnées de toutes sortes de mets et boissons à la cerise. Quel bonheur de voir ces arbres fleurir de semaine en semaine. Il envoyait souvent un ou deux techniciens avec les cocktails pour gérer les connexions à l'arbre. Les clients seuls faisaient souvent n'importe quoi et certains arbres vieillissaient seulement en quelques jours ; souvent par un excès d'essence à pousse et un manque de limiteur diffusif dans le dosage.

Jeudi, 11h14, dans la vallée.
Le fracas sourd des pneus sous-gonflés sur la terre sèche s'approchait. La sirène de police de plus en plus présente. C'était un retardataire. La plupart des agents étaient déjà là. Ça pourrait expliquer la vitesse à laquelle il roulait.
C'est encore Ben, ce gros débile… Tout ce qui lui manque dans la tête, il l'a sous la ceinture, heureusement… sinon il me servirait à rien…
Les militants se tenaient en ligne, serrés, bloquant la route menant au centre d'essais des arbres de la BioTechs. La voiture n'avait pas l'air de ralentir. Certains l'avaient vue et on entendait moins de discussions.
Mais qu'est-ce qu'il fait, ce con ? Il veut les effrayer ?... pourquoi pas… y' en a marre de ces hippies. J'espère qu'il n'a pas bu ce matin… J'ai pas envie de me retrouver avec des macchabées dans les mains… Il aura du mal à freiner...
Certains militants commençaient à s'inquiéter. La voiture ne s'arrêtait pas. Assez vite vint la panique, puis des cris de détermination des militants, le roulement des pneus, le sifflement et un nuage de poussière englobant la masse compacte des activistes. Des pleurs, des toux et un rire, celui de Jimmy. Il avait fait déraper la voiture au frein à main à deux mètres de la foule. Un jeune homme qui filmait devant, essayant de s'écarter, était mal tombé, se cognant la tête contre un tronc sec.
« Salut chef, je leur ai bien mis la trouille, je crois, ahah ! Ils sont tétanisés, y a plus qu'à pousser dans les fourgons…
– Appelle une ambulance idiot, t'as pas freiné assez tôt…
– Le gars à la caméra… il n'avait qu'à mieux sauter… lol
– Appelle une ambulance et tais-toi, Jim ; Allez, les gars ! On continue ! Mettez tous ces gens dans les fourgons ! Tout le monde debout ! »

Le commissariat était plein. On aurait presque eu envie de ranger les gens dans des étagères, les uns sur les autres ; Jim avait d'ailleurs proposé des plans de la chose, car de telles affluences devenaient fréquentes. Les chants de lutte contre la BioTechs n'en finissaient pas. Marco n'en pouvait plus de l'odeur d'étable de ses voisins, mélangée à une odeur d'encens mal brûlé. Après son réveil à l'hôpital, c'était assez déprimant comme situation. Et puis, un des Indiens de la manif se rapprochait ennuyeusement de lui.
« Buenos dias cocinero.
– Je suis pas cuisinier, et je parle pas espagnol…
– Pourquoi es-tu ici, mon garçon ?
– Ne vous approchez pas trop, je suis allergique aux acariens, et votre poncho n'a pas vu de savon depuis longtemps, on dirait…
– Tu fais pas partie des militants ?
– Non, j'ai juste vendu un peu de tryptamine… Je voulais me faire un peu d'argent, pour me payer du matos de labo… Rien de mauvais…
– Quel type de labo ?
– Un labo de… Vous ne comprendriez pas, de toute façon. Maintenant laissez-moi dormir, j'ai mal à la tête…
– Je crois qu'on va passer un certain temps ici, alors tu pourras dormir plus tard.
– Je ne suis pas ici pour longtemps, je dois juste payer une amende… Je dors… Laissez-moi, merci.
– Et c'est ton père qui va la payer, il faut dire que les salaires de la BioTechs sont généreux…
– Chut… comment vous savez ça ?!

– Je sais pas mal de choses. Dis, est-ce que tu as déjà parlé à un colibri ?
– Comment ?
– On a besoin de ton aide, le cuisinier.
– C'était vous ? J'ai pas halluciné alors… Et les cristaux ? Et l'aigle noir ?
– Tu ne comprendrais pas…
– Dites-moi ce que c'est, comment vous avez su !
– Je pourrais peut être t'expliquer, te montrer… Je sais pas, ça dépend de toi. Es-tu prêt à nous aider ? Nous devons libérer les fils de l'esprit de la terre.
– C'est des gens comme vous ? Je veux dire votre tribu ?… Enfin, des amis à vous ?
– Ce sont des arbres. »

Dans le bureau de Garrett, ça discutait…
Il était bon, son café. Il l'avait savouré un certain temps. En rouvrant les yeux, le soleil lui semblait plus brillant, étonnamment coloré ; c'était… *Bon, concentration*.
La vieille Indienne le regardait, furieuse, comme si elle était à l'affût d'une faille dans ce bloc d'uniforme de shérif pour pouvoir le briser du regard. C'était la seule qu'il avait accepté de faire entrer dans son bureau. Il fallait bien faire un effort pour calmer les choses. Surtout après le problème avec ce merdeux d'écologiste qui s'était cogné la tête. Jimmy y était allé un peu fort…. bon… les bavures, ça arrive… Il n'avait rien fait pour l'éviter. Heureusement, personne n'était au courant que ça l'avait un peu amusé aussi…
« Madame, vous semblez quelqu'un de raisonnable… Il faut comprendre, la loi, c'est la loi, et la loi c'est moi. *C'est bon ça*...
Les soldats de la réserve de Puerto Verde se feront un plaisir d'écouter la loi. Alors, si vous voulez vous éviter de… »
Il faisait froid … Encore un peu de café. Il était bon le café d'aujourd'hui…
« Vous avez laissé votre homme faire ce qu'il voulait. Il y avait des enfants dans le groupe !
– Madame, je ne vois pas de quoi vous parlez. Je vous conseille seulement pour votre bien et celui de vos compagnons, de laisser tranquille la BioTechs. Ils ont l'accord de l'État pour être dans la vallée…
– Ils nous ont rien demandé ! Et ce qu'ils font aux arbres est contre-nature !

Un jour, ils le feront sur vous et moi.
– Certainement pas sur moi, je suis suffisamment performant comme ça… Eh ! ça suffit ce boucan, là ! Ça me donne mal à la tête ! Vous leur avez donné un micro ou quoi ?! Hé Jim ! Prépare les seaux d'eau ! »

Note du chaman : L'avantage du cafecito, par rapport à d'autres préparations traditionnelles d'ayahausca est que son goût relativement agréable aide à l'ingestion aisée et en quantités importantes de façon volontaire par le sujet, ce qui facilite son effet. Assez vite, le sujet développe une hypersensibilité sensorielle.
« Non, attends ! Pas d'eau, ça va être pire. Et j'aime pas l'eau… Ça me rappelle Seattle… Écoute, fais-les sortir… y en a marre… s'ils recommencent, tant pis pour eux. »

Jeudi, 23h.
« Papa, c'est juste que je voulais savoir si je pourrais vendre un peu… la GT a tout le marché, c'est pas juste qu'ils empêchent d'autres de vendre…
– Tu sais bien qu'elle leur appartient. Et au prix qu'est payée la délation… T'as vraiment fait n'importe quoi sur ce coup-là, Marco…
– Sales tarés de junkies… C'est même pas la même molécule, il a dû bien kiffer…
– Tu ferais mieux d'arrêter ces idées de vente de tryptamine modifiée… Tu peux t'amuser autrement. Bon, bonne nuit, Marco.
– Papa ?
– Quoi ?
– Tu penses que je pourrais travailler à la BioTechs ? J'aimerais bien y faire une visite.
– Hum ?… Ça ne t'a jamais intéressé… Tu dis souvent que travailler pour d'autres, c'est de l'esclavage moderne…
– J'en ai marre de la fac, je veux gagner ma vie.
– Hum… La fac, on verra, mais la visite, oui, si tu veux. Il y a une visite de prévue demain à 11h. Des Coréens, je crois. »

Dans une autre maison.

Garrett rêve d'être dans un champ, sur son cheval. L'ondulation des collines le mène au loin dans le vert du jeune blé. Pas de chemin, pas de trace de labour. Le haut du blé effleure ses chevilles. Il avance.
Une colline plus haute que les autres l'attire. Il descend de cheval pour observer les parages.
Derrière lui, un bruit de feuilles. Il n'a pas vu d'arbres pourtant. Où sont les arbres ? Il a beau se tourner, il n'y a que du blé. Il sent une légère brise puis, soudain, une masse silencieuse de feuilles l'entoure, tombant au sol. Il n'en finit plus de tomber, ce marron sec et sans vie. Levant la tête, il voit les branches, puis d'autres branches. Suivant les branches, il voit l'arbre, grandiose, pourpre, fragile, clairsemé. Il s'allonge et se pose contre l'arbre. Quelle fatigue… La danse d'adieu des feuilles le berce…
Le tronc l'aspire… comme s'il coulait dans le bitume… Tout est noir…
L'écorce devient la sienne, ses jambes s'enroulent et deviennent racines…
J'entends. Voix des arbres. Angoisse. Le cri sous les chaînes. Cri du souvenir de liberté. Cri de haine. Esclave de ton propre corps. Ton corps ; décidé par d'autres. Contrôlé. Choisi. Décidé par eux.
Les bras pour respirer. Nourrir. Partir. Les pieds pour boire et sentir. Tenir. Me reposer, je ne peux plus. Mes membres sont pierre et mon souffle disparaît dans les pores de la terre. Le tronc se fend. Mon buste craque et s'ouvre, mon ventre disparaît, mes mains s'effritent... La foudre, je t'en prie. Finir.

« Finir ! Ah !… Où est mon flingue !?
– Qu'est-ce qu'il y a, Garrett ?
– Jenny, passe-moi le flingue !
– Il est 3 h du matin, calme-toi, t'as dû faire un cauchemar… »
Elle le prend dans ses bras.
« Mes mains…
– Elles sont là, Edward, tout est là… »
Elle l'embrasse sur le front. Il n'a pas beaucoup dormi cette nuit-là.

Vendredi, 10h34, au commissariat.
« Allo ! Oui passez-moi Garrett, c'est Li de la BioTechs.
– Ici Garrett. Qu'est-ce qu'il y a M. Li ?



– Vos écologistes ! J'en ai plein le… Ils ont réussi à entrer dans un des champs, j'en ai partout sur les arbres !
– Et merde, je les avais pourtant prévenus ! Bande de cons… On va s'en occuper tout de suite, M. Li ; ils vont en goûter du bâton… »
Intrusion en propriété privée ; on va pas y aller avec des gants, cette fois-ci…
« Jim ! Rassemble tout le monde, on va à la chasse ! » L'élan était là mais, la gorge serrée par une espèce d'angoisse, on l'avait mal entendu.
« Allez ! » Les yeux de Jim brillaient. « Tous dans les voitures ! »
Ainsi, ils partirent pour leur dernière mission à la BioTechs. Garrett allait mal finir et pour Jim, c'était mal barré.

Vendredi 14h45.
Quelque temps après, Garrett et Jim étaient en route pour le canyon ; l'un au volant, l'autre dans le coffre. Ils laissaient ainsi leurs collègues et les écologistes en déroute.
Le canyon n'était plus très loin. La sueur lui irritait les yeux. Des bâtons de haine frappaient dans son crâne. Il haïssait l'arbre, Jim, Li et lui-même. Il aurait voulu juste exploser dans un gros panache qui ferait disparaître tous ces emmerdeurs. À qui étaient ces bras sur le volant ? Il ne savait plus…
La douleur de l'arbre lui faisait encore mal.
C'est quoi ce délire… j'suis devenu fou… merde, Jim, j'suis désolé… ce bon vieux Jim…
Une convulsion violente, comme s'il allait vomir tout son corps… Une sensation de dégoût lui collait à la peau… Il allait exploser, comme une pastèque… Dans la voiture…
Jim était comme son petit frère, l'arbre…. était comme… comme son grand frère… Ils l'étaient tous ? Frères ? Tous sous le ciel, tous sur la terre…
Merde, on aurait dit un putain de slogan de trotskiste nourri au quinoa ! Il faut que je me saoule, ça va pas du tout… Mais je vais où, là ?!
Un gros coup de frein, et il s'arrête sur le chemin en terre, entre la route de l'est et du sud, nulle part.
Jim doit être en train de cuire là-dedans… Il descend et ouvre le coffre. Jim était cuit déjà…
Que faire ? Il n'y avait rien à faire, la destruction est irréversible. Le tourbillon du chaos était en route. *Le chaos ne peut se dissoudre que par le néant.* La falaise ; oui, expier sa peine. Il repartit.
Seulement, ce n'était pas Garrett qui avait donné le premier coup d'aile au tourbillon. Il était un des arbres déracinés.

Marco avait fini sa visite.
Il avait réussi à se glisser dans le labo de préparation des produits chimiques. Il avait récupéré de la tryptamine, en avait dissout une bonne dose dans de l'alcool, avec une lichette d'huile essentielle de citron. Il n'y avait plus qu'à vider quelques pulvérisateurs de produits de ménage et les remplir avec la solution. Il devait ensuite aller ouvrir les portes donnant à l'extérieur, où se trouvaient les compagnons de Juan et peut-être les flics. *Allez, courage.* Armé de ses bombes à flip, il sortit du labo en aspergeant tout ce qui bougeait. La BioTechs devint rapidement un grand bazar. Un peu plus tard, il réussit à trouver la sortie. Suite au départ de Garrett, les écolos, qui étaient moins bien encordés qu'il n'y paraissait, lancés par l'élan vert du chef de la police, avaient pris l'initiative et la plupart des policiers étaient neutralisés. Les employés de la BioTechs, furent contents que les écolos se joignent à leur « fête ». Le père de Marco, qui arrivait encore à reconnaître son fils, fut amené voir Juan. Ensuite les labos furent l'objet de divers types de jeux et amusements, filmés et diffusés comme il convient pour le bonheur des actionnaires.
Personne ne sait ce qu'il est advenu de M. Li depuis ce jour où le chef de la police péta un plomb.

Quelques semaines plus tard.

Par une nuit d'été, sur des champs secs, parsemés de buissons et de cactus, trois hommes marchent. Un vieux, un jeune et celui qui avait grillé un câble. Sous la pleine lune, l'avancée est délicate.
« Juan ?
– Qu'est-ce qu'il y a, Marco ?
– Pourquoi ne pas utiliser mon labo pour fabriquer vos boissons ? Ça serait plus efficace, non ?

– Pas besoin de tes machines. J'ai seulement besoin de ma terrasse et de la brousse. Et puis, l'esprit des plantes, tu ne pourrais pas le mettre avec tes tuyaux.
– Hum… Pas sûr de piger… Ça sent la mauvaise foi quand même…
– C'est pas étonnant que tu piges pas… Va prendre quelques branches du buisson là-bas !
– Garrett ! Amène ta lampe !
– J'arrive Marco. Vous pouvez pas marcher moins vite, tous les deux ? J'arrête, pas de me prendre les pieds dans des cailloux…
Pero que banda de chingados... que me diste mescalito ?
– Donne-moi la lampe. Tiens, tu en coupes un bout ?
– Euh, non, vas-y toi…
– Ça va vraiment pas toi… il va pas te bouffer l'arbuste !
– On ne sait jamais, et puis ça va lui faire mal… Juan, on est obligés de faire ça ? »
Juan avait deux nouveaux apprentis. Garrett ne fut ni attaqué par l'arbuste ni englouti par d'autres arbres, il en était trop proche maintenant ; des rémanences sylvestres allaient le suivre encore longtemps. Marco n'allait plus tomber dans les abysses de l'esprit sans compagnie pour en apprendre les secrets.

Histoire *

* Histoire Sarah Ferjani

I

Un cri saccadé retentit. Il ouvrit doucement les yeux et resta encore allongé pendant de longues minutes. Il étira délicatement ses jambes, croisa ses bras derrière sa nuque, et déposa son regard sur les faisceaux de lumière qui s'échappaient de ses volets. En fixant la lueur blanche, il tentait de deviner le temps qu'il faisait dehors. Le ciel sera dégagé ce matin.
Puis il songea encore à elle, à sa longue chevelure noire épaisse qui avait toujours incité ses mains à venir la caresser. Il aurait tellement voulu effleurer sa peau, sentir son parfum ou tout simplement la regarder, ne serait-ce qu'une dernière fois. Se remémorer sa silhouette devenait chaque jour de plus en plus douloureux. Alors il préférait penser à cette nouvelle semaine qui l'attendait, à ce qu'ils allaient pouvoir changer ou améliorer. Il restait tant de travail à faire… Mais cela ne le démotivait pas pour autant. La vie, il voulait la changer. Comme tout le monde à l'INS (International

New Start), il n'arrivait pas à oublier ce qui s'était produit. Il ne pouvait pas effacer le passé… Le cri bref était revenu. Déjà sept heures ! À force de cogiter, il en avait oublié l'alarme du premier cocorico. Allez, Gilles, du nerf, on se lève ! Il sauta de son lit pour aller ouvrir ses volets. Quand il vit qu'il faisait si beau et qu'il avait visé juste, il ne put retenir un petit sourire de satisfaction. Il ne perdit pas de temps pour se préparer car il ne voulait pas rater l'apparition tant attendue de Girouette.
Les pieds dans l'herbe, son infusion de plantain à la main, il s'était accoudé à son balcon pour voir de plus près son alouette préférée. Girouette était nichée dans le nid de l'immeuble d'en face. Elle venait souvent se poser sur son balcon, attirée par les graines qu'il lui donnait de temps à autre ; l'alouette des champs avait attendu les premiers rayons du jour pour pointer le bout de son bec. Comme chaque matin, elle volait de balcon en balcon, de toit en toit, ou bien fouillait les sols de la rue de l'immeuble afin de dénicher son repas. Il la reconnaissait par sa grande calotte beige foncé contrastant avec le reste de son corps brun. Elle formait une crête très repliée sur le haut de son crâne, ce qui amusait beaucoup Gilles. Plus que tout, il appréciait la joyeuse turlute qu'elle pouvait émettre en vol.
Mais, pour l'heure, il devait se rendre à l'INS, le pôle de recherche où il travaillait maintenant depuis cinq ans. Il posa quelques graines sur le rebord de son balcon avant de fermer la porte derrière lui. La journée était idéale pour se rendre au boulot à vélo. Les pistes cyclables étaient plus agréables à emprunter depuis qu'elles avaient été délimitées par des vignes de dattier de Beyrouth. Une des meilleures idées de Renzo : il avait persuadé l'équipe qu'il valait mieux planter des baies de raisins plutôt que des baies d'agrumes qui auraient pu gêner la piste en cas de chute sur le terrain. Mais, en réalité, tout le monde savait que Renzo était un véritable amateur de vin, dont la consommation déraisonnée commençait à inquiéter Gilles.

Renzo et lui s'étaient connus il y a longtemps, bien avant le drame de 46. Ils s'étaient tout de suite bien entendus. Renzo avait pris l'habitude de l'inviter à prendre l'apéro aux côtés de sa femme après leur journée de travail. « Je pensais la protéger des bombardements en l'envoyant dans le Sud. Si j'avais su qu'ils commenceraient par attaquer les campagnes isolées du Sud de la France, je ne l'aurais jamais laissée partir. » Renzo pleurait, maintenant, noyant sa peine dans son verre de vin. Avant la guerre, Charlotte et lui avaient de nombreux projets, comme celui d'agrandir leur petite famille. Lorsque Renzo avait appris que Charlotte était enceinte, il avait pris son futur rôle de père très à cœur. Il avait investi dans un nouvel appartement dans le 18e arrondissement, minutieusement aménagé par ses soins. Il regrettait maintenant de s'être langui pour quelque chose qui lui avait échappé si vite. Heureusement que Gilles était là.
Gilles faisait de son mieux pour veiller sur Renzo, en commençant par l'épauler au travail. En rejoignant l'INS, il s'était convaincu que ce serait, pour eux, la meilleure manière de se reconstruire, puisqu'ils avaient tous les deux la chance d'être des spécialistes en écologie urbaine et d'avoir survécu. L'installation à Malmö, une ville épargnée par les conflits et dotée d'un modèle social unique, la reconnaissance de leurs travaux sur l'aménagement du couvert végétal, la possibilité de pouvoir profiter de la banque de données végétales du Spitzberg… Ces opportunités, ces projets, ces chances les avaient aidés à traverser la douleur du deuil, à surmonter le passé.
Surmonter le passé, avancer, ne pas regarder en arrière. Fixer un point devant… toujours avancer… dernière ligne droite, Gilles, c'est la montée, accélère ! « En même pas quinze minutes ! Je bats des records ! » Reprends-toi, tu ne vas quand même pas te la jouer devant les autres en arrivant au bureau.

Depuis un an, il s'était astreint à un entraînement physique sévère, courant des kilomètres chaque dimanche sur la côte du détroit de Sund. Pourquoi ces efforts ? Il n'aurait su dire. Il avait minci, repris un peu confiance en lui, certaines collègues qu'il ne connaissait pas très bien l'avaient abordé… Quelle importance ? À vrai dire, peu importe si je plais ou non, il n'y a qu'une femme qui compte à mes yeux : Isabelle. Après toutes ces années, il était prêt à tout lui dire. La revoir était devenu un besoin irrépressible. Il était sûr d'avoir lu son nom sur les registres des réfugiés de France. Tout comme lui, elle faisait peut-être partie des survivants de 46. Je ne peux plus rester ici à me poser toutes ces questions et à espérer que rien ne lui

soit arrivé. Je dois la retrouver et je sais par où commencer…
« On pourrait commencer par revoir le projet Housegarden car plusieurs personnes se sont plaintes de l'odeur de pourriture qui se dégage des plantes dépositivores. Tu en penses quoi, Gilles ?
– Par les dépositivores ? Gilles venait à peine d'arriver dans le bureau des agritectes, que déjà Charles lui était tombé dessus. Ah ! Les greengarbages ! Encore un problème avec les Dionées ?
– Non, plus de problème avec elles, on a rajouté un système de protection qui permet aux gamins de ne plus se pincer les doigts dans leurs mâchoires. En même temps, quelle idée des parents de les laisser jouer avec leurs dents. Moi, les miens, ils savent pertinemment qu'il ne faut pas tenter de mettre sa main dedans, parce que les Dionées raffolent des enfants désobéissants. Tu me diras, plus c'est gros et plus ça passe. Surtout Léo, quel naïf ! En tout cas, maintenant je suis tranquille avec cette affaire. Bref, je te parlais des Héliamphoras, leurs enzymes ne dégradent plus complètement le plastique. Ça laisse une odeur affreuse de résine cramée, je ne t'en parle même pas ! Enfin, tu as dû le remarquer, n'est-ce pas ? Au début je pensais que c'était Heley qui s'était traîné dans je ne sais quel fumier. J'avais beau lui vaporiser des tas de shampoings canins en rentrant des promenades mais rien à faire, c'était bel et bien les Héliamphoras qui empestaient les trottoirs. Bref, il faudrait informer Elza pour qu'elle puisse analyser la faille. Tu peux t'en charger ?
– Oui, je m'en occupe dès maintenant. » Lorsque Charles disait quelque chose, Gilles avait pris l'habitude de s'exécuter le plus rapidement possible pour échapper aux éternels monologues de sa vie familiale…
Il fila rejoindre Elza dans son labo. C'était une des scientifiques les plus douées de la section du remaniement du couvert végétal. Ses inventions se retrouvaient maintenant partout en Europe.
Grâce au travail de recherche d'Elza, les végétaux étaient aujourd'hui devenus des éléments à la mode, indispensables au profit des villes. En ce moment, elle était en train d'analyser au microscope le comportement d'une sorte de pâte filamenteuse jaunâtre qui bougeait toute seule.
« Oh, c'est quoi, cette odeur ? »
Comme toujours, il était entré sans toquer à la porte et fit sursauter Elza.

« Gilles, combien de fois faudra-t-il te répéter d'arrêter de me surprendre quand je manipule le blob.
– Je crois qu'il est devenu malade, vu l'infection qu'il dégage… Cela fait des mois que tu travailles dessus, j'espère que tu penses à le nourrir !
– Justement, mon blob est en pleine dégustation. Il s'attaque aux déjections des porcs du rooftop. Je voulais voir s'il pouvait dégrader plus vite cette matière organique mais, au vu de l'expérience, il n'a pas l'air affamé.
– En même temps, je le comprends, qui aurait envie de se faire un pavé de crottin au petit-déjeuner ?
– Figure-toi que j'ai déjà réussi à lui apprendre à reconnaître les plantes infectées par des bactéries. Étant donné que mon blob raffole de ces bactéries, ce serait génial si on pouvait l'utiliser pour contrer la propagation des pathogènes dans les cultures de trottoirs. En plus de cela, il relâche des micro-éléments qui sont parfaits pour aider le végétal à se régénérer rapidement. Adieu les pesticides et salut les produits blobosanitaires !
– Intéressant ce petit truc jaune. Il n'est pas aussi bête qu'il ne le paraît.
– Il doit avoir dans les quatre-vingt-dix ans et, malgré tout, il en a certainement plus dans le ciboulot que ce petit chef de Charles.
– Tu vas être contente, c'est lui qui m'envoie.
– Moi qui pensais que tu venais me demander si j'avais vu Renzo. Quel est le problème ? »
C'est vrai que je n'ai toujours pas aperçu Renzo, lui qui s'empresse tous les matins d'arriver à la première heure… Je le trouverai sûrement à la cafétéria !
« Les Héliamphoras ne fonctionnent pas entièrement, il faudrait revoir leur mode d'action ou augmenter leur concentration car les produits de la réaction génèrent une gêne olfactive. Je te laisse gérer le problème. Je vais m'acheter des crousti-bug à la cafèt, tu veux un sachet de termites apéritif avec moi ?
– Les bestioles dès le matin, très peu pour moi. Rapporte-moi juste un café. »

Devant le distributeur de crousti-bug, Gilles était perplexe. Aucune trace de Renzo. Cela ne lui ressemble pas d'être en retard. Et ce distributeur qui ne marche jamais, que c'est agaçant. Ce n'était tout de même pas compliqué de réparer cette machine ! Cela fait depuis le début du mois qu'elle est

en panne. Maudit mois de mai ! Ces derniers mots résonnèrent quelques secondes dans sa tête. Tout s'éclaira. Évidemment que Renzo n'est pas là, on est déjà le 13 du mois ! Mon pauvre Renzo. Mais où avais-je la tête ?

Le soir venu, Gilles se rendit directement chez Renzo. Lorsque ce dernier lui ouvrit la porte, il s'effondra dans ses bras. C'était bien ce que je redoutais. Comme chaque année, la semaine du drame de 46, les souvenirs refaisaient surface la semaine du 17 mai. Il avait le même visage, rempli d'effroi et d'inquiétude, qu'au retour de leur exil. Il regardait Gilles exactement comme pour la première fois où ils avaient été confrontés au tableau des villes ruinées. Il revoyait encore les arbres retournés, abattus sur le sol et les dépouilles ensanglantées étendues dans les ruines. Devant le fait accompli, honteux de l'emportement démesuré des hommes, il avait ressenti une profonde culpabilité. Il avait dit à Gilles : « Pourquoi avoir détruit tant de vies ? »
« Le seul et unique coupable, voilà ce que je suis, s'injuriait Renzo, avachi sur la table du salon, les mains cachant ses yeux. Gilles lui avait servi un remontant pour atténuer sa peine.
– Renzo, on a fait ce qu'on a pu.
– J'aurais dû quitter la ville dès le moment où je n'arrivais plus à la joindre… Au diable le renfort au front, ma famille était plus importante !
– Le Sud avait déjà été entamé par la guerre, il aurait été trop risqué de la rejoindre. Les bunkers de la Norvège étaient l'unique solution. La situation était trop grave pour rester passif. Il fallait échapper au triste sort qui nous attendait. Si ta femme avait pu survivre en ayant été déportée dans les abris du Sud, tu devais rester vivant pour elle.
– Mais elle n'a pas survécu. J'ai vérifié toutes les listes des réfugiés, son nom n'est marqué nulle part. Dans son dernier message, elle était en route pour les bunkers du Frioul. Elle m'a bien dit qu'elle me tiendrait informé de la situation, même si elle n'arrivait pas à y entrer. Aucun signe de vie depuis. Inutile de se voiler la face. Il n'y a qu'à regarder toutes ces villes et ces campagnes détruites par les bulldozers et les explosions. Hors des bunkers, elle n'avait aucune chance de survivre. Je n'ai jamais eu le courage de la chercher après le désastre parce que je savais que c'était peine perdue et tu le sais tout aussi bien que moi. À vrai dire, je n'ai jamais regretté de ne pas être retourné à Paris. Mais je ne me pardonnerai jamais d'en être parti en la laissant derrière moi.
– Je comprends ta douleur, Renzo, mais…
– Tu ne peux pas me comprendre. Toi, tu ne l'as pas perdue.
– Si, on me l'a enlevée pour moi aussi… »

Gilles ne lui avait jamais parlé d'Isabelle. Il avait gardé cette histoire secrète car, durant ces cinq années, il avait voulu protéger son ami de ses problèmes personnels. Renzo avait été sa priorité. Mais porter son coéquipier l'avait éreinté. Il inspira profondément et commença à se livrer. Ne sachant par où commencer, il entreprit de la décrire. Il l'avait vue pour la première fois à l'exposition « Citymmersion » qui avait inauguré la galerie d'art qui faisait le coin de l'allée de la Garance.
« C'était sa galerie, si tu avais vu comme elle était douée ! Au début, je m'y rendais une fois tous les mois pour voir les nouvelles peintures de sa collection, mais ensuite je trouvais toujours le moyen de passer devant sa façade. Comme tu habitais à deux pas de sa galerie, je t'avoue que j'étais bien content de venir chez toi après le boulot. Alors, je ne sais pas si elle m'a remarqué, elle m'a sûrement trouvé étrange de revenir sans cesse.
– Et tu ne l'as jamais abordée ?
– Eh bien, j'ai dû lui parler une ou deux fois. Il y avait ce tableau qui m'intriguait. Il s'appelait *Symphonie du printemps*. Je lui ai posé quelques questions dessus, j'ai dû la fatiguer avec tout cela. La peinture représentait des animaux et des hommes jouant divers instruments de musique. C'était sa vision de la nature. Elle me disait que si l'on enlevait un instrument, la symphonie ne sonnerait plus le même printemps.
– Tu veux me dire que tu as laissé filer la femme de ta vie sans jamais lui avoir tenu une honnête conversation ?!
– Enfin, Renzo, je ne pouvais pas prévoir l'issue de l'histoire. Tant que je pouvais la voir tous les jours, qu'elle n'était jamais loin de moi, j'étais tout simplement heureux. Je savais bien que je devais franchir le cap tôt ou tard, mais je trouvais toujours le moyen de reporter le moment venu. Malheureusement, j'ai trop attendu.

– Si j'ai appris quelque chose ces dernières années, c'est bien qu'il ne faut jamais considérer quoi que ce soit comme acquis. Regarde, si les hommes n'avaient pas attendu la fin des énergies fossiles, on n'en serait sûrement pas là aujourd'hui.
– C'est bien vrai… Je ne peux plus rester les bras croisés, c'est pourquoi je t'en parle. J'ai retrouvé son nom dans les registres. J'ai besoin de retourner à Paris, voir si elle y habite encore.
– Tu veux dire qu'elle est sûrement encore en vie ? Partons dès la semaine prochaine ; ce sera la période d'évaluation internationale à mi-parcours des objectifs de l'INS ! Ils m'avaient proposé de partir à Paris, j'avais refusé en prétextant ne pas m'être encore fait vacciner contre le typhus qu'ont rapporté les Français. C'était juste pour fuir mes angoisses de Paris. Mais je peux changer d'avis. Je demanderai à ce que tu m'accompagnes, comme co-rapporteur. Un séjour de trois jours sur place, ça nous donnerait une chance de la retrouver ! »
Gilles était abasourdi. C'était la première fois que Renzo lui portait autant d'intérêt.
« Tu serais prêt à faire face à notre ancienne ville ?
– Ton histoire est excitante, on sera plus efficaces à deux ! »

II

Une fois arrivés dans le nouveau Paris, les deux hommes étaient un peu désorientés. Ils marchaient silencieux, les yeux écarquillés de stupéfaction. Après tant d'années passées à renier leur vie antérieure, à tenter d'écarter tout objet ou photo qui les ramènerait à leurs origines, ils avaient finalement accepté de s'y confronter. La ville était bien amochée. Elle avait malheureusement été la cible de multiples bombardements aériens. Au sortir de la guerre, certains endroits rappelaient l'état dans lequel Le Havre avait été laissé après le passage de la Seconde Guerre mondiale.
Néanmoins la reconstruction avançait plutôt vite ; on pouvait voir la ville en train de se moderniser et de se végétaliser. On retrouvait les idées d'aménagement des bio-ingénieurs de Malmö, tels que les trottoirs parsemés de culture de blé, les balcons enherbés et les murs tapissés de houblon. Mais les fermes sur les toits des immeubles ou encore les stores en feuilles de palmiers qui recouvraient les terrasses de café étaient propres à la ville de Paris. Ici, les plantes désodorisantes étaient utilisées pour parfumer les vélocities. Gilles avait tout de suite senti l'air frais qui se dégageait dans les transports. On avait même installé des lianes pour se tenir.
Ils continuèrent de découvrir, ruelle après ruelle, les nouveautés urbaines qui faisaient ressortir les vieux bâtiments haussmanniens qui avaient subsisté. Bien qu'une petite partie du charme historique de Paris ait pu être conservé, de nombreux monuments, à commencer par la célèbre tour Eiffel, n'avaient pas été épargnés par les explosions. Les travaux, qui devaient se terminer dans les trois ans à venir, l'avaient transformée en dame de biomatériaux. Il ne manquait plus que le dernier étage de la tour pour que Paris, la nuit, soit tout aussi magique que dans leur souvenir. La ville s'illuminerait chaque soir grâce aux plantes fluorescentes mises en cultures verticales sur la dame de biomatériaux. D'un vert flamboyant, elle envoûterait tous les passants qui poseraient leur regard sur l'immensité de sa structure. De nombreuses statues arborisées et sculptures végétales décoraient les trottoirs et les places, ce qui compensait en partie la perte des monuments symboliques. Le plus souvent, les sculptures rendaient hommage aux animaux. Elles étaient de très grande taille, de manière à ce que personne ne puisse les rater. Une multitude de branches très fines avaient été tressées et représentaient diverses formes d'animaux tels que des chats et des éléphants que l'on apercevait le long des boulevards.
Tissés à la manière des nids d'oiseaux, ces branchages enchevêtrés s'enroulaient autour de la structure qu'ils dessinaient et donnaient une impression de mouvement. Des chevaux en bois flotté se dressaient près des fontaines. On trouvait même, au centre des carrefours, des hérissons en cactus ou des insectes en buissons de diverses couleurs. Les deux anciens Parisiens reprenaient leurs marques au fur et à mesure de leur redécouverte et paraissaient de moins en moins dépaysés.
« Regarde, il y a toujours la brasserie Beer-Hakeim. On pourrait s'y arrêter boire une bonne bibine comme au bon vieux temps, proposa Renzo.

– Depuis quand tu t'es remis à la bière ?
– On ne dit jamais non aux meilleures de la région.
– Bonne idée, posons-nous ici, c'est juste à côté de notre hôtel. De toute manière, il fait bientôt nuit, nous n'avancerons pas plus aujourd'hui. Tu peux commencer à compléter le rapport d'évaluation de Paris. Charles veut un compte-rendu de chaque journée…
À peine sa phrase terminée, Renzo s'était débarrassé de son gros sac-à-dos qui lui tirait les épaules. Comme tout aventurier téméraire quel qu'il soit, il avait emporté « le strict minimum ». Il avait du mal à rompre son quotidien et devait se tenir à ses petites habitudes.
– Il n'a pas fini d'être sur notre dos ? Toujours à nous surveiller celui-là ! Eh bien, Charles attendra que je savoure ma petite pinte, ajouta Renzo avant de descendre d'une traite son verre. »

Le lendemain, les deux confrères s'étaient mis sur la route de la galerie dès 8h. Ils ne devaient pas oublier pour autant la mission de l'INS. Ils avaient donc été contraints de faire la traversée de Paris à pied afin d'établir un maximum de constats sur les avancées de la ville. Gilles n'avait presque pas fermé l'œil.
« Ça fait une sacrée trotte jusqu'au 18ème, c'est à l'opposé de là où nous sommes. Si tu le souhaites, tu peux m'attendre à mi-chemin au niveau du sentier des Halles. D'après ce que l'on dit, le sentier traverse le nouveau jardin thérapeutique, si tu veux t'y détendre au passage. On vient d'y introduire des chevreuils, c'est adorable ces petites bêtes, tu ne trouves pas ?
– Je n'ai pas besoin de me reposer, je suis décidé à te suivre. Si tu penses m'attendrir avec tes chevreuils, c'est raté ! »

14h30 - Les deux amis n'avaient toujours pas levé le pied pour grignoter un morceau. Abrutis par le bruit des travaux et suffocant à cause de la poussière qui se dégageait des chantiers, ils avaient commencé à ressentir de la fatigue. Renzo, beaucoup moins endurant que Gilles, souffrait de douleurs aux pieds. Pourtant, il refusait de se lamenter comme il avait l'habitude de faire. Heureusement pour eux, ils n'étaient plus très loin de l'ancienne avenue Rachel qui croisait auparavant l'allée de la Garance. Ancienne, car elle prenait aujourd'hui le nom de l'avenue des Lilas. Nombreuses étaient les rues qui avaient dû être modifiées, sinon supprimées, pour le projet de réarrangement de la ville. Bien que les données GPS n'aient pas été réactualisées depuis 46, Gilles avait réussi à se guider en se fiant aux rues dont il se souvenait. Il avait pris soin de passer par l'arrière du 18e pour éviter de croiser le chemin qui menait vers l'ancien appartement de Renzo.
« On est bientôt arrivés ? demanda Renzo qui s'était laissé guider depuis le début.
– Il me semble que nous descendons l'ancienne avenue Rachel. La rue qui mène à la galerie devrait être dans ce coin.
– L'allée de la Garance !
– Oui, c'était dans l'allée de la Garance, mais elle a pu changer de nom depuis.
– Ce n'était pas une question ! L'allée de la Garance, regarde, elle est là ! Gilles n'en croyait pas ses yeux, sa fameuse allée n'avait pas bougé. C'est un signe, j'en suis persuadé.
– Je n'ai plus qu'à remonter cette allée, annonça Gilles après avoir dégluti. J'ai besoin d'être seul, cela ne te dérange pas de m'attendre ici ? Si la galerie n'est plus de ce monde, je ne serais pas long. Renzo ne tenta pas de répliquer. Il savait qu'il devait laisser son ami affronter son destin seul.
– Si tu me cherches, je serai au café Assamica, répondit calmement Renzo. Je croise les doigts ! Et, par-dessus tout, ne te dégonfle pas. »

Les genoux tremblants et le cœur battant de plus en plus fort à mesure qu'il avançait, Gilles se chuchotait les encouragements qui lui avaient été adressés. C'est bientôt la fin de l'allée, cela doit être au prochain croisement. Il est encore temps de faire demi-tour, après tout je ne sais pas où cette histoire me mènera. Non, tu continues, ne te dégonfle pas, concentre-toi, Gilles. Alors qu'il reprenait courage, son engouement s'arrêta net. Un superfermarché ! Ce n'est pas possible, où est passée la galerie. Je me suis trompé de rue, c'est sûrement cela. Gilles était désemparé, il regardait partout autour de lui. Son corps frissonnait, ses mains n'avaient jamais été aussi moites. Non, je suis bien au numéro 46. Il faut se rendre à l'évidence, c'est ici. C'était ici. Il éclata en sanglots, puis s'écroula par terre. Interpellé

par le bruit à l'extérieur du magasin, le vendeur du supermarché était sorti. Il l'aida à se relever et lui demanda s'il pouvait lui venir en aide.
« La galerie, où est la galerie ?
– Du calme, mon ami. Je ne comprends pas ce que vous dites. »
Regagnant son souffle, Gilles reprit :
« La galerie d'art qui se trouvait ici même ! Les toiles, les dessins, les plus belles œuvres du monde ont, elles aussi, été réduites en poussière ?
– Ah, oui, je vois de quoi vous causez ! Malheureusement, la plupart des boutiques qui occupaient autrefois l'allée de la Garance n'existent plus depuis 46. Par contre, vous avez dû remarquer qu'il y a toujours la bonne boulangerie Lamidoré au premier croisement. »
Le cœur de Gilles s'était serré d'une telle force qu'il se sentait étouffé.
« Mais c'est la galeriste qui n'a pas voulu entreprendre sa rénovation, reprit le vendeur. Vu comme le quartier avait été dégradé après 46, je peux comprendre pourquoi elle n'a pas voulu continuer ici…
– Vous me dites que cette femme, une belle petite brune avec de très longs cheveux et aux yeux légèrement bridés, est revenue après 46 ?
– Une petite brune mignonne… oui, ajouta le vendeur après avoir cherché attentivement dans sa mémoire. Elle était repassée une ou deux fois au superfermarché, on avait échangé quelques mots ; c'est à cette occasion que j'ai su que j'avais à faire à l'ancienne propriétaire des lieux. Mais c'était il y a bien deux ans de cela. Depuis, elle n'a plus remis les pieds ici.
– Elle vous a dit ce qu'elle comptait faire ?
– C'est beaucoup m'en demander jeune homme ! Ma mémoire n'est plus très fraîche… Elle était restée très vague. Elle m'a seulement dit qu'elle avait plein de projets à accomplir à Paris et qu'ils seraient sans doute les plus beaux de sa carrière. Honnêtement, je ne peux pas vous aider plus que ça…
– C'est très gentil Monsieur, vous m'avez été d'une grande aide. Content de vous avoir rencontré. »

Gilles, qui était tellement pressé d'aller raconter la nouvelle à son fidèle ami, s'était mis à courir, le sourire aux lèvres. Il ne faut pas perdre une minute, nous n'avons plus que deux jours devant nous. Il est impératif de se répartir les tâches. Je suis certain qu'elle a rouvert une galerie pas loin d'ici. Les plus beaux de sa carrière… Elle a peut-être organisé une grande exposition de photos urbaines en hommage à Paris. Bon ! Concentre-toi sur Renzo, quel était le nom du café déjà ? Assa… Ah ! voilà ! C'est lui ! À son grand étonnement, lorsqu'il arriva au café, Renzo n'y était pas. La pression le regagna. Il descendit, puis remonta l'avenue des Lilas à plusieurs reprises : aucune trace de son collègue. Il s'arrêta subitement. Une idée lui vint à l'esprit. J'espère que ce n'est pas ce que je pense ! Oh, Renzo, pourquoi ne m'écoutes-tu donc jamais ?

Au cœur du 18e, arpentant les rues de leur ancien quartier, Gilles ne cessait de crier le nom de Renzo. Il avait tenté de l'appeler une dizaine de fois sur son portable. Sans réponse. Son ancien immeuble doit être par ici. Pourvu qu'il ne l'ait pas trouvé. Renzo ! Où es-tu, Renzo ?! Il s'efforçait de maintenir la fréquence de sa voix, mais sa gorge commençait à fatiguer. Après des heures de recherche, un son qui s'échappait des hauteurs des immeubles lui fit écho.
« Gilles ! Par ici ! »
Il aperçut son ami par la fenêtre, qui lui faisait signe de monter.
« Rejoins-moi ! Neuvième étage, porte de gauche ! »
Gilles était traversé par un surplus d'émotions. Il n'avait pas eu le temps de discerner l'expression de son collègue. Soulagé de l'avoir retrouvé, il appréhendait maintenant l'état dans lequel Renzo se trouvait.

Renzo ouvrit à moitié la porte. Son visage était baigné de larmes. Ce n'était pas étonnant. Puis il ouvrit entièrement la porte. Wah ! Gilles se frotta les yeux et se pinça la joue plusieurs fois. Dans un élan effréné, il prit la femme dans ses bras. L'émotion lui fit couler les larmes des yeux à lui aussi. Son visage s'était transformé, ses traits qui tiraient autrefois vers le bas s'étaient recourbés pour laisser place à un immense sourire.
« Je l'ai enfin retrouvée, Gilles. Que je suis bête de ne jamais être revenu, ma femme m'attendait depuis toujours… »

Après que la vague d'émotion générale fut passée, les trois camarades s'étaient réunis dans le salon autour d'une bouteille de champagne pour

fêter leurs retrouvailles, encore inimaginables. Ces retrouvailles avaient redonné de l'espoir à Gilles. Tout ne s'était donc pas passé comme prévu… Étant donné que Charlotte était enceinte à cette époque, elle avait été prioritaire pour l'accès aux planques. Elle avait pu embarquer via le port autonome de Marseille en direction de l'archipel du Frioul, comme elle l'avait expliqué dans son dernier message. Mais, en un rien de temps, tout avait chaviré. La prise d'otages de son bateau, les passagers séquestrés et torturés, les femmes violées… Tout cela avait duré le temps que le gouvernement français fournisse la rançon de pétrole demandée. Dix mois soumise à de telles horreurs… Sans compter le temps qu'il lui avait fallu pour qu'elle s'en rétablisse. La perte de son enfant avait été terrible. Elle était encore traumatisée et refusait d'en parler. On évitait d'évoquer les séquelles de 46. Alors, on préférait raconter le chemin que chacun avait pris après la guerre.
Charlotte expliquait comment elle était devenue ouvrière de chantier un an après ses soins psychologiques. Évidemment, elle avait fait exprès de postuler dans le 18e arrondissement pour surveiller le moment où Renzo referait surface. Le salon s'était transformé. On buvait gaiement et riait aux éclats. Cinq ans de vie passés sous silence, il y avait trop de temps à rattraper.
« Je vous laisse, je vais faire un tour !
– Ne rentre pas trop tard, Gilles, je te rappelle qu'on a une seconde femme à trouver. » signala Renzo.
Gilles claqua la porte derrière lui. Il était tard. Les rues s'étaient illuminées. Les lucioles, attirées par les insectes déposés à l'heure du crépuscule dans les buglamp, éclairaient le chemin de Gilles. Paris a toujours eu plus de charme la nuit ! Il se sentait léger. Déambulant d'ivresse, il ne savait plus où il était. Qu'importe. Il s'étala sur les cultures qui longeaient les trottoirs de sa ruelle. Allongé dans les tiges de blé, sa tête vers le ciel, il était absorbé par les animaux du rooftop qui rentraient dans leur enclos. Ils devaient passer par le corridor en verre qui joignait deux des immeubles de la ruelle qui se faisaient face. On pouvait voir à travers le tube, les moutons qui suivaient le berger les uns après les autres. Et de un. Et deux moutons. Gilles ne cessait de bâiller. Trois moutons. Quatre…

« Quatre jours que l'on cherche et toujours rien, déplora Charlotte. J'ai remué tout le sud de Paris. Je viens de finir le 5e et je n'ai trouvé qu'une seule galerie. Apparemment, ce n'est pas la sienne non plus.
– Pareil de mon côté, dit Renzo. J'ai demandé à chaque mairie, c'est étrange qu'aucune adresse n'ait été trouvée à son nom sur Paris. Ce qui m'inquiète, c'est que nous avons largement dépassé le délai que Charles nous avait fixé. Nous devrions déjà être sur la route pour le rendez-vous avec le ministre de la reconstruction de Rennes. Elza nous a déjà couverts pour ces deux derniers jours mais je ne peux plus tirer sur la corde. Charles ne va jamais avaler qu'il nous faille trois jours pour trouver des blobs parisiens.
– Continue sans moi, je me fiche bien de ce que peut penser Charles, répondit Gilles. Je ne bougerai pas d'ici avant de m'être retrouvé face à elle. Je ne t'en voudrais pas si tu pars, tu as fait ce que tu pouvais. Et puis il faut que tu installes Charlotte à Malmö !
– Je ne laisse jamais un camarade blessé sur le champ de bataille, encore moins celui qui m'a redonné goût à la vie, déclara Renzo. Posons-nous les bonnes questions. Il n'y a aucune chance qu'elle soit partie s'installer ailleurs. Après avoir terminé ses projets, elle a peut-être voulu quitter la ville, à la recherche de nouvelles inspirations… »
Gilles rejetait catégoriquement l'idée qu'elle puisse être autre part qu'à Paris.
« Alors, reprenons. J'ai survécu à la guerre, je reviens à Paris, je retrouve mon quartier sans dessus dessous, mais je décide d'y rester, car j'y suis attachée. Comme tout le monde, pendant les deux premières années, je dois participer au projet global de rénovation urbaine. Puis je me consacre à mes projets… Mais quoi comme genre de projets ? Se creusant les méninges, Charlotte finit par dire : Si ça se trouve, elle en a fini avec l'art. Elle en a eu marre de vivre de ça et voulait se consacrer à une autre chose…
– Peut-être que son projet est resté le même depuis le début, répliqua Renzo. Rénover la ville, on ne peut pas nier que c'est un grand projet. Sachant qu'elle était douée pour créer, et qu'elle aimait la nature, elle a pu rejoindre le service de… bio-conception ?
– Ou de réaménagement des jardins ?
– Mais bien sûr ! » s'exclama Gilles.
Il avait bondi de sa chaise et s'était précipité en direction de la place Mimosa.

Ils arrivèrent devant une sculpture représentant une femme, occupant le centre de la place. Le jaune lumineux des fleurs de mimosa dessinait la chevelure blonde de la femme étendue sur le sol. Le reste de son corps était constitué de différentes variétés de buissons, plus ternes. J'ai déjà vu cette femme dans l'un de ses tableaux, même qu'elle se tenait exactement dans cette posture.
« Gilles, ramène-toi, la sculpture est signée. »
Gilles lut plusieurs fois pour s'assurer qu'il y avait bien marqué : Lanimosa réalisée par Isabelle Amiel. Oh, Isabelle, je ne suis plus très loin maintenant. Il rêvassait tendrement devant la sculpture. À travers cette sculpture, il pouvait la voir.

À suivre...

Silva flos *

* Silva flos

Chloé Duffaut

Lumi attrapa son sac à dos Jet et prit son envol en passant par le balcon.
« À plus, Léana, lança-t-elle à sa cousine avant que la baie vitrée ne se referme. »
Elle passa entre les immeubles Rosa et Tulipa. Ces immeubles aux noms de fleurs en avaient aussi la forme. Sur chaque pétale se trouvait un pôle différent : jardins partagés, jeux en plein air, terrain de sport, transport… Des tyroliennes avaient été installées en haut de chaque gratte-ciel de Silva flos afin de faciliter les descentes des résidents dans le reste de la ville. La plupart de ces tyroliennes permettaient de se rendre directement dans la plaine aux Fleurs à l'ouest de laquelle se trouvaient l'avenue principale de la ville et les nombreux établissements lui appartenant. Au-delà, s'étendait à perte de vue une immense forêt. Lumi atterrit juste devant la maison des Arts. Le professeur de pratique plastique était déjà installé dans la salle lorsque Lumi y pénétra. Son look extravagant et coloré plut tout de suite à la jeune fille.

« Bonjour à tous et à toutes ! Je suis très heureux de vous accueillir dans mon cours ! Comme vous le savez peut-être déjà, le thème d'étude de cette année est celui du vivant. J'espère que celui-ci vous inspirera. Pour la fin du trimestre, vous devrez me rendre une œuvre artistique de votre choix sur ce thème. Tout est permis du moment que vous y consacrez du temps et de l'énergie ! Je suis à votre disposition pour répondre à toutes vos questions.
– Est-ce que l'œuvre peut être de type numéro-technologique ou bien doit-elle être classique ? demanda un étudiant à la gauche de Lumi.
– Comme vous voudrez, notre cours est vraiment ouvert à tous les arts existants, qu'ils soient millénaires ou nés d'hier. Pas d'autres questions ? Très bien, nous allons donc pouvoir commencer l'enseignement d'aujourd'hui. À vos stabs, vous allez devoir reproduire ce que vous voyez ici ! Bon courage tout le monde ! N'hésitez pas si vous avez besoin de conseils… »

Lorsque Lumi s'envola pour rentrer à l'appart, elle commença à réfléchir à ce qu'elle pourrait réaliser pour la fin du trimestre. De retour chez elle, elle retrouva Léana en train de bricoler un robot. Léana était une jeune fille aux cheveux blonds, passionnée par les nouvelles technologies et l'intelligence artificielle dans laquelle elle faisait ses études.
« Alors, ton premier cours d'arts ?
– C'était chouette, le prof a l'air top ! Je crois que je ne vais pas tarder à me mettre au travail pour l'œuvre que je dois faire pour la fin du trimestre.
– Bah, tu perds pas ton temps, toi. Tu sais qu'il te reste encore trois mois au moins…
– Je sais… Je vais juste aller dans la forêt faire quelques croquis de plantes. Tu veux m'accompagner ? Ça te sortirait un peu…
– Non, merci, j'aimerais avancer sur mon mini-robot, répondit Léana concentrée, un tournevis à la main.
– Ok, tant pis pour toi. Moi, j'y vais. Amuse-toi bien avec ton gadget et n'oublie pas de manger ! »

Lumi atterrit dans une petite clairière au milieu de la forêt de sa nouvelle ville. Elle s'assit sur un rondin de bois et avala en vitesse son repas en bouteille, super-protéiné à la saveur myrtille. Puis, elle commença à observer la flore présente tout autour d'elle. La végétation semblait plutôt bien développée pour ce mois de mars, mais il faudrait quand même attendre encore un peu pour pouvoir observer des fleurs. Lumi se décida à prendre son crayon et son calepin et se mit à reproduire une fougère non loin d'elle.
Le vent se leva brusquement. Surprise par le bruit de la bourrasque, Lumi fit tomber son crayon. Lorsqu'elle se baissa pour le ramasser, elle tomba sur une plante qu'elle n'avait jamais vue auparavant. À la base de la tige, il y avait une rosette de feuilles en étoile. Sa tige était épaisse et en spirale et ses feuilles supérieures, en forme de cœur, très larges, luisaient au soleil. En touchant ces feuilles, Lumi les trouva particulièrement douces. Une odeur un peu sucrée se dégageait de la plante. En reprenant son crayon, elle savait maintenant avec certitude ce qu'elle allait dessiner.

Quelques jours plus tard, elle se rendit à la maison des Arts et trouva la porte close. L'écran de la devanture indiquait que les locaux n'étaient pas en état d'accueillir les étudiants pour une durée indéterminée. D'autres étudiants étaient aussi là, étonnés de la situation. Lumi tendit l'oreille et entendit des bribes de leur conversation.
« Waoh ! T'as vu ? C'est apparu en une nuit seulement !
– J'espère que la maison des Arts va pouvoir bientôt rouvrir…
– Mais que fait la ville ? Comment peut-on en arriver là en plein XXIe siècle ? »
Par la fenêtre, elle aperçut des feuilles remplir l'intérieur de son établissement. Elle reconnut immédiatement la plante qu'elle avait dessinée quelques jours plus tôt. Elle décida de marcher un peu le long de l'avenue principale de la ville. La maison des Sciences ainsi que l'école de la Forêt étaient, elles aussi, envahies de feuilles et fermées.
Aux abords de l'école de la Forêt, Lumi entendit des bruits étranges provenant de la cour. En s'approchant, elle constata que ce brouhaha était dû à des robots municipaux qui coupaient ce qu'ils pouvaient du végétal mystérieux qui avait envahi une si grande partie de la ville en si peu de temps. Une femme avec une tablette à la main se tenait à quelques mètres d'elle, observait elle aussi les robots nettoyeurs.
« Bonjour, qu'est-ce que vous faites ?

– Ah ! Euh… Bonjour, je contrôle le travail des robots.
– Vous travaillez pour la ville ? »
La femme pointa son badge sur sa veste-chemise. Dessus, le logo de la ville de Silva flos cerclé de vert.
« Excusez-moi de vous demander ça, mais pourquoi n'y a-t-il pas plus de robots ?
– Pour la simple et bonne raison que nous n'avons que ceux-là à disposition. Nous venons d'en commander d'autres, mais, nous ne savons pas encore quand nous pourrons être livrés. Et puis, c'est compliqué avec les coupes budgétaires… »
Lumi rebroussa ensuite chemin et s'arrêta devant la maison des Sciences à côté d'un groupe de personnes qui observaient le spectacle.
« Alors, c'est quoi cette plante, demanda une étudiante à son ami.
– Attends que je me souvienne… C'était à droite de l'entrée… Donc, c'est celle-ci : *Corleo spiralem*. »
Lumi aperçut le plan que tenait le jeune homme. Le lieu qui y était représenté ne lui disait rien du tout…
L'étudiant lut la légende.
« *Corleo spiralem* est une plante originaire du Vietnam découverte en 2021. Cette plante vivace pousse principalement en forêt. Sa tige en spirale lui permet de grimper aux arbres. Nous l'utilisons dans notre unité pour effectuer dessus des transgenèses.
– C'est tout ? Ils disent pas quels types de transgenèse ?
– Non… »
Lumi longea le bâtiment en espérant reconnaître le lieu qui figurait sur le document. Là, sur la porte de ce qui semblait être un laboratoire, également fermé, était placardée une note en papier d'un certain Dr Fushizen, biologiste japonais. Celui-ci expliquait que son équipe mettait au point une variété de *Corleo spiralem* génétiquement modifié qui permettait de capter de très grandes quantités de CO_2. L'inconvénient était son développement trop important et envahissant. Ses collègues cherchaient encore comment maîtriser sa croissance…
Mais comment cette plante avait-elle pu arriver jusqu'ici ?

À suivre...



*

* Ixode

Laurent Kloetzer

I

mi-mars
Tim arrive à 8 h pile du matin. Cinq minutes de marche depuis l'arrêt de bus, ce sera très bien. Et toute cette verdure autour ! Ça respire ! Ce sera bien pour Iris, Lumia ne pourra rien reprocher à son choix. Impossible de manquer *le Bourdon*. L'immeuble, fin XX^{e} siècle, fait jaillir ses murs de béton au-dessus des arbustes, tout près des anciens piliers d'autoroute. Marie-Ségo l'attend en bas de l'entrée principale : elle est plus petite et plus grasse que sur LINK et elle porte des fringues qui tombent bizarrement. On s'en fiche. Quelqu'un qui vous rend un service pareil, on ne critique pas.
« Tim ! Timeo ! Marrant de se revoir en vrai. Tu es à l'heure, c'est bien. »
Bise, bise, bise, Marie-Ségo dissimule ses émotions derrière une cordialité de bon aloi. Les deux montent à l'appartement, au 8^{e}, par l'escalier. Pas d'ascenseur, c'est voulu, explique-t-elle. L'escalier a été réaménagé, tu as

vu cette rampe et ces marches ? C'est pour la *fitness*. Pour se faire attribuer au-dessus du 9e il faut avoir moins de trente ans. Ben oui, c'est logique ! Tim savait tout ça, tous ces escaliers c'est gonflant, mais il s'y fera. Il paraît qu'il y a un monte-charge électrique pour faire grimper les courses. L'appartement, maintenant. La lumière du petit matin gris du mois de mars est assez triste, mais le trois-pièces, 95 m^2 -grand-salon-cuisine américaine, est *bien*. Les matières des murs : bois, métal, et une de ces nouvelles substances écologiques dont il ne se rappelle plus le nom. Les grandes fenêtres. Le balcon végétalisé (je t'ai laissé mes plantations), le sol nu. Ça fait japonais. Ça respire, ça sent le nouveau départ. C'est parfait.

Ils échangent avec Marie-Ségo : virement crypto, échange de certificats, validations croisées. Re-re-lecture des conditions et des principaux règlements du Corridor, bla, bla, bla. Il tripote la technologie, elle parle de son départ pour Paris (ou presque : le Vexin, est-ce que c'est encore Paris ?), de son nouveau job, de sa séparation d'avec sa copine, des frais de transition de cette dernière, de la vie pénible quand on a plus de quarante ans et que quelque chose bouscule tout. Voilà, ils ont signé. Ils avaient prévu d'aller boire quelque chose au Ginger Bar, au rez -1, mais Marie-Ségo a encore un milliard de trucs à faire et lui doit aller bosser. Ils vont se dire adieu et lui va dire merci, merci, merci à cette ancienne camarade de l'école au bon cœur, quand l'autre type entre.
« Ah, voilà Doudou ! Doudou, voici mon vieux pote Tim. »

Doudou : on dirait qu'il a dix-sept ans. T-shirt à motif dreamcatcher, veste de baroudeur, casquette en arrière sur un front de gamin. Il est très grand et se balance d'un pied sur l'autre quand il parle, avec cette manière d'ado d'éviter votre regard. Des mots apparaissent dans la tête de Tim : trouble sélectif de l'attention/Asperger.
« Salut, Tim. Bienvenue ! Elle t'a dit, je crois… Ici, j'suis responsable de trucs, de plein de trucs. De l'accueil dans l'immeuble. Si tu as des questions, tu me demandes. Mais, enfin, tu vas voir, c'est simple. Puis ce soir, faut que tu viennes ! C'est ta fête !
– Oui, Tim, je t'avais dit. Tu vas être présenté aux autres résidents. C'est le rituel. Il faut que tu apportes à manger pour dix.
– Je me rappelle. Salut, Doudou, content de t'avoir rencontré. Marie-Ségo, merci encore. Merci. On se tient au courant, promis. Bye ! »

La journée se déroule sur un nuage. Marius le remarque, Cristina aussi. Ils déjeunent dans le parc, non loin du chantier. Tim leur donne les détails afin qu'ils partagent son bonheur : « Je vous avais parlé de mon plan, pour l'appartement ? Ça s'est débloqué. Comme ça, en 48h, je n'y croyais pas ! 1 500 de loyer par mois, eau, électricité et réseau compris ! 100 m^2 carrés, 20 min de trajet en bus. Hier soir, j'ai eu un mot de la copine qui m'a trouvé ce plan, qui m'a dit que ça allait marcher. Trois échanges avec leur aya (le dossier était prêt depuis longtemps, vous imaginez !), une visite un peu galère hier matin à leur conseil des habitants et c'était plié.
– Tu blagues, dit Marius. Les loyers bloqués, ça n'existe plus. Il y a une arnaque. »
Cristina explique : « C'est dans le Corridor. Leur politique de logements accessibles, tu sais ?
– Ah ouais, chez les dingues !
– J'ai toujours été attiré par les innovations sociales, dit Tim. »
Et sur le moment, il y croit.

Il est à l'heure au Ginger bar. 19 h pile. Marie-Ségo l'a dit : ils aiment la précision. Un endroit chaleureux, avec buffet, tables de bois, décoration colorée, éclairage doux. Il dépose ses sacs remplis d'antipasti, de charcuteries, de foccacie à l'oignon et aux poivrons. Il y a foule ! Et ce sont, pour la plupart, des gens normaux. Familles, couples et gens-tout-seuls, un peu plus de femmes que d'hommes, presque aucune femme qu'il trouve jolie : les défauts du style roots. Il fait connaissance, entame des conversations, goûte la bière locale (goût d'enzymes trop fort, mais on s'y fera).
Doudou apparaît sur la petite scène, les autres membres du comité derrière lui. Il prend le micro.
« Bonsoir à tous, merci d'être là. Bon ! Ce soir, ce sera un peu spécial, on va devoir donner quelques explications : on a un nouveau au Bourdon ! »
Applaudissements. Tim fait un signe de la main pour ceux qui n'ont pas

encore compris que le nouveau, c'est lui. Doudou continue : « Il reprend le huit-ouest-A, celui de Marie-Ségo. Il s'appelle Timéo, mais je crois qu'on dit Tim. Tim, tu viens te présenter ? ».
Tim a l'habitude. Même à Saint-Cergue, il y a ces communautés de locataires et ce genre d'intronisation. Il s'y était alors prêté de bonne grâce. Là, il essaie de dire quelques mots marrants et y réussit assez bien. Il dit qu'il a quarante-trois ans, une fille de douze ans (Iris) qui viendra le voir un week-end sur deux et qui va adorer l'endroit. Il dit qu'il travaille pour une société d'ingénierie à Ouchy (inutile de prononcer le nom de GeoDyne), qu'il s'intéresse aux expériences sociales originales et qu'il n'existe au monde rien de plus original que le Corridor de Vidy.
« Corridor de la Mèbre », s'exclama quelqu'un.
Il corrige. Il dit qu'il est ludiste, qu'il adore découvrir les règles, en les lisant et en jouant, et qu'ici, puisqu'ils ont l'air d'aimer les règles, ils vont s'entendre !
Soudain, il se demande s'il a bien fait de dire une connerie pareille, mais beaucoup de gens rient, et il rit aussi, en fait, c'est dans la poche. Il rejoint sa table. Les antipasti ont du succès, les charcuteries moins : trop de végétariens et de véganes dans l'assistance, mais pas que. Doudou parle, une autre femme parle, Tim boit sa troisième bière, bla bla bla, il pense à ses meubles, aux autorisations à obtenir pour le camion de déménagement, à la taxe CO_2, aux variations d'impôts entre le Corridor et Saint-Cergue, aux quatre heures de trajet journalières dans la petite comobility électrique pourrie auxquelles il dit adieu, à la manière dont globalement sa vie va s'arranger. Ici, il va pouvoir dormir, enfin.
Puis il se rend compte que la voix de Doudou le cible particulièrement (ce type n'est pas un showman, Tim lui apprendra à faire des présentations dans un temps imparti, ce n'est pas sorcier).
Bref, la voix de Doudou :
« Eh Tim… Tim ? Comme je t'ai dit, je suis aussi d'un autre comité. Ici, BioDiv, c'est moi. Bref, ce soir, tu es des nôtres, tu vas donc recevoir ton plaid. Ton plaid, tu te souviens ? Alors, s'il te plaît, viens sur scène. Juste une minute. » [rires]
Tim se lève, le premier pas n'est pas trop assuré et il a envie d'aller pisser, mais il arrive à marcher droit malgré la fatigue. Sourire au public, tape sur l'épaule de Doudou. Doudou lui colle un papier dans les mains, une sorte de diplôme (« Tim, montre ton plaid ! Colle-toi à côté de Doudou, comme ça, pour la photo ! »). Tim est ébloui par un spot. Il montre le papier qu'il n'a pas encore regardé. Doudou prononce quelques mots qu'il voudrait sans doute solennels : « Tim, au nom du comité BioDiv, je te remets ton plaid. À partir de maintenant, tu en es le gardien et le protecteur. Sois-en digne ! »
On lui fait comprendre qu'il doit lire le nom écrit en gros sur le diplôme. Il est fatigué, il en a marre, là, et la bière presse. Il lit, sans presque buter sur le « x » :
« Ixodes ricinus »
Puis il ajoute : « Je serai digne. »
Applaudissements, il salue, retourne prendre ses affaires, s'excuse de ne rester plus longtemps. Derrière Doudou, sur la scène, on projette une image agrandie, façon gravure ancienne, d'un truc rond et laid avec six ou huit pattes.
Il peine pour rejoindre le 8e. Arrivé dans l'appartement, ouvre toutes les portes, cherche les chiottes. Ne les trouve pas. S'énerve, s'énerve, s'énerve encore, hésite à pisser dans les plantes du balcon végétalisé, puis se frappe le front de la paume. Toilettes sèches. Sur le palier, deux latrines installées dans l'ancienne colonne d'ascenseur. « Les difficultés du réaménagement d'un immeuble ancien », avait dit Marie-Ségo. Tout en soulageant la pression dans la petite cabine aux parois de bois, il se demande si elle est heureuse d'avoir quitté les lieux.

II

Mi-avril
Iris soupire : « Ça a l'air nul, ton truc. »
Ils ont pourtant passé une bonne soirée, hier, à aménager sa chambre. Elle avait des idées, il a dit oui à tout, ils ont bricolé ensemble, aucun voisin ne s'est plaint. Là, elle est encore en pyjama sur le canapé, les cheveux

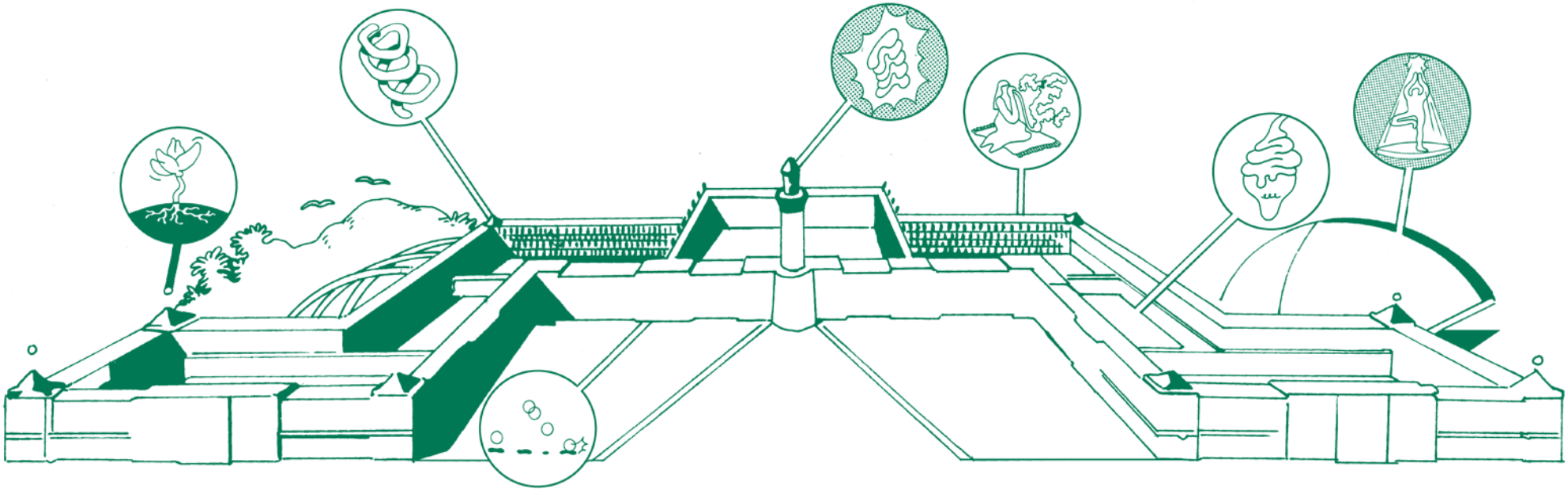
n'importe comment, lunettes sales, on dirait qu'elle a encore six ans. Il est 10 h du matin, il n'a jamais parlé des devoirs. Ce soir, peut-être ? Ou bien jamais. Et tant pis pour l'engueulade de Lumia : c'est la première fois qu'il a Iris ici, au Bourdon.
« Chérie, on a de la chance d'avoir de l'air, ici. De la verdure. On peut même voir des chevreuils, j'en ai aperçu un, une fois ! Et la vie en communauté est importante. Tu sors avec moi ! »
Il la comprend un peu, il ne fait pas très beau, assez lourd, lui aussi resterait bien ici à squatter, traîner, se reposer. Mais il y a le POP. Cette fille, là, Gaëlle, lui a dit que c'était sympa, festif, qu'il y aurait des enfants. Tim sent qu'il faudrait qu'il participe à au moins un événement communautaire de temps en temps.

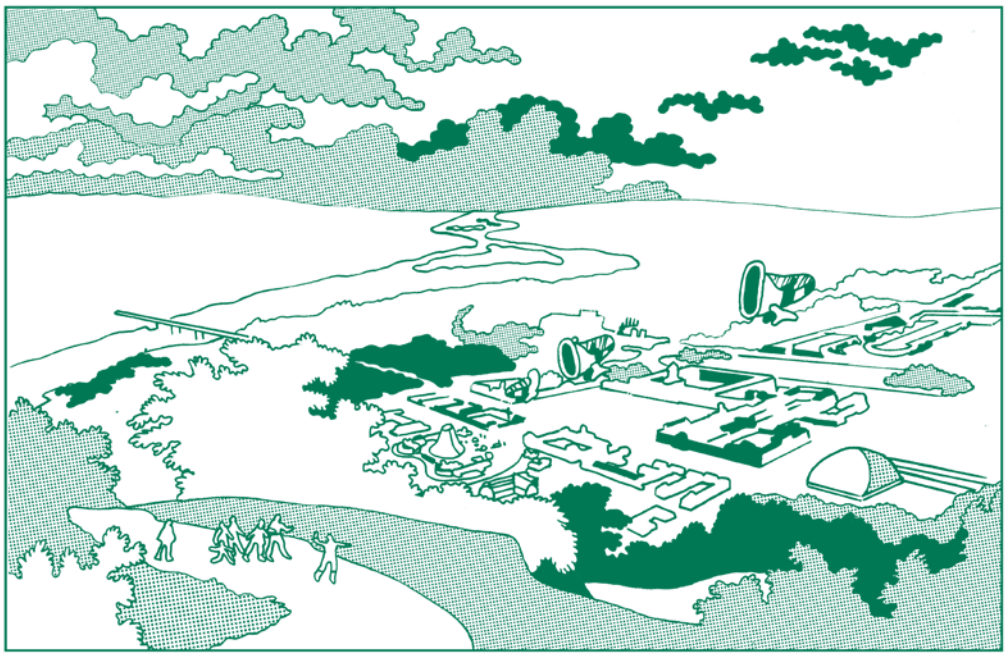
Ils ont mis presque une heure à trouver, mais au moins ils ont pu explorer tout le bas du Corridor, là où les travaux de désaménagement ont donné leur plein. Ruines de béton de villas minergie, ruisseaux, flaques, chemins spongieux qui ont dégueulassé leurs chaussures et mauvaise humeur d'Iris. La fête est toute petite : trois espaces couverts sous des structures de bois encore suintantes de résine. Un type sur scène qui joue d'une sorte de guitare afghane, des plats vegg en train de mijoter dans de grandes casseroles/poêles en fonte. Iris ne veut manger de rien, elle n'aime pas, elle fait la gueule, et encore plus la gueule quand elle se rend compte qu'on est dans une zone d'exclusion réseau. Tim ne connaît personne sinon Gaëlle, justement. Grande, peau halée, cheveux gris mais pas si vieille. Autour d'elle flotte une odeur curieuse, un peu acide. Elle est d'ici : tout *sent*, ici. Les maisons sentent, les magasins sentent, et les chemins, les ruisseaux, la bière. On s'y fait, mais c'est bizarre. Lui-même amène sans doute un peu de ces odeurs au bureau, accrochées à ses cheveux, c'est gênant de s'en rendre compte. Il pleut, une pluie légère et tiède.
Il mange avec Gaëlle, échange des banalités, s'ennuie comme sa fille s'ennuie. Il aurait dû mieux préparer cette sortie, mieux se renseigner. Lumia aurait su faire ça, elle assure pour ce genre de choses, reconnaissons-le, c'est une maman top performante. Sur scène, maintenant, des gens parlent d'animaux. Projettent des photos, racontent des anecdotes sur des bestioles dont il n'a jamais entendu parler : le chabot, tu connaissais ? (une sorte de poisson très moche qui vit sous les rochers des rivières). Il attire l'attention d'Iris, elle lève un œil curieux. Une vieille fille sautillante monte sur scène, on la dirait sortie d'une illustration de Quentin Blake. Elle parle du citron, du citron, sa population, ses nouveaux prédateurs, il faut bien cinq minutes à Tim pour comprendre que le citron n'est pas un citron mais un papillon. Et, soudain, elle pointe le doigt vers quelque chose, un point jaune pâle sur un des piliers de la scène. « Tenez, tenez, c'est drôle ! En voilà un. Là, là, un citron ! » et cette toute petite présence jaune, juste une petite tache voletante, provoque chez tous ces gens une joie surprenante. On applaudit, certains se lèvent, Iris va voir. Tim sourit. Ça, c'est marrant ! On parlait du citron, voici un citron !
La vieille fille descend de scène et une voix annonce dans le haut-parleur : « Tim Cheinex. Ixodes ricinus. »
Gaëlle lui tape le bras et lui sourit :
« C'est à toi.
– Non, je ne crois pas…
– Tu as reçu l'appel, tu dois y aller ! »
La voix relance : « Tim Cheinex : Ixodes ricinus » et tous les regards se tournent vers lui, tout le monde sait qui il est et ce que tout ça veut dire, sauf lui. Iris l'encourage du regard. Tim rit : tout ça est ridicule, il se ridiculise, il dit : « Je suis désolé, il y a un truc que je n'ai pas dû comprendre. Je suis supposé faire quoi ? » mais déjà il avance, près de la petite scène il va trouver quelqu'un pour lui expliquer, Doudou, justement, ce serait pas mal qu'il apparaisse, là. Est-ce que ce n'est pas sa voix, dans le micro ? *Si tu as besoin de quelque chose, tu me demandes*. « Est-ce que Doudou est par là ? Je voudrais lui dire un mot ». Une fille à grosses lunettes, assise au pied de la scène, un laptop équitable sur les genoux lui dit : « J'ai pas de slides de ta part. Mais t'en fais pas, c'est pas un souci, tu peux la faire full oral ». Tim monte sur scène et, de là, lit une des banderoles suspendues au pignon d'un des abris : *Plenty Of Plaids*. POP. Oui, bien sûr. La fille lui colle un micro filaire dans la main. Tim additionne deux et deux, puis quatre et quatre, etc. : il a bien reçu ces messages lui parlant du POP, au milieu des dizaines d'autres concernant la livraison des paniers bios, les corvées de

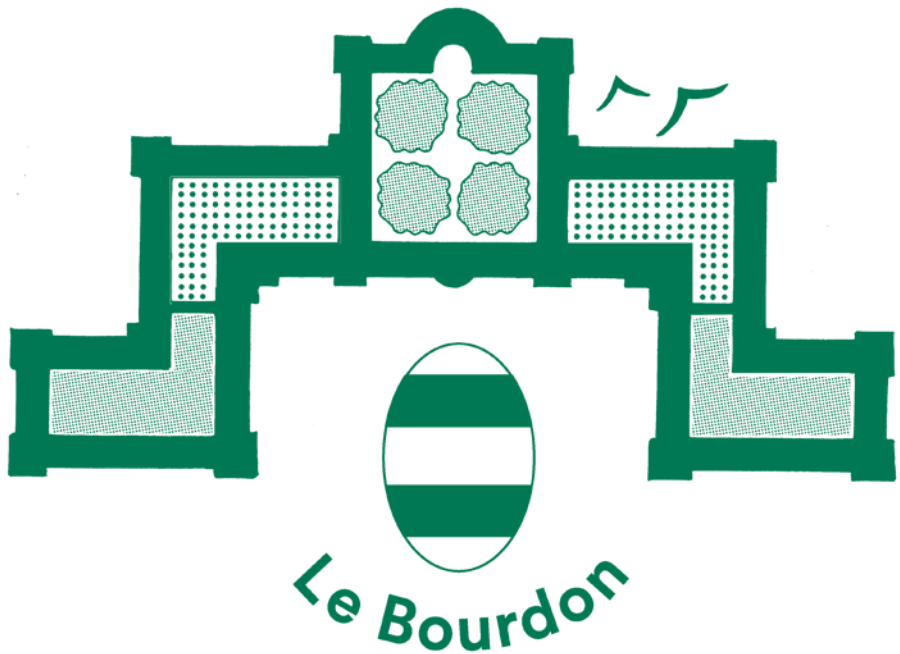
vidages des caissons, d'arrosage des Immutable Vegetable, de présence au Ginger bar. Rangés dans la catégorie *Corridor (les messages placés dans ce dossier seront automatiquement trashés dans 30 jours).* Message overflow, comme d'habitude. Il a quand même dû les lire en diagonale, sinon il n'aurait pas ressenti cette nécessité pressante de venir à cette fête bio dans le néomarécage de Vidy.
« Bonjour les amis ! Je suis Tim, on ne se connaît pas encore très bien. Je suis désolé, je n'avais pas compris les enjeux de cette petite fête, je suis encore très nouveau. Voilà. Je ferai mieux la prochaine fois ! »
Pas de rire, cette fois-ci. Plutôt des soupirs, de la déception. Un moment de flottement, puis Doudou apparaît, récupère le micro sans croiser le regard de Tim et lui dit, toujours sans le regarder : « T'as fait l'entretien, t'as pris des engagements. T'es pas Tim-le-locataire, je paye et j'm'en fous, ça ne marche pas comme ça ici. » Tim a envie de lui casser la figure. Pour la première fois, il se le dit en conscience.
Plein de gens après ça viennent lui parler, surtout des vieux écolos très CO_2-aware. On lui rappelle les règles, l'importance de l'engagement, ben oui, l'engagement ! BioDiv est au centre du projet du Corridor, monsieur Tim. On ne s'est pas battus pour la ligne verte Romanel-Vidy pour tout laisser tomber par négligence. Toutes les espèces méritent un bon plaid. Toutes, vous comprenez ? Il devrait pousser une gueulante, dégainer son bon vieil esprit de sarcasme, mais non. 20 min de bus. 95 m^2 pour moins de 2000 balles. Tim laisse tout passer et garde la colère contre ces cons bien au chaud. Iris a été déçue aussi. Maintenant elle a disparu. Il ne pleut plus. Le soleil chauffe l'air humide, l'air est lourd, Tim aimerait se barrer d'ici, emmener Iris en ville, dans un cinéma climatisé manger des glaces industrielles. Il la cherche en cerclant autour du lieu de la fête, découvre son pantalon et ses chaussures en tas avec d'autres vêtements. Et plus loin, sa gamine, avec un paquet d'autres préados, en culotte et T-shirt, les pieds dans l'eau, en train de creuser dans le lit de la rivière pour en extraire de l'argile pour permettre aux plus petits d'avoir de la matière pour modeler.
« Non ! On n'y va pas maintenant ! On s'amuse super bien ! »
(cheveux sales, vêtements sales, orties… Que va dire Lumia ?)
Tim retourne au bar et se commande en soupirant une bière aux enzymes.

Gaëlle le rejoint (toujours cette odeur, autour d'elle) ; il craint la suite de la litanie des reproches, mais non, elle est plutôt amicale. « Pas facile, les plaids, dit-elle. Moi, j'en ai trois.
– Ça consiste en quoi ? Tu peux m'expliquer ? J'ai zappé ce passage des explications, ça devait être écrit trop petit.
– Simple. C'est une politique de défense de la biodiv. Chacun assume la voix d'au moins une espèce, parce que bestioles et plantes ne peuvent pas parler, tu vois. Une espèce qui vit dans le Corridor, tu vois. Tu deviens son avocat : tu défends son intérêt dans les projets d'aménagement, tu négocies pour elle, tu lui arranges un bon cadre de vie. Tu deviens son plaideur et elle est ton plaid. Tous les deux ou trois mois, tu présentes un petit rapport sur l'espèce, et surtout tu veilles à ce que les projets d'aménagement ne lui nuisent pas. Pour ça, les insectes, c'est plus facile que les vertébrés. »
Tim pense avec fatigue aux mouettes d'Ouchy. Aux exigences bio-écolo autour de la voile géodésique. Aux perches du lac qui nécessiteraient qu'on implante les grands porteurs à 500 mètres du bord pour préserver leurs espaces de fraie correctement oxygénés. Tout ça le déprime.

Iris et lui ne rentrent qu'à 22 h, Tim est un peu léger sur ses jambes. En sortant de la salle de bain à eau chaude rationnée, Iris l'appelle d'un ton un peu dégoûté.
« Papa, c'est quoi, ça ? J'arrive pas à l'enlever. »
Un petit insecte noir a fiché sa tête dans le gras de la cuisse d'Iris et il s'accroche. Ça ramène Tim à un paquet de souvenirs d'enfance stressants, mais il garde son calme et assure. « Ça va. Rien de grave. Un tique. Une petite saloperie qui boit ton sang. Je vais te l'enlever. »
Il est dégoûté par cette saleté, dégoûté encore plus de la voir sur la peau d'Iris, mais il garde son calme et, non, n'appelle pas Lumia. Alcool à 90° pour étouffer la bête. Pince à épiler. Cris d'Iris quand il lui pince la peau.
« Arrête, papa, arrête, ça fait mal ! Je veux que ce soit maman !
– Chut. Arrête de bouger. »
Pincer la petite saleté, tourner, tirer et clac ! Une goutte de sang perle sur la peau. À peine lâchée dans le mouchoir, la bestiole se sauve. Il la recapture. Se souvient de la technique : elles ont une carapace indestructible, on ne






٢٥
Le Bourdon

peut pas les pincer entre les doigts, il faut l'écraser entre deux objets très durs, un verre et la table par exemple. Cratch !
« Le monstre est mort, ma puce. Tu peux aller te coucher. »

Iris dort, épuisée et heureuse de sa journée, alors Tim est de bonne humeur lui aussi. Il zone en ligne, se renseigne sur les maladies infectieuses transportées par les tiques. Apprend des bricoles sur leur mode de vie, leur cycle de reproduction. Et leur nom latin : *Ixodes ricinus*.

III

Fin avril
La fille s'appelle Damaris, elle a accepté d'activer la vidéo lors de la discussion mais, au vu des cheveux longs qui lui tombent devant la figure, ça ou rien… Par contre, elle a un CV qui tue. 24 ans seulement, deux masters, l'un en écologie, l'autre en biologie, en thèse à l'Unil en écophysiologie des arthropodes. La candidate idéale, comme dirait Marius. On aperçoit même parfois ses yeux derrière sa frange. Elle porte un T-shirt proclamant l'avènement du cthulhucène (?). Tim lui demande :
« Vous avez lu les conditions ?
– Oui, c'est plutôt simple, et ça tombe dans mon sujet. J'ai juste une question… »
Les entretiens d'embauche de Marius dérapent quand le candidat prononce ces mots : *J'ai juste une question*. C'est à ce moment que le candidat demande s'il peut amener son chien roupiller sur les moquettes à 200 balles au m^2 de GeoDyne. Tim se tend un peu sur son siège.
« Oui ?
– Les rapports, vous les voulez en quelle langue ? Anglais, français ou allemand ? Parce que l'italien, je ne suis pas trop à l'aise. »
Tim est soulagé.
« En français, ça ira très bien. Envoyez-moi vos coordonnées bancaires, pour le virement. »

Le premier rapport arrive une semaine plus tard. Impeccable ! Cette fille a mérité ses 200 francs mensuels. Étude de la population d'Ixodes ricinus sur l'espace du Corridor : comptage par dragging et échantillonnage d'humus, petite synthèse sur les cycles de développement, analyse de la présence d'espèces d'Ixodes concurrentes. Tim passe une soirée dessus à apprendre et à comprendre, puis il bricole un dépliant quatre pages qui s'intitule : *Faut-il avoir peur de l'ixode ?*
Le vendredi soir suivant, au tout début de la scène ouverte, il prend la parole au micro :
« Les amis ! J'ai été en dessous de tout au dernier POP. Le prochain étant dans plus d'un mois, j'ai décidé de prendre les devants et de vous faire une défense un peu slammée de mon plaid. Vous trouverez le contenu intelligent dans le papier que j'ai distribué sur les tables (à recycler si vous ne voulez pas le garder !). Moi, je me contenterai de vous raconter des bêtises. Ça vous va ? »
Gaëlle est là, devant, à droite, et elle est la première à applaudir. Dommage que la séance ne soit pas enregistrée, il aurait pu l'envoyer à Iris.

IV

De mai à septembre
La première barge pour couler les fondations du pilier de Pully arrive au début du mois, avec 33 semaines de retard sur le planning, en conséquence de quoi Tim est très occupé. Les circonstances sont favorables : l'absence de neige cet hiver n'a pas seulement favorisé ses trajets entre Saint-Cergue et Lausanne, elle a aussi eu pour conséquence de forcer la surface du Léman à descendre de plusieurs dizaines de centimètres, il paraît que ça va favoriser les travaux. En attendant, ça pue partout sur la rive à cause de la vase dégagée et les milliardaires installés à l'Olympic Park d'Ouchy se plaignent. Tim bosse beaucoup mais s'intègre ; il respecte toutes les règles : collecte et revalorisation des déchets, tours d'entretien, service au potager communautaire, nettoyage des rives de la Mèbre. Il donne aussi un coup de

main au service juridique : Nicod S.A. vient de lancer une procédure contre l'Association pour la réhabilitation écologique du cours de la Mèbre (l'entité qui chapeaute les actions dans le Corridor). Sans surprise, le promoteur veut l'invalidation de l'autorisation de réhabilitation et une indemnisation supplémentaire pour les dizaines de bâtiments détruits suite à l'accident de Trichlorine. En vérité, il veut profiter des fruits du travail d'aménagement écologique pour rebâtir ses villas en bordure du chemin de Montoie. Nicod a des relais un peu partout ; sa procédure peut aboutir et ce serait alors la fin prématurée du Corridor. Cette menace est présente dans toutes les conversations au Ginger bar. Malgré tous ses défauts, Tim ne veut pas perdre son appartement, alors il s'engage, active ses relais via GeoDyne : un des locataires de l'Olympic Park est un avocat très bien introduit à Berne et à Strasbourg et, curieusement, très favorable à l'expérience du Corridor.
Iris s'est fait quelques amis au Bourdon, des plus jeunes sur lesquels elle exerce son leadership naturel deux week-ends par mois, quand sa mère accorde un moment entre les répétitions d'orchestre de chambre et le programme Riemann-Gauss de l'EPFL. C'est elle qui repère la date du deuxième POP et insiste pour s'y rendre. Cette fois-ci, il fait beau. Tim a repêché dans les mails de Damaris de quoi nourrir une seconde présentation. Il appréhende un peu les réactions du public avant de monter sur la scène.
Iris est dans l'assistance, toujours collée avec ce garçon, Noé, qu'elle voudrait tenter d'inviter chez sa mère (bonne chance !). Tim fait sa présentation : courbes de population (en croissance comme toute bonne courbe de ventes !), recommandations sanitaires, techniques de repérage, d'arrachage, outils appropriés. « On peut dire que notre cher Corridor est bien favorable au développement de l'Ixode ! »
Applaudissements, appel suivant : « Gaëlle Mercier, Sambucus nigra ! »
Un drôle de type jamais vu, sorte de vieux hippie aux yeux très clairs, a suivi la présentation de Tim avec une grande attention. Tim aimerait l'ignorer mais son regard le met mal à l'aise. Il se concentre sur l'exposé de Gaëlle.

Le lendemain soir, un lundi, de service au Ginger. Revoilà le vieux type, assis à la table ronde en compagnie de qui ? On vous le donne en mille, de Doudou ! Quand Tim les aperçoit, Doudou lui fait signe de venir. Tim vient donc déposer sa limonade au sureau à leur table, souriant et un peu pressé (le rapport pour l'État de Vaud à boucler pour demain 9 h).
« Heu, Tim, salut, je me suis dit que tu serais content de faire la connaissance de Julien. Jul', Tim, Tim, Jul'. Heu… Julien est entomologiste, tu sais, à Neuchâtel… On se posait des questions sur ton plaid… »
Doudou est-il hostile ? Jusqu'à maintenant Tim n'a pas réussi à se faire une opinion. Tim est entré dans le Corridor par une voie… inhabituelle. Une magouille de Marie-Ségo pour rendre son appartement au plus vite et ne pas se confronter à des gens qu'elle n'aimait pas (Tim l'a compris plus tard, merci Gaëlle). Un accès conforme aux statuts mais pas à l'esprit. Doudou n'était pas d'accord. Depuis, il mène à Tim une petite guérilla sociale, pas vraiment méchante, mais pas vraiment sympathique. Une série de messages trouvés sur le CitizenSpace du Corridor, rubrique « entraide », mots clefs : tiques/ticks/Zecke.
Vous pouvez aborder ces questions lors de la prochaine assemblée BioDiv, les tiques ont désormais un plaid, détenu par M. T. Cheneix [le contacter].
… je vous renvoie à la liste des plaids. Vous verrez que ces petits parasites ont maintenant un défenseur, M. Cheneix, qui…
… merci de nous remonter l'information. Vous pouvez vous tourner vers M. Cheneix qui…
Le tout suivi de réflexions sur les responsables qui n'assument pas leur rôle et la nécessaire adhésion aux valeurs de la communauté. Et surtout le rappel que les demandeurs sont nombreux pour s'engager dans la révolution silencieuse de la vie corridorienne.
Contrairement à une bonne partie de ces idéalistes décalés, Tim a une vraie expérience de la vie en ligne et sait reconnaître une campagne de social mobbing quand il en voit une. Il a mené sa petite enquête : tous les messages pointant vers lui viennent du même compte : Thibaut Châtelier (inscrit depuis trois ans, très actif). Ce monsieur a eu une vie, avant le Corridor (un lycée en France, un autre en Suisse, des engagements associatifs…). Et Tim exhume un portrait joliment troussé intitulé *Nature Justice Warrior Lémanique.* Thibaud-Édouard Châtelier. Le visage de gamin n'a pas changé, ni la casquette en arrière. *…celui qui signe toutes ses interventions du pseudonyme « Doudou » masque derrière une coolitude de façade la détermination d'un*

révolutionnaire…
C'était de bonne guerre. Tim ne s'attendait pas à plus de la part du Nature Justice Warrior. En tous cas, pas à Julien, entomologiste à Neuchâtel, qui en est, lui, à sa troisième bière, et qui aborde le sujet cash : « Ouais, Tim. Bien ton petit show, hier. On se demandait, avec Doudou, les chiffres de population, tu les obtiens comment ? »
Légère tension. Encaisser le coup en douceur. Heureusement, Iris n'est pas là. Il faudrait pouvoir lire la doc, appeler Damaris, mais impossible de poser son téléphone sur la table sans se trahir. Tim sourit, poker face.
« Des mesures, puis des extrapolations suivant les paysages.
– T'as de drôles de chiffres. 185 ! Élevés pour la région. Et la forme de la courbe. Curieuse. »
Curieuse, car tracée à la main par le labo Cheneix & Cheneix avant-hier soir d'après un petit échantillon de chiffres. Bien joué, Tim, maintenant tu assumes.
« Je t'envoie les chiffres par mail dès ce soir, si tu veux, avec toutes les infos sur la collecte.
– Volontiers. Mais ça m'intéresse d'en parler. 185, quand même ! »
Doudou fait celui qui n'écoute pas, ses doigts courent sur le clavier de sa console Ultra-P. Connard. Tim sourit. Julien a des yeux d'un bleu de glacier. Un visage à mi-chemin entre l'authentique aventurier et le demi-clodo. Tim ne serait pas surpris de voir un tique surgir de la caverne de sa narine.
Et pendant ce face-à-face, le cerveau de Tim mouline à fond, tente de se rappeler les détails des innombrables infographies et cartes mentales envoyées par Damaris. Iris a une excellente mémoire, ça lui vient bien de quelqu'un… Iris qui, hier, lui demande : « Papa, c'est quoi, comptage E.M. ? », elle était en train de relire ces notes. C'est quoi, comptage E.M. ? Est-ce que ça se tente ?
« J'ai fait essentiellement du comptage E.M.
– E.M. ?
– Oui. Bonne méthode pour les paysages variés comme ceux du Corridor. L'observation directe ne donne rien, ici. »
Du bluff, du bluff, et le regard glacé de Julien qui finit sa troisième bière.
« Ce que je te demande, c'est ce que ça veut dire, E.M. »
La mémoire est une blagueuse, elle remue, remue, fait surgir ce qu'on veut, le fait replonger, resurgir. D'un coup, Tim trouve une autre clef.
« E.M. *En Marchant*. Du comptage en marchant.
– Aaaaah. La technique du walking ! Ça fait longtemps que je n'en ai pas fait. On se refait ça ensemble demain matin ? Je suis vraiment curieux de savoir comment tu as obtenu tes chiffres. »
C'était donc un piège, et un test. Tim a envie d'enfoncer la tête de Doudou dans son clavier. Il pourrait gagner du temps, dire que demain, en fait, tu vois, lui il bosse. Mais autant jouer le jeu jusqu'au bout, et gagner. Demain, malgré le rapport à rendre, il peut arriver au bureau à midi. Alors allons nous promener avec Julien !
« Ça joue pour moi. À demain ! 9 h, au pied de la tour 1. »

Comme pour la méthode du drapeau, l'échantillonnage en marchant (walking) permet de prélever les tiques à l'affût : le leurre en tissu est cette fois-ci placé autour des jambes du préleveur.
Cette méthode permet de collecter les tiques sur toute la hauteur de la végétation.

Neuf h . Jambes emmaillotées. Tim se la joue cool, mais il n'a pas réussi à avoir Damaris en direct. Les détails lui échappent. Julien arrive avec un quart d'heure de retard, il a aussi les jambes enveloppées dans du tulle blanc jusqu'à mi-cuisse (Tim a massacré sa moustiquaire hier à minuit, après son bouclage, pour se bricoler son propre leurre). Julien demande : « T'es allé où, pour faire tes mesures ? »
Damaris est une fille hyper précise. Son rapport contenait un lien vers une appli de geo-sampling, que Tim consulte pour indiquer les trajets (même s'il a un peu de mal à naviguer dans les menus). Julien fait la moue, mais que peut-il dire ?
Marcher dans les hautes herbes, dans les roseaux, sous les arbres. S'arrêter, détacher le tulle, tenter de distinguer les petits points noirs au milieu des débris végétaux, des autres insectes. Une bestiole, deux bestioles, trois bestioles… Noter les valeurs dans l'appli. Julien ne cache même pas qu'il est là pour contrôler les actes de Tim.
« Là, t'en as oublié une. Non, tu ne peux pas compter celle-ci.

– Mais c'est un tique !
– On ne dit pas *un* tique mais *une* tique. Et oui, je suis d'accord, c'en est une, mais tu ne peux pas la compter.
– Et pourquoi ? »
Sourire de vieux sage sur la face ridée.
« Dermacentor marginatus. Ce n'est pas un Ixodes ricinus. Pas la même taille, pas le même coloris sur le dos, pas la même morphologie (la bestiole se tient tranquille, perchée sur le doigt de l'entomologiste). Celle-ci est d'origine méditerranéenne. Mais avec le réchauffement, on la trouve plus au nord. Si tu les comptes avec les ixodes… »

Finalement, la balade est plutôt sympa, et instructive. Tim a imité les gestes de Julien et compté à peu près autant de tiques que lui. Iris aurait aimé ce petit atelier « je découvre les acariens hématophages. » Ils se séparent, se serrent la main, Tim part prendre son bus, Julien retourne vers le Ginger sans savoir qu'il est fermé à cette heure. Le soir, message de Doudou.
Salut Tim. Content que tu aies bien accroché avec Julien. Tu dis qu'on a 185 ixodes aux 100 m² dans le Corridor, mais avec les mesures que vous avez faites, Julien dit qu'on est plutôt autour de quarante-deux. Difficile de faire entrer ça dans la marge d'erreur. Tu nous expliques ? Ciao, à bientôt au Ginger !

V

Damaris est asynchrone. Impossible de la joindre en direct. Elle répond aux messages de manière ultra-brève. Parfois c'est amusant, en ce moment c'est exaspérant.
Tim : il faut que je vous parle. On a un souci sur les mesures de population. Vous n'avez raconté que des conneries.
Damaris (huit heures plus tard) : WTF ?
Tim : lisez ça. (attachement : mesures, relevés de l'appli, mesures de Julien et même compte des dermacentor machinplus). Comment vous expliquez ces différences ? Ça me met dans la merde. On me dit que j'ai truqué les chiffres. Ce n'était pas le but de notre accord !
Tim la pensait sérieuse, mais elle l'avait enfumé, une étudiante normale, en somme. Ses rapports en français et ses chiffres de densité de population en croissance rapide n'étaient que de la blague. *Ciao, à bientôt au Ginger.*
Derrière le message plutôt sympa, offensive sociale tous azimuts sur le CitizenSpace sur les profiteurs, les abuseurs et tous ceux qui n'exercent pas leurs sacro-saints devoirs de préservation de la BioDiv. 42 contre 185. Ils sont prêts à en faire un mème. Au bureau ce jour-là, Tim surveille les échanges : il n'est jamais nommé directement mais il cristallise les railleries, il est le représentant des faux-écolos. Heureusement ils n'ont pas imaginé qu'il a pu embaucher quelqu'un pour produire ses chiffres bidon.
Tim et Marius, sur le lac, peu après une pluie d'été diluvienne. Marius se penche sur la mise à sec cernée de plaques de métal rouillées, fait des commentaires sur la qualité de la coulée de béton, Tim n'écoute pas. Il appréhende le retour à la maison, les regards, la pression sociale. Des insectes marchent à la surface grasse de l'eau. Puces de canard ? Il aimerait savoir les reconnaître.

Il ne se passe rien quand il arrive au Bourdon ce soir. Il croise des gens, l'Irakien du R-1, la vieille un peu bizarre au papillon citron, ils le saluent tous amicalement, comme si la pluie de perfidies du CitizenSpace (Tricheur ! Tricheur !) n'avait aucun effet sur la vie réelle. Ce qui n'est pas vrai ; le social mobbing fait toujours des effets, insidieux. Ça prendra son temps mais ça se produira. Le conseil d'immeuble aura lieu dans deux semaines. Des gens ont déjà été expulsés, pour des consommations électriques excessives, pour des pollutions hors norme. Pourquoi pas pour un non-respect biodiv ?
Il se laisse tomber sur son canapé. On ne va pas l'expulser pour ça. Enfin, probablement pas. Mais c'est une question d'honneur. De réputation. De choses qu'Iris pourrait entendre. Il reprend les infographies de Damaris, ses foutus rapports interactifs… Comment peut-elle avoir bidonné les choses comme ça ? Peut-être s'est-elle tout simplement trompée de bonne foi ?

Le message de Damaris arrive à 22 h. *Désolée, comme je vous ai dit dans mon*

message de juin, je suis en mission au Canada, Cold Lake région, Alberta. Peu de réseau. Je rentre en novembre. Vos mesures sont très bien, cohérentes. Julien Barreau n'a rien publié depuis douze ans mais il est sérieux. Voilà les instructions de calcul. Je vous mets les populations à jour d'ici dimanche. (Attachement : trois articles en anglais de revues d'entomologie et une feuille de calcul.).
Tim se plonge dans les documents. En a mal à la tête. Va se coucher. À 2 heures du matin, il sort d'un cauchemar et rouvre son écran. Les insectes se collent contre la moustiquaire aussitôt la lumière allumée. Il ne peut s'empêcher d'examiner les draps du lit pour y chercher ixodes ou dermacentor – il a appris ces dernières semaines que certaines espèces de tiques s'acclimatent très bien dans les intérieurs.
À 2 h 30, il a enfin l'idée d'ouvrir la feuille de calcul et d'y coller les résultats de ses mesures. Densité de population : 193,3 individus aux 100 m². Il copie-colle la formule de calcul dans un document à part, la décortique, y passe la nuit.
Tim : merci Damaris. Pour la formule de calcul, est-ce que vous pouvez m'expliquez le facteur en B5 et pourquoi vous ne prenez pas en compte…
Damaris explique le facteur en B5 (influence du type de végétation, classification de Klaxman (2005)) et répond à toutes ses questions. Les fautes de substitution dans le message et le français plus approximatif que d'habitude laissent penser qu'elle dicte les messages à son téléphone tout en faisant autre chose. Des relevés d'insectes au bord d'un lac canadien, par exemple.

Samedi matin, Tim renonce à aller courir et rédige un message détaillé et humble sur le comptage des ixodes à destination de Julien Barreau. *Cher Julien… je ne suis pas expert mais… désolé de ne pas citer les articles correctement mais il me semble… J'arrive à une densité de population de… Édouard m'a dit que tu trouvais quarante-deux, mais… Qu'en penses-tu ?*
L'après-midi il fait du jardinage avec Gaëlle. Le soir, ils dînent ensemble de manière improvisée : les saucisses véganes grillées passent assez bien, si on met beaucoup de moutarde.
Le message de Julien arrive alors qu'ils sont encore à table : *Cher Tim, ça fait plaisir de rencontrer quelqu'un que ça intéresse. J'ai regardé tes calculs, je ne suis pas tout à fait d'accord avec la formule que tu utilises, mais mes réticences sont à la marge. L'ordre de grandeur est juste, au temps pour moi, mon premier chiffre était faux. J'arrive maintenant de mon côté à 210 en faisant mes calculs à l'ordinateur et non plus de tête. Au plaisir d'en reparler avec toi.* (Doudou en copie)
Il termine de débarrasser la table et rejoint Gaëlle dans la toute petite cuisine. Il lui a parlé de presque tout, sauf de Damaris, et il lui lit le mail de Julien.
« Ça n'a pas l'air de te faire plaisir.
– Si, si.
– Tu veux un limoncello maison ? Je le fais avec du rhum, le goût est meilleur qu'avec la vodka. 60°, mais glacé, ça descend tout seul.
– Merci. Ce qui m'ennuie, c'est… »
Elle leur sert un verre à chacun. Ça fait longtemps que Tim s'est habitué à l'odeur de la peau de Gaëlle, il la trouve même plutôt très agréable, maintenant. Elle prétend que c'est à cause de son shampoing (huile d'olive et orties, fait maison également). Il goûte la liqueur glacée et très sucrée.
« En fait, le souci, c'est qu'au bord du lac de Neuchâtel, dans le coin d'Yverdon, qui est une zone particulièrement infestée… il y en a trois fois moins que chez nous. »

VI

Octobre
Les néomarécages sont bien plus dangereux que les marécages : à cause des structures en béton présentes dans les étangs, des bouts de ferraille qui traînent partout et qui vous refilent le tétanos. À cause des rats (on en voit plein !), des roseaux coupants comme des lames, de toutes les saloperies de cette saloperie de nature. La pluie de ces derniers jours n'a rien arrangé. Tim a les jambes couvertes de boue, ses chaussures pèsent des tonnes, les moustiques lui tournent autour de la figure et, pire, il a quatre saloperies d'ixodes accrochées sur les bras. Son sac lui scie les épaules, il est fatigué, il est épuisé, il lui reste encore trois points à visiter, dans une sorte de partie

de geocaching cauchemardesque (batterie de téléphone à 17%, évidemment). Est-ce qu'ils imaginaient ce paysage quand les premiers travaux de désaménagement ont commencé ? Certain que non. Ils devaient se figurer des étendues de roseaux tranquilles, des oiseaux à aigrettes plongeant dans des mares silencieuses, pas ce paysage post-apocalyptique pelé où des étendues encore bétonnées alternent avec des bouffées exubérantes de nature folle où les plantes les plus adaptées à la survie en milieu hostile se multiplient. Merci, Damaris. Il aurait dû se méfier. Écouter son Marius intérieur. Être capable de distinguer la dingue psychopathe derrière la post-ado trop timide.
« On a une densité de population très élevée. Mon relevé est encore au-dessus de vos extrapolations.
– Ça vous étonne ? Moi, je trouve ça plutôt positif. Le Corridor avait une diversité biotique vraiment misérable, là on passe à quelque chose d'intéressant.
– Intéressant ? On a multiplié par je ne sais quoi les risques d'infection des gosses par la borréliose de Lyme, et vous trouvez ça intéressant ? »
Tim souffle. Il est un héros de film. Ou de jeu vidéo. Dans un décor de retour sauvage à la nature. Mais on est samedi après-midi, à 3 km du centre de Lausanne, et il tient une perche suspendue à ses épaules à laquelle sont suspendus quatre des sept incubateurs.
Elle s'était vexée après sa sortie sur la borréliose de Lyme et, pendant toute l'heure suivante, il avait été impossible de rétablir la connexion avec le Canada. Puis, enfin, elle avait pris l'appel, petit visage froissé et œil noir brillant sous un sourcil arqué. Elle avait attaqué avant qu'il puisse en placer une :
« Vous voulez le retour à la nature, vous avez vos plaids, mais vous n'y croyez pas. C'est par une attitude forte que vous ferez bouger les choses. C'était l'idée de Sinha et Harraway quand elles ont lancé l'idée, à Bahia, vous savez ? Judiciariser les droits des espèces. Leur donner des dents qui puissent mordre et qu'enfin, on les respecte. Alors voilà, suffit de bosser. Ixodes performe à fond, aux autres de suivre. C'est ça, le sens du plaid. Ce n'est pas un jeu.
– Qu'est-ce que vous avez… fait… pour que Ixodes se multiplie à ce point ? »
Là, éclair de sourire.
« J'ai tout écrit. J'ai tout expliqué. Je vous ai tout laissé. J'ai tenu ma part du contrat. Si vous n'étiez pas d'accord… »
Elle avait tout écrit, mais les détails s'étaient noyés dans l'abondance d'information. Oui, Tim avait tout sous les yeux, mais c'était comme les règles du Corridor, il fallait entrer dans un état d'esprit particulier pour comprendre ce dont il s'agissait vraiment. Et Tim le savait maintenant : elle n'avait pas été totalement honnête. Elle avait mis en avant ce qu'elle voulait qu'il voie, elle avait dissimulé le reste, sans souligner les conséquences. Elle poursuivait ses propres buts, une forme raffinée d'éco-terrorisme.
« J'aimerais que vous me récapituliez les principaux éléments. »
Elle avait récapitulé. Les mots techniques avaient pris soudain tout leur sens, très concret, et Tim était devenu très pâle. Incubateurs. Boucles de rétroactions biotiques. Pilotage contra-cyclique. Contraction des diapauses.
Incubateurs.
Des structures légères, un peu collantes. Pour chacun d'entre eux, quatre cylindres semi-transparents de la taille d'une bouteille d'eau. Une boîte chargée de réguler la température et la circulation du sang. *« Du sang de mouton. Meilleure qualité de fluidité, excellente conservation. Le système thermostatique et les valves de libération des individus sont inspirés des productions d'un hackaton du public lab d'Austin, ces trucs-là ont été inventés pour les futurs biodomes de la colonisation de Mars. »*
À l'intérieur des bouteilles, une membrane et, collées dessus, des dizaines de tiques en train de se gorger de sang. Le rythme de reproduction des saloperies a été accéléré trois fois.
Chacun des incubateurs a déjà effectué deux cycles complets. Le troisième cycle se finissait maintenant, et c'était celui, d'après Damaris, pour lequel le facteur multiplicateur serait le plus fort. Des dizaines de milliers d'œufs, produisant des dizaines de milliers de larves, qui allaient bientôt se réfugier dans le sol pour passer la saison froide et qui allaient attendre le redoux du printemps prochain pour se mettre à l'affût par paquets sur chaque brin d'herbe, transformant la zone entière du Corridor en gigantesque fast-food à ciel ouvert pour ectoparasites.
En finissant l'appel, à 2 h du matin, Tim s'est d'abord senti très mal. Puis il a essayé d'aborder le problème posément. Il aurait aimé pouvoir en parler à quelqu'un. À Gaëlle ? À Iris ? À Lumia ? À un des copains du bureau ?

Comment pouvait-on se sortir d'une catastrophe pareille ?
Une seule chance : ramasser les incubateurs avant qu'il ne soit trop tard. Damaris ne l'avait sous-entendu, mais son plan tordu avait bénéficié de circonstances favorables : biotope idéal, combinaisons de températures et d'humidité parfaites, incubateurs en efficacité maximale. La bientôt thésarde en écologie disposait de résultats fantastiques. À quel prix ?
Les trois derniers incubateurs se trouvent dans la zone la plus sauvage. Tim planque les quatre qu'il a déjà trouvés dans un fossé non loin du chemin. Les parois des bouteilles sont déchirées par endroits. L'une de ces machines *saigne*. On dirait des morceaux de biotechnologies aliens et c'est lui qui doit se taper ces horreurs.
Numéro cinq est facile à trouver : planqué au bord d'un ancien chemin du cimetière de Montoie, en pleine no-go zone, là où les animaux ont le droit à leur absolue tranquillité et où toute visite humaine pourrait être sanctionnée. Tim n'en est plus à ça près.
Il descend vers la vallée de la jeunesse, ses roseraies sauvages et ses toboggans rouillés. Numéro six l'attend dans les ruines de l'antique Lousonna recouvertes de ronces et de chèvrefeuille. Le soleil se couche, il commence à faire froid. Tim croque deux barres énergétiques et allume sa frontale. La batterie de son téléphone passe dans le rouge vif, plus qu'un seul incubateur, il faudrait renoncer, mais il y va quand même. Pour le Corridor. Pour Iris. Pour ne pas déméríter.
Il marche dans la boue jusqu'aux genoux. La puanteur du bord du lac arrive jusqu'à lui, portée par le vent, il patauge d'étang en étang et son téléphone rend l'âme. Il cercle pendant une heure encore autour du point supposé de présence du machin, puis renonce, titubant et épuisé. Il ne trouvera jamais numéro sept. Il faut savoir abandonner la partie. Tant pis. Six sur sept, ce n'est pas si mal.
Le chemin vers *le Bourdon*, sur des passages étroits, dépourvus d'éclairage public, est un calvaire halluciné. Alors qu'il est encore à un bon kilomètre de la zone habitée, un bruit impressionnant dans les fourrés le fait s'immobiliser. Dans la pénombre devant lui, cinq ou six grandes silhouettes quadrupèdes, des ombres sur fond d'ombres. L'une d'elle se détache, curieuse, tourne la tête dans sa direction.

Tim se souvient de la présentation faite par une jolie ado noire (Zélia ?) lors du dernier POP. Les chevreuils ont une mauvaise vue mais un excellent odorat, et là, Tim a le vent face à lui. Il reste immobile, saisi par la grâce de la rencontre. La bête la plus proche s'avance dans un rayon de lune, sa tête couronnée de bois pointus. Peut-être qu'elle sent quelque chose ? Demi-tour très vif, éclairs blancs du postérieur, puis tout a disparu. Tim sourit. Pendant un moment, il a oublié ce que Damaris avait dit.

« Bien sûr, les œufs et les larves ne suffisent pas. On a eu de la chance, à deux niveaux. La fille qui s'occupe du plaid des musaraignes fait un boulot fantastique et le petit gamin qui est sur les loirs est plutôt bon.
– Les musaraignes mangent les tiques…
– Mais elles se font aussi parasiter et elles répandent les larves un peu partout, le temps que celles-ci bouclent la transformation en nymphes. Et attendez, je disais de la chance à deux niveaux. Car les chevreuils sont nos amis. Ils peuvent en porter des centaines à la fois. Les grands mammifères sont des hôtes fantastiques. Et dans les paysages en patchs, en taches de léopard si vous voulez, comme celui du Corridor, on n'a que du bonheur. Ixodes adore les lisières et ici on a quasiment que des lisières. »

Il est chez lui à 22 h, les jambes douloureuses, le corps moulu. Il a fallu monter chercher de grands sacs de courses en tissu recyclable, y coller les incubateurs un à un et les remonter dans son appartement en se tapant à chaque fois les huit étages de l'escalier *fitness* et en maudissant ceux qui ont imaginé cet arrangement absurde. Hors de question de les mettre dans le monte-charges, trop de curieux pourraient arrêter le sac et jeter un coup d'œil dedans.
Maintenant, c'est fait. Il installe les six incubateurs déchirés sur son balcon, au milieu des plantes grasses de Marie-Sego. Les prend en photo. Qui sait, Damaris voudra peut-être bien lui expliquer comment les détruire proprement, eux six et tous leurs petits habitants chitineux ?
Il se réveille le lendemain, le corps moulu. Un ciel gris d'automne par la fenêtre et un mot de Damaris : *si vous fermez la porte de votre balcon, il n'y aura que les oiseaux qui risqueront d'être infectés. Ricinus ne les aime*

pas trop. Prenez quelques poules, installez-les parmi vos plantes et dans une semaine ce sera fini. Elles en mangent trois cents par heure. Mais juste une info : si j'en crois vos photos, seul le numéro quatre contenait encore quelques œufs. Tous les autres ont déjà éclos et les larves ont déjà été dispersées. Le troisième cycle a été encore plus court que prévu. Est-ce que vous pourriez retourner sur place faire quelques mesures de densité ? Je crois qu'on va avoir des résultats fantastiques !
Tim se sent encore plus fatigué mais il n'est même pas surpris.

VII

Toussaint
Le POP de la Toussaint est le dernier POP en plein air de l'année. Il a lieu en soirée, on fait brûler un grand feu, on sert de la soupe chaude et de la raclette et une grande femme au nez crochu et aux bras tatoués raconte aux enfants et aux adultes des histoires qui font peur à l'intérieur d'une toute petite yourte. Iris trouve ça trop gamin de se déguiser pour Halloween mais regrette un peu quand elle voit la figure de zombie de son Noé.
Tim a apporté sa console et peaufine sa présentation. Il se tient un peu à l'écart, ça n'empêche pas Doudou, très gai, de s'installer en face de lui un verre de thé à la main.
« Heu… Tim… J'avais une question à te poser… »
(tape, tape, tape)
« Oui ?
– Tu as brûlé quoi, mercredi soir, parce que ça dégageait une drôle d'odeur…
– Un biotope artificiel construit dans un fablab. Je le gardais sur mon balcon, mais ça s'était mis à fuir partout, c'était dégueulasse, je ne savais plus quoi en faire…
– Ah… Cool. Et… heu… C'était en plastique ? Parce que le plastique, tu ne peux pas… »
Doudou est pénible mais Tim ne sent là aucune malveillance. Le respect des règles est pour lui la meilleure manière de maintenir des liens humains.

Suffit de le savoir.
« Une sorte de plastique bio fait à partir de fibres de maïs. Comme pour les sacs à légumes. Mais ça caramélise, quand ça brûle, c'est assez dégueulasse. Je suis désolé si ça puait.
– Non… non, t'as bien fait. »
T'as bien fait. Il faut accepter la vérité : maintenant, Doudou l'aime bien.

Tim monte en scène, serré dans sa parka. Applaudissements. Au premier rang, les fans : Gaëlle, Iris, Christine, Vincent… Tim balance les premières images.
« Je vais commencer par une bonne nouvelle, puis des remerciements, puis un souci, puis un plan d'action. »
Baisser les yeux un instant. Contrôler le langage corporel.
« La bonne nouvelle, c'est que l'hiver approche. Nos copines les ixodes n'aiment pas l'hiver. Ça ne les tue pas mais, mais ça les fait dormir. Elles entrent en stase, réfugiées dans le sol, et elles arrêtent de s'accrocher aux chats, aux rats, à nous. Je déclare finie la période de la grande vigilance ! »
Rires, quelques applaudissements. Une maman dans le fond essaie de poser une question, c'est une nouvelle, on lui explique qu'elle pourra aborder Tim à la fin.
« Je voulais aussi vous remercier de m'avoir donné ce plaid. Mes bestioles ne sont pas sympathiques et, au début, j'avais plutôt mal pris votre choix. Mais tout d'abord, j'ai beaucoup appris, et j'espère vous avoir transmis un peu de mes connaissances sur nos petits parasites. Puis, en fait, vous m'avez donné le plaid le plus facile du monde. Les tiques aiment le Corridor. Les tiques sont un investissement d'avenir : vous aménagez le paysage, elles viennent. Vous le désaménagez, elles viennent. Vous aimez les animaux, elles aussi. Elles aiment vos chats, elles vous aiment. Les pesticides sont interdits ici, c'est parfait pour elles. Bref, c'est un plaid à tous les coups on gagne, beaucoup plus facile que celui de Philippe pour les chauve-souris (clin d'œil appuyé, rires), d'ailleurs je crois que les tiques aiment aussi les chauve-souris. Pour être plus sérieux, ma grande découverte aura été que le Corridor, avec son paysage en patchs, ses lisières et ses no-go zones est un espace de développement parfait pour les tiques. Il y a trois ans, la zone

lémanique était relativement préservée de ces parasites. Grâce à nous et grâce à nos introductions biologiques répétées, nous avons maintenant plus de tiques que dans la grande Cariçaie ou dans la plaine de l'Orbe. Félicitations ! (applaudissements). Thomas et Évelyne s'occupent merveilleusement bien des musaraignes et des loirs, et ces micromammifères sont les meilleurs porteurs possibles pour les tiques. Zélia nous a dit que la population de chevreuils était en croissance, bravo Zélia, et les chevreuils sont de fantastiques vecteurs. Musaraignes, loirs, chevreuils : le combo magique. Les amis, vous avez fait mon boulot, je vous remercie ! »
Applaudissements, mais aussi une attente suspendue. Certains ont perçu l'ironie. Tim baisse d'un ton, sourit.
« Avec une densité d'ixodes plus grande, augmente le risque de contamination, notamment pour nous, par toutes sortes de maladies pénibles. Nous ne sommes pas les premiers confrontés à ce souci. Depuis mon enfance, on parle des invasions de tiques, à chaque retour de la belle saison. On pourrait arroser nos néomarécages de DDT, mais ce ne serait pas conforme à l'esprit de la maison. On pourrait discuter de l'aménagement du territoire et renoncer à nos ensauvagements volontaires. On pourrait tondre les herbes à ras. On ne s'en débarrassera jamais, soyons clairs. Il faudra à jamais faire attention aux jambes des gamins et aux nôtres quand on rentre de la moindre balade. Mais je me suis dit que, ici, dans le Corridor, nous pouvions profiter de nos institutions particulières, pour tenter une initiative d'un genre de nouveau. »
Là, il a toute leur attention. Lumière électrique basse consommation et flammes des torches se reflètent dans leurs yeux. Ils adorent quand on leur parle d'eux, comme tout le monde, en fait. Et Iris écoute avec attention tout ce qu'il raconte.
« Je vous ai parlé du combo magique. Bien sûr, j'ai simplifié un peu. Mais les spécialistes s'accordent à dire que les tiques se multiplient quand leurs vecteurs se multiplient, désolé Zélia. Et comme la chasse est interdite dans le Corridor, je me permets de vous demander le droit de prendre pour moi un nouveau plaid. Une espèce qui nous manque ici, qui y a toute sa place et qui, je crois, pourra résoudre une partie de nos problèmes. »
L'idée est de Damaris. C'est parfaitement stupide. Il n'aurait jamais dû s'engager jusque-là, pourtant il y a dix minutes encore il y croyait totalement. Mais, maintenant, c'est trop tard. Alors il dit, sur un ton qui pourrait être celui de la blague :
« Le loup. »

REMERCIEMENTS

La saison 2018 du Comité de Science-Fiction a été soutenue par l'Institut de la Transition Environnementale (ITE), Sorbonne Université et le Muséum national d'histoire naturelle (Paris, France). Les CSFistes ont été accompagné.e.s de Zanzibar et d'Anne Berchon (CoTéAct). Laurent Kloetzer a grandement contribué à la finalisation des nouvelles présentées dans ce recueil, qu'il en soit remercié.

Direction éditoriale
et conception graphique
Bérénice Béguerie et Fabien Goutelle
pour Phenicusa Press

Illustration
© Camille Potte

Textes
© les auteurs

Polices de caractères
Times New Roman (Stanley Morison, 1932)
Untitled Sans (Kris Sowersby, 2017)
Morphose (Severin Geißler, 2019)

Impression
Anquetil, Condé-en-Normandie, France

Dépôt légal
Premier trimestre 2020

ISBN en cours d'attribution

www.phenicusapress.com





Institut de la transition environnementale
SORBONNE UNIVERSITÉ
plus d'informations sur
https://www.su-ite.eu

Ce livre contient de nouvelles formes de vie : des arbres conscients, d'étranges opales semblant pousser de nos corps, des mutations issues de nos pollutions industrielles, des insectes ou des végétaux invasifs. N'ayez crainte, ce ne sont que des histoires !
Dix nouvelles de science- fiction, dix récits situés dans des futurs possibles, désirés ou détestés. Rêveries écologiques ou poétiques, récits d'action ou de suspense, de sociétés étouffantes ou libératrices. Une collection de peurs et d'espoirs.

Ces nouvelles ont été écrites dans le cadre de la première session du Comité de Science-Fiction de l'ITE, sous l'encadrement bienveillant de Zanzibar.



PP011/2020